Les chasseurs de DINOSAURES

Henri Vernes

UNE AVENTURE DE BOB MORANE



marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
LES CHASSEURS DE DINOSAURES



POCKET MARABOUT

Chapitre I

Le professeur Aristide Clairembart, Bill Ballantine et Bob Morane formaient un fameux brelan d'amis et, parfois, quand Bill délaissait son élevage de poulets d'Écosse pour descendre à Paris, ils se réunissaient afin d'égrener leurs souvenirs, de parler de leurs aventures communes. Ce jour-là – c'était le 1er juin, Bob devait s'en souvenir toute sa vie – les trois hommes s'étaient rencontrés devant une table bien garnie dans un restaurant de la rive gauche, et ils longeaient à présent la rue de Seine, en direction des quais, pour aller prendre le « der des ders » – comme disait Ballantine avec un affreux accent écossais – chez Morane.

À vrai dire, les trois compagnons composaient un bien étrange trio. Bill Ballantine avec sa stature de géant, ses épaules d'Hercule Farnèse et sa chevelure d'un roux flamboyant ressemblant à un soleil allumé en pleine nuit ; Aristide Clairembart, l'archéologue, avec sa petite taille, son corps fluet, sa barbiche de chèvre, ses lunettes cerclées d'acier et son complet qui semblaient dater de la « belle époque » ; entre eux, Morane, grand, mince, souple dans ses vêtements de sport, les cheveux en brosse et un air de toujours vouloir être ailleurs.

Il était un peu plus de dix heures du soir quand ils parvinrent quai Voltaire, où habitait Morane. La concierge était sur la porte de sa loge lorsqu'ils pénétrèrent dans l'immeuble.

— Je vous attendais, commandant Morane, dit-elle.

— Que se passe-t-il, madame Durant ? interrogea Bob. Je crois vous avoir payé mon loyer ce matin…

La concierge secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, commandant Morane. C'était pour vous prévenir qu'une dame est venue vous voir. Je lui ai répondu que vous étiez absent et que je ne savais pas quand vous rentreriez, puis, comme elle insistait et qu'elle était mignonne comme tout et qu'elle semblait bien brave et qu'elle paraissait sur le point de fondre

en larmes, je me suis permis de l'introduire chez vous. Oh ! ce ne pouvait être une voleuse. Elle aurait pu prendre tout ce qu'il y a dans votre appartement et laisser seulement le manteau de fourrure qu'elle portait – du chinchilla pour le moins – et la bague qu'elle avait au doigt, vous auriez encore gagné au change…

Bob coupa le flot de paroles s'échappant d'entre les lèvres de la brave femme et demanda :

— Et elle se trouve encore chez moi, la dame en question ?

— Sûr, sinon je l'aurais vue redescendre…

La curiosité s'était peinte sur le visage de Morane. Il se tourna vers ses compagnons.

— Eh bien, mes amis, dit-il, puisque j'ai de la visite, allons voir. Si la dame en question n'est pas muette, nous saurons bientôt de quoi il retourne…

Les trois hommes montèrent l'escalier. Arrivé devant sa porte, Bob l'ouvrit et, suivi de Clairembart et de Bill, pénétra dans l'appartement, pour se diriger aussitôt vers son salon-bureau, où la lumière était allumée.

Quand Morane et ses amis pénétrèrent dans la pièce, la jeune femme qui était assise dans un fauteuil se leva. Elle était en effet « mignonne comme tout » avec ses grands yeux noirs taillés en amande comme on en voit aux princesses des bas-reliefs égyptiens, son fin visage au teint ambré et ses cheveux d'ébène brillant. Le manteau qu'elle avait jeté sur le dossier du fauteuil était bien du chinchilla et le diamant brillant à sa dextre avait la taille d'une grosse noisette.

Une même exclamation avait jailli de la bouche de Bob Morane et de ses amis :

— Carlotta !

— Carlotta !

— Carlotta !

Il s'agissait bien de Carlotta Pondinas, la Belle Africaine, femme de leur ami, le richissime Américain Frank Reeves[1].

Les yeux de la jeune femme s'étaient soudain emplis de larmes, et elle s'était jetée en sanglotant dans les bras de Morane.

— Oh, Bob, Bob !… C'est trop terrible !…

Morane repoussa doucement la jeune femme et la tint par les épaules.

— Voyons, Carlotta… Calmez-vous et expliquez-vous. Qu'est-ce qui est si terrible ?

— Frank !… C'est Frank !…

Morane, Clairembart et Ballantine échangèrent un regard chargé d'inquiétude. Déjà, ils craignaient le pire.

— Quoi, Frank ? interrogea Bob. Il ne lui serait rien arrivé, par hasard ?

Carlotta Reeves hocha la tête affirmativement.

— Si, Bob, il est arrivé quelque chose à Frank. Il a disparu…

Morane sursauta.

— Disparu ? Depuis combien de temps ?

— Un mois.

— Kidnappé ?

Carlotta haussa les épaules pour marquer son ignorance.

— Je ne sais, fit-elle. Je n'ai encore reçu aucune demande de rançon.

— Et qu'a-t-on fait pour le retrouver ?

— Tout a été tenté, répondit la jeune femme. La police, le F.B.I. ont passé les États-Unis au peigne fin, sans rien découvrir. Frank a disparu sans laisser aucune trace. Alors, en désespoir de cause, j'ai décidé de m'adresser à vous. J'ai pris l'avion et me voici…

— Vous avez bien fait de venir, dit Bob.

Il tira un mouchoir de la poche-poitrine de sa veste et le tendit à sa visiteuse.

— Venez, dit-il, séchez vos larmes. Nous allons tous nous asseoir et vous allez nous raconter l'affaire par le menu.

*

* *

— Voilà donc un peu plus d'un mois, commença Carlotta Reeves, Frank quitta Miami pour Los Angeles à bord de son avion personnel. Quelques jours plus tard, il revint et m'avertit qu'il repartait pour la Californie, où il devait accompagner une expédition de chasse dans la Sierra Nevada, et que je serais sans nouvelles de lui durant plusieurs jours. Au bout d'une dizaine de jours, ne recevant toujours rien de Frank, je commençai à trouver le temps long. Je me mis en rapport avec une célèbre agence de police privée de Los Angeles, mais l'enquête ne mena à rien. Tout ce que l'on put me dire, c'est que Frank avait quitté son hôtel un matin dans une voiture de louage et qu'il n'y était pas reparu depuis. Comme Frank devait à cette époque accomplir un voyage d'affaires très important au Brésil, et qu'en outre il ne me laissait jamais si longtemps sans nouvelles, je devins sérieusement inquiète et décidai d'avertir la police et le F.B.I. Les recherches furent menées dans le plus grand secret, sans que la presse fût avertie car, si la nouvelle s'était propagée que Frank Reeves, le milliardaire, avait disparu, des demandes de rançon, émanant de gens qui n'avaient jamais vu Frank de leur vie, n'auraient pas manqué de m'être adressées comme c'est souvent le cas en de telles circonstances.

Dans notre villa, à Miami, les enquêteurs découvrirent une lettre, adressée à Frank de Los Angeles. Cette lettre n'était pas signée, et elle disait simplement :

Monsieur Reeves, si vous voulez chasser le dinosaure, rendez-vous sans retard « Villa Josuah », sur la route de Mojave, près de Los Angeles. La plus grande discrétion vous est demandée.

Bien que cette lettre parût être l'œuvre d'un mauvais plaisant, les agents du F.B.I. se mirent à la recherche de la « Villa Josuah » et la trouvèrent. Dans le garage, ils découvrirent même la voiture que Frank avait louée pour circuler dans la région. La villa elle-même, qui appartenait à un certain professeur Hunter, physicien bien connu, était vide, et on ne put retrouver son propriétaire qui, comme Frank lui-même, semblait s'être volatilisé. À l'arrivée des enquêteurs, la villa était close et tout s'y trouvait parfaitement en ordre. En outre, on

y releva les empreintes digitales de Frank en différents endroits. Pourtant, la piste s'arrêtait là et, malgré tous les efforts de la police et des détectives privés, on ne put découvrir aucune trace de mon mari. Les morgues furent fouillées, tous les accidents de voiture étudiés, les sierras explorées à l'aide d'hélicoptères, des rafles opérées un peu partout dans la pègre afin de glaner des renseignements sur un éventuel enlèvement. Tout fut vain. Comme vous le pensez bien, Bob, j'étais désespérée. C'est alors que je pensai à vous. Déjà, vous avez dénoué bien des intrigues qui paraissaient insolubles, avez triomphé d'aventures désespérées. Vous étiez donc mon dernier espoir, car je savais que vous n'hésiteriez pas un seul instant à retourner ciel et terre pour retrouver votre ami. J'ai donc pris aussitôt l'avion et me voici…

La jeune femme s'arrêta de parler. Pendant un long moment, Morane demeura silencieux. L'anxiété se marquait sur son visage bronzé, aux traits durement taillés.

— Vous avez eu raison de compter sur moi, Carlotta, dit-il finalement.

— Vous pouvez compter sur moi également, fit à son tour Ballantine.

— Et sur moi, dit Clairembart. Je suis un vieillard, mais je consacrerai les quelques années qui me restent à vivre pour retrouver Frank, si c'est possible…

Les larmes vinrent à nouveau aux yeux de Carlotta. Elle serra chaleureusement les mains des trois hommes en disant :

— Merci, mes amis, je savais qu'en m'adressant à vous mon espoir ne serait pas déçu.

Bob cacha sous une grimace l'attendrissement qui commençait à s'emparer de lui.

— Ce que je me demande, fit-il, c'est comment, à nous trois, nous pourrions obtenir des résultats là où la police fédérale des États-Unis a échoué. N'auriez-vous pas quelque autre indice à nous fournir, Carlotta ?

La jeune femme parut réfléchir durant un instant, puis elle eut un léger sursaut.

— J'avais oublié, dit-elle. Un petit détail, mais qui peut avoir son importance. Au cours de son enquête, le F.B.I. a découvert que, le jour de sa disparition, c'est-à-dire celui-là même où il a quitté son hôtel à bord d'une voiture de louage, Frank a versé une somme de cinquante mille dollars au compte en banque du professeur Hunter, qui ne l'avait d'ailleurs pas encore retirée.

Morane eut un petit sifflement par lequel il marquait son étonnement.

— Cinquante mille dollars ! Vous appelez ça un petit détail ?… Cela représente pas mal d'argent…

— Pas pour Frank…

— Je sais, je sais, fit encore Morane en hochant doucement la tête, Frank est riche comme une douzaine de Crésus, mais il n'aurait quand même pas été donner cinquante mille dollars à ce professeur Hunter sans avoir de bonnes raisons pour cela.

— Et si Hunter s'était arrangé, à la suite de je ne sais quelles menaces, pour obtenir une rançon avant même d'avoir kidnappé Frank et de l'avoir fait disparaître ? supposa Clairembart.

— Non, répondit Bob. Pour commencer, Frank n'est pas homme à se laisser intimider. En outre, si ce Hunter avait voulu faire disparaître Frank pour fuir ensuite, il n'aurait pas fait verser le montant de la rançon à sa banque, et il n'aurait pas non plus laissé la voiture louée par Frank dans le garage de sa villa. Non, il y a là un élément qui nous échappe. Ce qu'il faudrait établir avant tout, c'est la raison pour laquelle Frank est allé rendre visite à ce professeur Hunter. Pour le savoir, il faudrait reprendre l'enquête par le début, à Miami. Je vais essayer de trouver une place dans l'avion qui part demain matin pour New York.

— Je vous accompagne, Bob, dit Clairembart.

— Et moi aussi, fit Bill Ballantine. Si ce vieux Frank est dans le pétrin, nous devons nous y mettre tous pour l'en tirer.

— Nous partirons donc tous quatre demain matin, déclara Carlotta. Je mettrai le prix qu'il faudra pour obtenir les places et, si c'est nécessaire, je fréterai un avion transatlantique. Demain soir, nous serons tous à New York, et après-demain à Miami…

D’un geste de la main, Bob Morane calma un peu l’ardeur de la jeune femme.

— Minute, Carlotta, dit-il. Il y a un obstacle auquel je n’avais pas songé. Ni Aristide, ni Bill, ni moi ne sommes américains, et vous n’ignorez pas que les consulats des États-Unis sont un peu durailles pour la question des visas. Il faudra plusieurs jours avant que nous obtenions les nôtres.

Carlotta Reeves secoua la tête, pour dire :

— Cet obstacle n’existe pas, Bob. Le consul des États-Unis, ici à Paris, est un ami de Frank. Nous allons nous rendre chez lui immédiatement, tous les quatre. Je me porterai garante pour vous et, dans une heure, vous aurez les visas en question. Après-demain, comme je l’ai dit, nous serons à Miami.

Cette fois, Morane ne trouva rien à redire. Il n’y avait d’ailleurs rien à redire. Carlotta était la digne épouse de Frank Reeves, l’homme auquel rien ni personne ne résistait et à qui l’argent conférait une puissance quasi illimitée.

Chapitre II

La villa des Reeves, à Miami, était une sorte de palais ultramoderne, avec terrasses diversement orientées, piscine privée, jardin tropical bourré de plantes rares, et plage particulière au sable blanc léché par les eaux bleues de la mer des Caraïbes.

Assis dans un fauteuil de rotin, sur la grande terrasse, Bob Morane tournait et retournait entre ses doigts une feuille de papier dépliée sur laquelle étaient écrites ces simples phrases :

Monsieur Reeves,

Si vous voulez chasser le dinosaure, rendez-vous sans retard « Villa Josuah » sur la route de Mojave, près de Los Angeles. La plus grande discrétion vous est demandée.

Pas de signature. Le texte était tapé à la machine et, à part sa tournure énigmatique, il ne présentait rien d'extraordinaire. Telle quelle, la missive pouvait passer pour avoir été écrite par un mauvais plaisant. Pourtant, c'était après l'avoir lue que Frank avait disparu.

Morane prit l'enveloppe qu'il avait posée sur la table et jeta un coup d'œil au cachet de la poste. Celui-ci indiquait que la lettre avait été postée à Los Angeles le 24 avril. C'était donc bien tout de suite après l'avoir reçue que Frank avait gagné la Californie.

Relevant la tête, Bob s'adressa à Carlotta, assise devant lui en compagnie de Clairembart et de Bill Ballantine.

— Cette lettre a-t-elle appris quelque chose à la police ?

La jeune femme hocha la tête affirmativement.

— Oui, répondit-elle, mais guère beaucoup. Tout ce qu'on a pu découvrir, c'est qu'elle avait été écrite et adressée à Frank par ce professeur Hunter.

— Sur quoi se basent les policiers pour affirmer cela ?

— On a trouvé du papier et des enveloppes semblables à la « Villa Josuah », ainsi que la machine qui a servi à taper le texte. En outre, en plus de celles de Frank, les empreintes digitales de ce professeur Hunter se trouvaient sur la lettre.

— Comment peut-on être certain qu'il s'agissait des empreintes de Hunter ? interrogea encore Morane. Avait-il déjà eu des démêlés avec la justice ?

Carlotta eut un signe négatif.

— Non, fit-elle. Pourtant, on a relevé chez Hunter une grande quantité d'empreintes identiques à celles de la lettre. Selon toute évidence, elles devaient appartenir au propriétaire de la villa.

Une moue perplexe crispa le visage bruni de Morane.

— Cela n'est pas certain, dit-il, mais probable. Donc, ce professeur Hunter aurait eu l'idée d'extorquer cinquante mille dollars à Frank, avec l'intention de le faire disparaître ensuite. Pour cela, il lui aurait envoyé une lettre anonyme, mais couverte de ses propres empreintes digitales. Son coup fait, il aurait fui, laissant l'argent derrière lui et, dans le garage de sa maison, la voiture de louage à bord de laquelle sa victime était venue lui rendre visite ?

Morane s'interrompit durant quelques secondes, puis secoua la tête, pour dire encore :

— Non, tout cela ne tient pas debout. Ou bien ce professeur Hunter, s'il s'agit bien de lui, est innocent, ou bien c'est le dernier des imbéciles…

— Pour quelles raisons alors, interrogea Clairembart, Hunter aurait-il attiré Frank chez lui en l'appâtant avec cette histoire de chasse au dinosaure ? Je me demande même comment Frank aurait pu se laisser prendre à un piège aussi ridicule…

— Ridicule ? Voire… fit Bob d'une voix rêveuse.

Et, presque aussitôt, il enchaîna, à l'intention de Carlotta :

— Vous avez dit que Frank, après son premier départ pour Los Angeles, était revenu ici, puis qu'il était reparti presque aussitôt. Quel était le motif de ce retour ? Après tout, il pouvait vous téléphoner ou vous télégraphier de Californie…

— N’oubliez pas que Frank devait, selon ses propres affirmations, partir chasser dans la Sierra Nevada, dit la jeune femme. Il m’a expliqué être revenu pour prendre ses armes.

Cette fois, Morane fronça le sourcil.

— Prendre ses armes ? fit-il sur un ton de doute. Frank aurait parcouru quelque trois mille kilomètres dans ce seul but, alors qu’il pouvait trouver toutes les carabines dont il avait besoin à Los Angeles, en emprunter ou en acheter !…

— Pourtant, fit remarquer Carlotta, quand Frank est reparti, il transportait effectivement des étuis à fusils.

Pendant un moment, Bob demeura songeur. Visiblement, il suivait une idée précise.

— Ainsi, fit-il, Frank serait bien revenu pour prendre des carabines ? Pouvez-vous me conduire à l’endroit où il range ses armes, Carlotta ?

La jeune femme parut interloquée.

— La police a déjà fouillé la salle d’armes, dit-elle, sans rien découvrir. Pourtant, si vous y tenez absolument, je puis vous y mener…

— J’y tiens, répondit Morane. Quand vous m’avez demandé de rechercher Frank, j’ai accepté, et je ne fais jamais les choses à demi. Ne pas jeter un coup d’œil à cette salle d’armes m’empêcherait de dormir pour le reste de mes nuits…

*
* *

Frank Reeves lui non plus ne faisait jamais les choses à demi. Sa salle d’armes, encombrée de trophées de toutes sortes, aurait rendu jaloux un Maharajah de la vieille époque. C’était une vaste pièce, dont tout le fond était occupé par une grande armoire vitrée dans laquelle toutes les armes de chasse classiques, tant européennes qu’américaines, se trouvaient rangées en double exemplaire, depuis les légères 22 long rifle jusqu’aux carabines plus

puissantes, destinées à la chasse au gros gibier. À l'extrémité droite de ce râtelier modèle cependant, quatre places demeuraient vides.

Bob, qui avait aussitôt remarqué ce détail, se tourna vers Carlotta.

— Vous avez raison, dit-il, Frank est bien parti avec des fusils, mais ce n'est assurément pas avec ces fusils-là qu'il comptait chasser dans la Sierra Nevada.

Ni Carlotta, ni le professeur Clairembart, ni Ballantine ne répondirent. Visiblement, ils ne parvenaient pas à comprendre où Bob voulait en venir.

— Réfléchissons un instant, dit encore Morane. Quel genre de gibier peut-on espérer rencontrer dans la Sierra Nevada ?

— Des cerfs et des daims, fit Clairembart.

— Des loups, ajouta Bill.

— Des cougouars, ou encore des ours, dit à son tour la jeune femme.

Bob approuva d'un signe de tête.

— C'est exactement cela, fit-il. Du gibier pour lequel seules des armes de petits et de moyens calibres sont nécessaires. Or, dans cette armoire, les carabines sont classées de gauche à droite, par ordre de puissance. Dans les petits calibres et les moyens, pas le moindre vide. Pourtant, tout au bout de la rangée, à droite, quatre armes manquent, juste après la plus puissante des armes américaines de chasse, le 375 magnum. Il doit donc s'agir de plus gros calibres encore, sans doute deux 500 et deux 600 Nitro-Express. Ce n'est assurément pas avec ces armes que Frank est allé chasser dans la Sierra.

— Et pourquoi donc ? interrogea le professeur Clairembart.

— Tout simplement parce qu'aucun gibier, dans toute l'Amérique, ne nécessite l'usage de telles armes, fit Bob. Vous avez pas mal voyagé en Afrique, professeur, et vous devriez savoir que le 500 et le 600 Nitro-Express servent à chasser l'éléphant.

— Cela n'explique pas le fait que Frank soit revenu ici chercher ces carabines, fit remarquer Carlotta. Il aurait pu en trouver également à Los Angeles…

— Ce n’est pas si sûr, dit Bob. Les carabines tirant le 500 et le 600 Nitro-Express ne sont pas fabriquées aux États-Unis. Ce sont des armes à deux coups et à canons jumelés, d’origine anglaise, et qui coûtent fort cher. En outre, en raison de leur maniement difficile, de leur recul terrifiant, elles sont souvent adaptées à chaque tireur afin d’en rendre l’usage plus aisé. Voilà pourquoi Frank est revenu, parce qu’il voulait user de ses propres armes pour jouir d’un maximum d’efficacité dans son tir.

— Donc, d’après vous, commandant, glissa Ballantine, Frank serait allé chasser l’éléphant…

— Je n’ai jamais dit cela, Bill. Si Frank était allé chasser l’éléphant en Afrique, il n’aurait eu aucune raison pour mentir à Carlotta, celle-ci ayant l’habitude de le voir partir à la chasse aux fauves. Non, si Frank a imaginé cette fable d’une expédition dans la Sierra, c’était pour ne pas alarmer inutilement sa compagne. En réalité, il partait pour une entreprise beaucoup plus dangereuse…

— Laquelle donc ? interrogea Carlotta.

Morane ne répondit pas tout de suite, puis il dit en scandant ses mots :

— Personnellement, je n’ai jamais chassé le dinosaure, mais ce ne doit assurément pas être un sport de tout repos…

On eût dit que, soudain, les interlocuteurs de Morane avaient été changés en pierre. Le premier, Bill Ballantine retrouva la parole.

— Vous ne voudriez pas dire, commandant, que…

— Que Frank soit parti chasser le dinosaure ? Peut-être… Non, non, ne protestez pas. Laissez-moi m’expliquer… Frank reçoit donc une lettre dans laquelle un inconnu lui offre de partir chasser le dinosaure. Malgré tout son bon sens, notre ami se sent intrigué. Quel orgueil en effet pour un chasseur de placer un crâne de tyrannosaure ou de brontosaure parmi ses trophées. Il gagne donc Los Angeles et se rend à la « Villa Josuah ». Là, le professeur Hunter dut réussir à le convaincre puisque, aussitôt, Frank revint ici, chercher ses carabines pour le gros gibier. Le fait qu’il ait, en plus, versé une somme de cinquante mille dollars à Hunter vient à l’appui de cette thèse…

— Mais comment Frank aurait-il pu partir à la chasse aux dinosaures ? demanda Carlotta. Ces reptiles géants n'ont-ils pas disparu de la surface du globe depuis des millions d'années ?

— En effet, dit Morane. Pourtant, selon certains, il en existerait encore de bien vivants dans des coins perdus d'Afrique, d'Amérique du Sud et de Nouvelle-Guinée. Moi-même, il n'y a pas si longtemps, dans le Centre-Afrique, j'ai eu affaire au Chipekwe, une bestiole qui, d'après ce que j'ai pu en juger malgré la nuit, ressemble pas mal à un dinosaurien carnivore[2]. Pourquoi le professeur Hunter n'aurait-il pas mené Frank dans une de ces régions perdues ?

— Cela me paraît tellement insensé, dit encore la jeune femme.

— Insensé ? fit Morane en haussant les épaules. Qui sait ?… Après tout, ce Hunter a peut-être réussi à jeter de la poudre aux yeux de Frank. Quelques photos habilement truquées, et le tour était joué. Dieu seul sait jusqu'où peut conduire la passion de la chasse. Frank a beau être malin, il a pu trouver plus rusé que lui. Je propose que, dès aujourd'hui, Aristide, Bill et moi partions pour Los Angeles. J'aimerais visiter cette « Villa Josuah »…

Comme Carlotta allait parler, Bob l'en empêcha.

— Non, Carlotta, dit-il, je préfère que vous ne nous accompagniez pas. Nul ne sait où cette histoire peut nous mener, ni quelles difficultés se dresseront sur notre route. Chaque jour, je vous téléphonerai de Los Angeles pour vous tenir au courant des résultats de notre enquête.

La jeune femme baissa la tête.

— Ce sera comme vous voudrez, Bob, dit-elle au bout d'un moment. Naturellement, vous pourrez disposer de tout l'argent dont vous aurez besoin. Je vais me mettre immédiatement en rapport avec Michael Spring, le chef du Bureau Fédéral de Los Angeles. Il vous aidera de son mieux. De mon côté, je sais que vous mettrez tout en œuvre pour retrouver mon cher époux…

Dans cette dernière phrase, la jeune femme avait mis un intense accent d'espérance. Bob Morane, Aristide Clairembart et Bill Ballantine échangèrent un bref regard. En acceptant de se mettre à la recherche de Frank Reeves, ils avaient fait renaître l'espoir dans

le cœur de Carlotta, et ils se demandaient si, finalement, les événements ne les forceraient pas à la décevoir…

Chapitre III

La Ford noire filait à toute allure sur la route macadamisée, bordée de cactus-cierges et d'arbres de Josuah. À gauche, à droite, c'était l'étendue grise et désolée du désert de Mojave et là-bas, au loin sur l'horizon, on apercevait la ligne tourmentée des Sierras. À l'avant de la voiture, Bob Morane se trouvait assis auprès de Michael Spring, chef du F.B.I. pour la région de Los Angeles. À l'arrière, le professeur Clairembart et Bill Ballantine avaient pris place.

Michael Spring était un homme d'une quarantaine d'années, grand, blond et élégant, au visage ouvert et sympathique. Comme il y avait plus d'une demi-heure déjà que la voiture avait quitté les faubourgs de Los Angeles, Bob avait eu tout le temps d'exposer son point de vue au policier.

Quand le Français eut terminé, une moue légère porta en avant les lèvres pleines et volontaires de Spring.

— Votre théorie est ingénieuse, commandant Morane, dit-il, et elle dénote une imagination vive. Malheureusement elle repose seulement sur cette histoire de carabines de gros calibre. Parce que Frank Reeves est revenu chez lui pour prendre quatre fusils à éléphant, vous supposez qu'il a gagné un coin perdu de notre planète dans le but d'y chasser les derniers dinosaures. En admettant évidemment que ceux-ci existent. Bien sûr, il y a la lettre du professeur Hunter, mais elle ne prouve encore rien. D'autre part, si Reeves et Hunter avaient réellement eu l'intention de partir à la chasse au dinosaure, ils auraient dû quitter les États-Unis, soit en bateau, soit en avion, et nous le saurions. Les trois avions privés de Reeves sont demeurés ici aux États-Unis, et aucune compagnie de transport n'a enregistré le départ des deux hommes qui, en outre, n'ont formulé aucune demande de visas auprès des consulats étrangers. Non, commandant Morane, nous nous trouvons au fond d'une impasse, et je me demande ce que vous espérez découvrir alors que, depuis deux semaines, tous nos services sont sur les dents et piétinent. Je ne devrais même pas vous permettre de visiter

la « Villa Josuah ». Votre intervention pourrait encore compliquer les choses…

— Pourquoi m'y conduisez-vous, alors ? interrogea Bob.

Le G-man sourit doucement.

— Voyez-vous, commandant Morane, dit-il, après avoir reçu de Mrs Reeves ce coup de téléphone vous concernant, j'ai fait ma petite enquête à votre sujet, et il ne m'a pas fallu longtemps pour apprendre que, déjà, à plusieurs reprises, vous aviez aidé très efficacement nos services et ceux du Trésor[3]. J'ai donc décidé de vous faire confiance…

Bob Morane ne répondit pas. Par trois fois, il passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux, puis il demeura immobile, à fixer la route. Michael Spring était bien bon de lui faire confiance, alors que lui-même se sentait aussi peu sûr que possible des résultats de son enquête. À présent plus que jamais il se rendait compte que le fait d'avoir accepté cette mission frisait l'inconscience. Pourtant, il l'avait fait pour Frank et pour Carlotta, et il ne regrettait rien. S'il fallait remuer ciel et terre pour retrouver son ami, il le ferait, même s'il devait consacrer tout le reste de son existence à cela.

La voiture quitta soudain la route et s'engagea sur un mauvais chemin de terre au bout duquel on apercevait la silhouette massive d'une grosse villa entourée d'arbres de Josuah. L'auto s'arrêta devant une épaisse grille de fer forgé. Aussitôt, un policier en uniforme apparut. Quand il reconnut le G-man, il porta la main à la visière de sa casquette.

— Alors, monsieur Spring, fit-il, on revient jeter un coup d'œil dans le coin ?

Le G-man hocha la tête affirmativement.

— J'amène des visiteurs, Herman. Rien de nouveau dans le secteur ?

Le policier eut un signe négatif.

— Rien de nouveau, monsieur Spring. Le dénommé Hunter semble bien s'en être allé sans espoir de retour…

Tout en parlant, Herman avait ouvert la grille. L'auto la franchit et alla s'arrêter devant la villa. Celle-ci devait avoir été construite dans les années vingt par quelque vedette de cinéma maintenant oubliée. Avec son toit pointu, ses deux tours d'angles, elle avait une allure de castel miniature. Jadis, elle avait dû coûter pas mal d'argent mais, à présent, faute d'être vraiment entretenue, elle s'en allait lentement en ruines. Les briques des murs s'effritaient et des tuiles manquaient à la toiture. Aux fenêtres du premier étage, plusieurs vitres avaient été brisées et remplacées par des feuilles de contreplaqué.

La visite de la villa dura une heure environ mais, malgré toute leur attention, Bob Morane et ses amis n'y découvrirent rien qui fût digne d'intérêt.

Quand ils se retrouvèrent au dehors, Michael Spring demanda à l'adresse de Bob :

— Eh bien, êtes-vous convaincu à présent, commandant Morane ? Rien à glaner ici, n'est-ce pas ?

— Rien à glaner, en effet, fit Bob avec dépit. Mais, de votre côté, avez-vous des renseignements sur ce professeur Hunter ?

— Nous en avons, bien sûr, mais rien qui puisse nous mettre vraiment sur la piste. Hunter a fait ses études à Princetown, et c'est un physicien de grande valeur, ami d'Einstein. Il avait hérité de pas mal d'argent de son père mais, voilà six mois, il était presque complètement ruiné. Tout ce qui lui restait était cette maison, et deux ou trois milliers de dollars d'argent liquide. Sans doute sont-ce ses recherches qui l'ont ainsi mis sur la paille. Il appartenait à cette sorte de savants qui, alors qu'ils essayent de mettre l'Univers en formules algébriques, ne sont même pas capables de vérifier leurs comptes en banque.

— Puisque vous parlez de compte en banque, intervint Clairembart, je suppose que les cinquante mille dollars de Frank sont venus juste à point pour remettre à flot celui du professeur Hunter.

— Tout juste, répondit Spring. À ce sujet, j'oubliais de vous dire qu'un second paiement de cinquante mille dollars a été effectué pour le compte de Hunter, et le même jour que celui de Reeves, par un certain Steve Marshall, un Anglais enrichi dans les pétroles. Nous

nous sommes mis en rapport avec Scotland Yard, à Londres, mais tout ce qu'on a pu nous dire c'est que ce Steve Marshall, un vieux célibataire, avait quitté l'Angleterre pour les États-Unis il y a un peu plus d'un mois. L'arrivée de Marshall aux États-Unis a bien été enregistrée par nos services d'immigration. Nous savons aussi qu'il a passé une nuit dans un grand hôtel de New York, pour prendre ensuite l'avion à destination de Los Angeles. Après, à part ce paiement de cinquante mille dollars, on perd sa trace…

— S'arranger pour encaisser deux fois une somme de cinquante mille dollars dans la même journée ! s'exclama Ballantine. Ce professeur Hunter devait être bien habile, ou alors il avait quelque chose du tonnerre à offrir en échange…

— Qui sait, fit Morane. Naturellement, si nous connaissions le secret du professeur Hunter, beaucoup de choses s'éclaireraient pour nous.

Il tendit le bras en direction d'un vaste hangar, s'élevant à une centaine de mètres de la villa, et demanda à Michael Spring :

— Rien à glaner là-dedans ?

Le G-man secoua la tête.

— Rien, fit-il. Cela tient à la fois de l'atelier et du garage. Tout ce que nous y avons découvert c'est, au fond, un vaste établi comportant tout un outillage perfectionné : appareil à souder à l'autogène, machine à couper la tôle, riveteuse… En outre, un tas de matériaux électroniques, fils, lampes, relais…

— Qu'est-ce que Hunter pouvait bien faire avec tout cela ? interrogea Morane.

Spring eut un geste vague.

— Peut-on savoir ? Hunter était physicien, ne l'oubliez pas. Il pouvait avoir besoin de toute cette machinerie pour fabriquer un tas de trucs, des appareils d'expériences, que sais-je…

— Avez-vous trouvé un de ces appareils que Hunter pouvait être censé fabriquer ? demanda encore Bob.

— Non, fit Spring en secouant la tête. Quand nous avons visité ce hangar, il était vide, à part les outils et les matériaux, bien sûr… Si vous désirez y jeter un coup d'œil ?

— Pourquoi pas ? fit Bob. Au point où nous en sommes, nous n'avons plus grand-chose à perdre…

Les quatre hommes se dirigèrent vers le hangar, dont la porte double semblait juste assez large pour laisser passer une voiture automobile. Michael Spring ouvrit l'un des battants et s'effaça pour laisser passer ses trois compagnons.

À peine Bob eut-il pénétré dans le hangar, qu'il se tourna vers l'homme du F.B.I.

— Vous venez de dire que ce hangar était vide, n'est-ce pas, monsieur Spring ?

Le G-man avait refermé la porte derrière lui.

— Bien sûr que ce hangar est vide, commandant Morane. Bien sûr… Je…

Spring s'interrompit soudain. Il venait de faire face et d'apercevoir à son tour cet énorme engin qui occupait tout le centre du hangar. C'était un grand cylindre, d'une hauteur de deux mètres cinquante environ et dont le diamètre devait assurément atteindre quatre mètres. Fait de grosse tôle rivée, il était simplement posé sur sa tranche inférieure, à même le sol. Sur son pourtour, on distinguait toute une série de hublots, et une porte, rappelant celles des caissons étanches, permettait d'accéder à l'intérieur. On n'apercevait nulle part de roues, ni quoi que ce soit ayant pu permettre à l'étrange engin de se mouvoir.

Michael Spring secoua convulsivement la tête, comme s'il tentait d'échapper à un rêve.

— Je vous assure, commandant Morane, dit-il. Quand j'ai visité ce hangar avec mes hommes, voilà une dizaine de jours, cet appareil n'y était pas. On a dû venir l'y mettre depuis…

— Bien sûr, fit Morane. Cette villa est gardée et cependant quelqu'un a pu venir démonter ce hangar, placer cet appareil bizarre sur le sol, puis rebâtir le hangar autour…

Une expression d'intense surprise se peignit sur les traits du G-man.

— Démonter ce hangar, le rebâtir ? Que voulez-vous dire ?

— Regardez la porte, regardez les fenêtres, fit Bob. Elles sont trop étroites pour avoir pu livrer passage à cet énorme cylindre…

— On peut l'y avoir introduit en pièces détachées, pour le remonter ensuite. Peut-être avez-vous remarqué que l'engin n'est pas fait d'une seule pièce…

— Naturellement, j'ai remarqué cela, fit Morane avec un sourire. Mais j'ai remarqué également que le policier qui garde la villa, cet Herman, n'est ni sourd ni aveugle. Si cela s'était passé comme vous le supposez, il aurait dû s'apercevoir de quelque chose. Amener les éléments d'un engin pareil et les assembler, cela doit provoquer un fameux remue-ménage…

*
* *

Les dernières paroles de Morane avaient frappé de stupeur ses compagnons. Bob lui-même se sentait d'ailleurs un peu désarçonné par la constatation qu'il venait de faire. Le tout n'était pas de se rendre compte que le cylindre se trouvait dans le hangar, il fallait encore savoir comment il était venu là.

Michael Spring avait cependant retrouvé son sang-froid. Il se précipita au-dehors et se mit à crier :

— Herman !… Herman !…

Quelques secondes s'écoulèrent. Il y eut un bruit de pas pressés, puis le policier apparut.

— Vous m'avez appelé, monsieur Spring, fit-il.

Il s'immobilisa et tendit le bras en direction du cylindre.

— Qu'est-ce que c'est que cette boîte à conserve ?

— Nous voudrions bien le savoir, répondit le G-man. Y a-t-il longtemps que vous êtes venu ici, Herman ?

— Longtemps ? Non. Peut-être deux heures avant que vous n'arriviez. En faisant ma ronde, j'ai jeté un coup d'œil dans ce hangar. Ce truc-là ne s'y trouvait pas…

— Le hangar était vide alors ? interrogea Morane.

— Tout ce qu'il y a de plus vide.

— Et, par la suite, demanda encore Michael Spring, rien n'a-t-il attiré votre attention ? Un bruit quelconque…

Herman parut réfléchir durant quelques secondes.

— Un bruit ? fit-il. Non… Il y a bien eu ce sifflement, suivi d'une vibration, mais il devait s'agir sans doute d'un avion à réaction passant en rase-mottes, très près d'ici. Maintenant, quand j'y songe, cela pouvait venir de ce côté.

— Et vous n'avez pas songé à venir vous rendre compte ? interrogea Clairembart.

Le policier se mit à rire doucement.

— Me rendre compte ?… Me rendre compte ?… Si on devait se mettre à courir pour se rendre compte chaque fois qu'un avion à réaction passe, on aurait vite les jambes usées jusqu'à la taille. Ce que je me demande, c'est à quoi peut bien servir ce machin-là. Si ça pouvait rouler encore, mais on ne distingue pas de roues, ni rien qui y ressemble.

— Et si c'était un engin interplanétaire ? fit Ballantine.

— Pour parvenir ici, remarqua Clairembart, un engin interplanétaire aurait dû au moins trouer le toit. Or, comme nous l'avons remarqué déjà, celui-ci est intact.

Un long silence s'établit entre les cinq hommes. Le professeur Clairembart avait enlevé ses lunettes cerclées d'acier et, d'un geste automatique, en essuyait les verres à l'aide de son mouchoir ; Bob Morane, lui, ne cessait de passer et de repasser les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux ; quant à Bill Ballantine, Michael Spring et le policier Herman, ils semblaient tous trois changés en pierre.

Au bout d'un moment, Bob désigna le cylindre.

— Si nous allions voir ce qu'il y a à l'intérieur de cet engin ? Peut-être y découvririons-nous quelque chose qui nous permettra d'éclaircir ce mystère…

Il s'approcha de l'étrange appareil et jeta un coup d'œil par l'un des hublots. Ce qu'il vit le fit sursauter.

— Il y a quelqu'un à l'intérieur, dit-il.

Bob se précipitait déjà vers la porte de l'engin et faisait jouer le volant de fermeture. Il tira le battant à lui et, suivi de ses compagnons, pénétra dans le cylindre. Ce dernier formait une salle ronde, assez vaste. Sous les hublots, de grandes armoires métalliques étaient fixées à la paroi et face à la porte, on apercevait un poste de commandes aux multiples cadrans, lampes de contrôle et manettes.

Mais ce qui attira avant tout l'attention de Bob et ses compagnons, ce fut ce corps d'homme ensanglanté gisant sur le plancher métallique. Il était couché sur le ventre et tout son dos semblait avoir été labouré par une monstrueuse patte griffue. Le professeur Clairembart s'était agenouillé près de l'inconnu et lui tâtait le pouls. Après quelques secondes d'attention, il releva la tête.

— Mort, dit-il. Il n'y a pas longtemps. Deux heures à peine…

Le vieil archéologue montra du doigt les terribles blessures que l'inconnu portait au dos et à l'épaule.

— Je me demande ce qui a pu lui faire cela, dit-il. On dirait un coup de patte. Pourtant, je ne connais aucun animal au monde possédant des griffes pareilles…

Michael Spring se tourna vers l'agent Herman et désigna le cadavre.

— Allez me chercher une bâche quelconque, dit-il. Je crois en avoir aperçu une au fond du hangar lors de ma dernière visite. Nous allons en envelopper ce malheureux, et le sortir d'ici afin de pouvoir étudier les lieux à notre aise. De toute façon, nous ne pouvons plus rien pour lui. Ensuite, vous irez jusqu'à la villa pour téléphoner et appeler toute mon équipe. Il y a des choses étranges qui se passent ici. Vous direz à mes hommes d'amener un expert en électronique. Peut-être pourra-t-il nous renseigner sur la destination de ce maudit engin.

Quelques minutes plus tard, Morane, Clairembart, Ballantine et Spring se retrouvaient seuls à l'intérieur du cylindre. Le cadavre de l'inconnu avait été transporté au-dehors, et Herman s'était dirigé vers la villa pour avertir par téléphone le Bureau Fédéral.

Les armoires métalliques contenaient des vêtements de chasse en grosse toile, des bottes de différentes pointures, toutes sortes de

matériel de camping et des vivres en conserve. Dans l'une d'elles, il y avait une douzaine de fusils de gros calibres et des boîtes de cartouches. Bob s'était mis en devoir d'inspecter les armes l'une après l'autre. Soudain, il sursauta. Dans la crosse de la carabine qu'il tenait à la main – une 600 Express à deux coups – une petite plaque d'or était incrustée, sur laquelle étaient gravées les deux initiales F.R.

Morane montra aussitôt sa trouvaille à ses compagnons.

— F.R., fit-il. Frank Reeves…

— Il n'y a pas à douter, fit Michael Spring. Votre ami a pénétré dans cet engin, du moins si j'en juge par la présence de cette arme.

— Certes, Frank a été ici, dit à son tour le professeur Clairembart. Mais qui sait où il peut se trouver à présent ?…

Un mugissement de colère échappa à Bill Ballantine.

— Ah, si seulement nous pouvions savoir à quoi sert cette fichue machine !

Le colosse s'était dirigé vers le tableau de commandes.

— Du diable si je comprends quelque chose à toute cette cuisine, dit-il encore.

— Surtout, Bill, ne touchez à rien ! cria Morane.

Mais l'avertissement venait trop tard. La porte du cylindre claqua soudain en se refermant, puis il y eut une sorte de long miaulement suivi d'une violente trépidation. L'engin tout entier s'était mis à vibrer comme animé brusquement d'une vie propre. Les lignes des objets devinrent floues, comme si on les voyait à travers une eau doucement remuée. Morane sentit un grand vertige le saisir, et il eut la sensation de se trouver tout à coup au bord de quelque gouffre insondable. Il jeta un rapide coup d'œil par l'un des hublots, mais il n'aperçut plus le décor du hangar. Une lumière intense brillait au-dehors, où tout semblait devenu transparent comme du cristal. Autour du cylindre en mouvement, le monde avait été effacé.

Les vibrations de l'appareil étaient devenues plus rapides encore, et plus violentes. La sensation de vertige s'accentuait. Ensuite, l'intérieur du cylindre lui-même s'estompa, fut remplacé par une clarté à la fois douce et éblouissante.

Bob avait l’impression d’être enfermé dans une énorme perle creuse, violemment éclairée de l’extérieur. Puis ce fut la chute. Une chute interminable et consciente à travers un univers sans mesure.

Chapitre IV

Morane avait l'impression de tomber depuis des années, des siècles, des millénaires, et cela en quelques secondes à peine. Puis, lentement, la clarté dans laquelle ses compagnons et lui baignaient, s'atténua, les vibrations se ralentirent et, au fur et à mesure, le décor du cylindre réapparaissait, flou tout d'abord, ensuite de plus en plus net.

Quand tout fut enfin redevenu normal, Morane, Clairembart, Ballantine et Michael Spring échangèrent des regards inquiets.

— Que s'est-il passé ? interrogea le G-man.

— J'ai appuyé sur ce bouton rouge, expliqua Bill Ballantine en désignant le tableau de commandes sur lequel, parmi les cadrans et manettes, se distinguaient deux épais poussoirs, l'un rouge, l'autre bleu.

— Vous auriez dû éviter de toucher à quoi que soit, Bill, fit Morane. Nous ne connaissons rien de cette étrange machine et il nous faut être prudents.

Le géant secoua ses larges épaules.

— Pourquoi nous casser la tête en pensant à ce qui pourrait arriver, commandant ? fit-il. Ce ne sont pas quelques vibrations qui…

Une exclamation, poussée par Clairembart, interrompit l'Écossais.

— Là !… Regardez !…

L'archéologue tendait le bras vers l'un des hublots, derrière lequel, au lieu des murs du hangar, on apercevait maintenant une vaste étendue libre, couverte de végétation.

Déjà, Bob et ses amis s'étaient précipités chacun vers un hublot. Le paysage s'offrant à eux leur était inconnu. C'était une savane à l'herbe courte, où poussaient des arbres qui parurent inconnus à Morane mais qui, pour la plupart, devaient être d'essence résineuse

ou voisins des palmiers. Par endroits, on apercevait d'épais boqueteaux d'arbustes couverts de fleurs rouges. Tout près, sur la droite, on distinguait un groupe de hautes collines, dont plusieurs s'empanachaient de fumée.

— Des volcans, fit Michael Spring. Le cylindre doit avoir bougé…

Le G-man s'interrompit soudain et dit d'une voix blanche :

— Si je ne m'abuse, il ne doit pas y avoir de volcans en activité aux États-Unis… Mais où sommes-nous donc ? Où sommes-nous donc ?

— Oui, fit Clairembart. Où sommes-nous ? En avez-vous une idée quelconque, Bob ?

Morane hocha la tête.

— Comment pourrais-je vous répondre, fit-il. Je ne suis pas sorcier. Le mieux que nous ayons à faire, c'est de sortir de cette maudite machine pour avoir une vue d'ensemble du paysage. De cette façon, nous pourrons mieux juger…

— Et si cet engin nous avait conduits sur une autre planète ? dit Ballantine. Si l'air au-dehors était irrespirable ?

Bob eut un petit rire qui sonnait faux.

— En ce cas, le voyage aurait été rapide. Quelques secondes à peine…

— Quelques secondes à peine ? fit Bill avec une grimace. Personnellement, j'ai eu l'impression que cela durait des siècles…

— Moi de même, dit Clairembart.

— Et à moi aussi cela a paru interminable, déclara à son tour Michael Spring.

— Ce fut une impression seulement, tenta d'expliquer Morane. Ces vibrations de plus en plus rapides étaient extrêmement désagréables, et aussi cette sensation de chute. Cela nous a fait trouver le temps long. Tenez, regardez, tous quatre nous nous sommes rasés ce matin, et nous avons encore les joues lisses. Si ce voyage avait duré aussi longtemps que vous le supposez, nous aurions de fameuses barbes, et je vous fais remarquer que le célèbre bouc du professeur Clairembart n'a même pas poussé d'un demi-centimètre.

Malgré ces constatations, Morane ne se sentait cependant pas rassuré car, à lui aussi, la chute avait semblé se prolonger durant une éternité. Il chassa pourtant son appréhension, pour dire encore :

— Soyez sans crainte, nous ne manquerons pas d'air. Cette végétation, au-dehors, nous semble peut-être inconnue, mais tout dans leur aspect me dit cependant qu'il s'agit là de plantes de notre Terre et qu'elles ont besoin d'air pour vivre. De toute façon, nous ne pouvons demeurer éternellement enfermés dans cette prison de tôle.

Coupant court à la discussion, Bob se dirigea vers la porte et en fit jouer le volant de fermeture.

— J'aurais cependant juré que cette porte était demeurée ouverte, fit Michael Spring.

— Ne l'avez-vous pas entendue claquer à l'instant précis où les vibrations ont commencé à se faire sentir ? dit Bob. Sans doute existe-t-il un quelconque système de sécurité qui la fait se refermer automatiquement dès que l'engin se met en marche.

Il poussa le battant et sauta au-dehors.

Quelques secondes plus tard, les quatre hommes foulaient une herbe épaisse et grasse. Bill Ballantine aspira une large bouffée d'air.

— Vous avez raison, commandant, dit-il. Cet air est parfaitement respirable. Nous devons donc toujours nous trouver sur la Terre.

— Pas en Californie en tout cas, remarqua Michael Spring. Je ne reconnais pas le paysage et, en outre il fait une chaleur étouffante. On se croirait sous l'équateur. Ces plantes ont d'ailleurs un aspect nettement tropical.

— C'est exact, approuva Morane. Bien que je n'en reconnaisse aucune, à part peut-être ces monstrueuses fougères arborescentes, je…

Un sourd grondement lui coupa la parole, et la terre trembla légèrement. Les quatre hommes tournèrent leurs regards vers les volcans, dont deux vomissaient à présent de longs jets de flammes.

— Et voilà un petit feu d'artifice pour nous souhaiter la bienvenue, dit Ballantine.

Ni le colosse, ni aucun de ses compagnons ne semblaient cependant disposés à plaisanter. Autour d'eux, ils devinaient une hostilité latente, comme une menace prête à se matérialiser soudain. Elle éclata à la façon d'une bulle de savon, quand Bill Ballantine tendit le bras en direction d'un bouquet d'arbres, en disant :

— Tiens, nous avons de la visite.

De derrière le boqueteau, un être cauchemardesque venait d'apparaître. Sa silhouette faisait songer à celle du kangourou, mais d'un kangourou qui aurait mesuré dix mètres de la pointe du museau au bout de la queue. Là s'arrêtait d'ailleurs toute possibilité de comparaison avec le paisible marsupial, car le corps de l'animal était recouvert d'écailles verdâtres, comme celui d'un reptile, et il élevait à quatre mètres au-dessus du sol une tête énorme, taillée en carène et fendue d'une gueule énorme, barbelée d'une double rangée de dents longues comme des baïonnettes. Par rapport aux puissantes pattes postérieures, celles de devant, comme atrophiées, paraissaient ridiculement petites ; pourtant, elles étaient armées de griffes capables de déchirer un homme. Le monstre progressait à la fois en marchant et en bondissant, s'appuyant sur le trépied formé par ses membres postérieurs et sa queue musculeuse.

— Il vient vers nous ! cria Michael Spring.

Déjà, les quatre hommes refluaient en direction du cylindre. Derrière eux, les bonds du saurien géant faisaient trembler le sol.

À peine Bob et ses compagnons furent-ils enfermés à l'intérieur du mystérieux engin qu'un choc violent l'ébranla tout entier. Par bonheur, les tôles étaient épaisses, solidement charpentées et rivetées, et elles résistèrent.

Frappés de terreur, les hommes entendaient les rauquements de la bête s'affairant au-dehors. Parfois, l'énorme mufle s'encadrait dans l'un des hublots. Les mâchoires s'ouvraient et se refermaient tel un piège monstrueux, les yeux de verre noir, protégés par d'épaisses saillies osseuses, brillaient d'une lueur féroce. De temps à autre, un nouveau choc faisait vibrer la paroi de tôle.

Morane se dirigea vers l'armoire où étaient rangés les fusils et en tira le 600 Express portant les initiales F.R. Rapidement, il fit glisser une balle dans chaque canon.

— Ce sera inutile, Bob, dit le professeur Clairembart. J'ai l'impression que notre agresseur est déjà découragé. Regardez, il s'éloigne !…

Bob se précipita vers l'un des hublots, pour se rendre compte qu'effectivement le lézard géant tournait le dos au cylindre et s'en éloignait, toujours dressé sur ses lourdes pattes postérieures. Finalement, il disparut derrière un repli de terrain, pour reparaître à nouveau plus loin, puis disparaître encore.

Au bout d'un moment, quand ils furent certains que le monstre s'était définitivement éloigné, les quatre hommes abandonnèrent les hublots. Chacun d'entre eux était brave mais, sur leurs visages, seul l'effroi se lisait à présent.

*
* *

— C'est impossible ! C'est impossible ! fit Bill Ballantine à haute voix. Des êtres semblables n'existent pas…

Bob Morane et Aristide Clairembart échangèrent un bref regard.

— C'était un tyrannosaure, n'est-ce pas, Bob ? dit le vieil archéologue.

Morane eut un signe de tête affirmatif et dit d'une voix sourde :

— Oui, professeur, un tyrannosaure.

Michael Spring se cabra soudain. Un désarroi total se lisait sur ses traits.

— Mais c'est de la folie ! Tout cela ne peut pas être !… Où sommes-nous donc ?

— Je crois pouvoir vous renseigner, répondit Morane. Nous sommes toujours en Californie…

De la main, il imposa le silence au G-man.

— Laissez-moi continuer, monsieur Spring. Je vous répète que nous sommes toujours, en Californie, mais à quelque cent cinquante millions d'années de notre vingtième siècle, ou même davantage.

Pour être plus précis, nous devons nous trouver en plein crétacé, pas loin – façon de parler bien sûr – de la fin de l'ère secondaire.

Du poing, Bob frappa la paroi du cylindre.

— Je crois même pouvoir vous dire à quoi sert exactement cet engin. Il doit s'agir tout simplement d'une machine à voyager dans le temps.

Michael Spring haussa les épaules :

— Tout simplement ? remarqua-t-il. En voilà une histoire à dormir debout, commandant Morane. Vous ne croyez quand même pas que…

— Après avoir vu ce tyrannosaure d'aussi près, je suis prêt à croire n'importe quoi, interrompit Morane.

— Bob a raison, dit à son tour Clairembart. Je ne suis pas paléontologiste, mais le paysage qui nous entoure à tout d'un paysage du crétacé. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt, mais tout cela paraît tellement invraisemblable, tellement fantastique !

— Invraisemblable ! Fantastique ! vous pouvez le dire, professeur, jeta Ballantine. Et c'est moi qui, en appuyant sur ce maudit bouton rouge, ai déclenché toute l'affaire.

— Exactement, dit Morane. Ce bouton rouge commande sans doute le mécanisme de départ, le bleu celui du retour.

Spring semblait avoir recouvré tout son sang-froid.

— Ainsi, fit-il, ce serait là le secret du professeur Hunter : une machine à explorer le temps…

Le G-man demeura un instant songeur, puis il continua :

— Plus j'y songe, plus je pense que vous avez touché juste, commandant Morane. Bien sûr, il y a ce tyrannosaure et cet étrange paysage, mais une machine à explorer le temps serait aussi une excellente façon d'expliquer la disparition de votre ami. Après avoir reçu la lettre de Hunter, Reeves est parti pour la Californie et a gagné la « Villa Josuah ». Là, Hunter, grâce à cette machine de son invention, lui a fait effectuer un petit voyage dans le passé. Convaincu, Reeves est revenu chez lui afin d'y prendre ses fusils à éléphant et, pour ne pas inquiéter inutilement sa femme, il a inventé cette petite fable de chasse dans la Sierra Nevada. De retour à Los

Angeles, il s'est empressé de payer les cinquante mille dollars exigés par Hunter, et en route pour le secondaire… Naturellement, la base de ce raisonnement est un peu fantastique, mais il tient néanmoins et explique comment Reeves et Hunter ont ainsi pu disparaître sans laisser de traces. Pourtant, il me serait plus difficile d'expliquer la suite des événements.

— Nous pourrions l'imaginer, fit Bob. Frank et le professeur Hunter ne sont pas partis seuls. Ce Steve Marshall, qui lui aussi a versé cinquante mille dollars à Hunter, devait les accompagner, et peut-être un aide du physicien et d'autres personnes encore. En arrivant au crétacé, Frank et ses compagnons ont commencé leurs expéditions de chasse. Quelque chose aura dû les retarder, car ils n'auront pu regagner le cylindre dans le délai prévu. Sans doute avaient-ils laissé quelqu'un à la garde de l'appareil, l'aide du professeur peut-être. Celui-ci a attendu les chasseurs, jusqu'au jour où, s'étant laissé surprendre par un quelconque animal carnassier – peut-être par ce même tyrannosaure qui vient de nous attaquer – il s'est réfugié dans la machine à explorer le temps. Blessé à mort, il a appuyé sur le bouton bleu, et l'appareil s'est matérialisé à l'endroit précis d'où il était parti pour son voyage dans le passé. Cela explique ce cadavre mutilé que nous avons découvert. Comme l'appareil était sans doute demeuré réglé dans les deux sens, aller et retour, suivant les calculs du professeur Hunter, quand Bill a appuyé sur le bouton rouge, nous avons à notre tour été projetés dans le passé, où nous sommes parvenus un mois après Frank et ses compagnons, la distance de réglage entre le temps de départ et le temps d'arrivée demeurant fixe.

— Si je comprends bien, dit Spring, il ne nous reste plus qu'à pousser sur le bouton bleu pour nous retrouver dans le hangar de la « Villa Josuah ».

— Je le crois, répondit Bob, mais nous ne le ferons pas…

Le G-man sursauta.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il.

— Tout simplement que nous sommes à la recherche de Frank Reeves, fit Morane, et que nous devons tout tenter pour le retrouver, où qu'il soit.

Cette fois, Michael Spring se raidit, comme s'il s'apprêtait à livrer un combat.

— Eh, minute, commandant Morane, dit-il. Pour ce qui est de mener une enquête dans le secondaire, avec les tyrannosaures qui se promènent un peu partout, je ne marche pas.

— Je croyais cependant que vous aviez pour mission de retrouver Frank Reeves ? fit Morane avec un petit sourire ironique.

— Bien sûr, on m'a confié cette mission, mais on ne m'a pas dit d'aller le rechercher jusque dans la préhistoire.

— Vous a-t-on recommandé expressément de ne pas aller l'y chercher ?

— Non, mais…

Le G-man s'interrompit soudain, puis il éclata de rire.

— Vous avez gagné, commandant Morane. Le devoir est le devoir, et il faut aller jusqu'au bout. Que proposez-vous de faire ?

— Nous allons nous armer chacun d'un fusil à éléphant, sortir du cylindre et explorer ses environs immédiats pour voir si nous ne découvrons pas un indice quelconque. Ensuite, nous aviserons… Tout le monde est-il d'accord ?

Personne ne manifesta d'opposition et, dix minutes plus tard, armés chacun d'une grosse carabine, les quatre hommes foulaient à nouveau le sol de la plaine.

— Restons groupés, recommanda Morane. De cette façon, si quelque monstre nous attaque, nous pourrons concentrer nos tirs sur lui. À propos, ces gros niais de dinosaures ont le cerveau à peine plus gros qu'une noisette, façon de parler bien sûr. Mieux vaut donc tirer au cœur…

Durant une demi-heure, Bob et ses compagnons inspectèrent les alentours du cylindre, mais sans rien découvrir qui pût les mettre sur la trace du jeune milliardaire disparu. Ils s'étaient écartés déjà à une distance respectable de la machine et allaient regagner celle-ci, quand quelque chose craqua sous la semelle de Ballantine. Le géant se baissa et ramassa un objet qu'il montra aussitôt à ses amis. Il s'agissait d'un paquet de cigarettes vide. Un paquet de

cigarettes portant comme marque de fabrique l’image d’un dromadaire debout sur un fond de pyramides égyptiennes.

Chapitre V

La trouvaille de Bill Ballantine passait maintenant de main en main, comme s'il s'était agi d'une chose rare.

— Un paquet vide de cigarettes « Camel », fit Michael Spring.

— Oui, dit Bob. Si je me souviens bien, c'est là la marque favorite de Frank.

Le G-man haussa les épaules, pour faire remarquer :

— Cela ne veut rien dire. Il y a des millions de personnes qui fument des « Camel » dans le monde.

Morane considéra l'Américain avec un sourire narquois et demanda :

— Vraiment, croyez-vous que l'on fumait déjà des « Camel », au secondaire, monsieur Spring ?

Le G-man sursauta et rougit, comme s'il se rendait seulement compte de l'incongruité de la trouvaille de Ballantine.

— Bien sûr, où avais-je l'esprit, commandant Morane ? Cet extraordinaire voyage dans le passé m'a complètement tourné la tête. Il semble donc bien que nous ayons maintenant la preuve que Reeves, Hunter et sans doute Marshall sont venus ici. Cela ne nous dit pas où ils se trouvent à présent…

Du bras, Bob désigna l'étendue de la savane.

— Là quelque part sans doute…

— Vivants ?

— Peut-on savoir ?

— Il nous faudrait pourtant acquérir une certitude, fit Clairembart. Mais comment y parvenir ?

— En continuant notre enquête et en explorant les environs, dit Bob. En cherchant bien, nous finirons par découvrir une piste quelconque. Frank et ses compagnons ont dû, pour une raison quelconque, être empêchés de regagner le cylindre dans le temps

prévu. Peut-être se sont-ils terrés quelque part afin de se mettre à l'abri contre les attaques des dinosauriens carnivores…

La barbiche de l'archéologue trembla, ce qui dénotait une intense émotion chez son possesseur.

— Suivre une piste dans cette jungle du crétacé, où rôdent justement ces dinosauriens carnivores dont vous venez de parler, brrr, cela me donne froid dans le dos !

— Ne vous faites pas plus froussard que vous ne l'êtes, professeur, dit Ballantine. En réalité, aucun d'entre nous n'a sans doute les nerfs aussi bien trempés que les vôtres. Je sais, devoir courir le risque d'affronter des monstres capables d'avaler un homme en une seule bouchée n'a rien de bien tentant. Mais je suppose que, si nous voulons retrouver la trace de Frank, il n'y a rien d'autre à faire…

— Tout cela est de la folie pure, jeta Michael Spring. Frank Reeves et ses compagnons sont sans doute morts à l'heure actuelle.

— Nous ne pouvons conclure sur des « sans doute », remarqua Morane. Tant que je n'aurai pas la certitude de la mort de Frank, je continuerai les recherches, seul s'il le faut…

Entre les quatre hommes, il y eut un long silence. Chacun demeurait pensif, comme pesant le pour et le contre. Finalement, Aristide Clairembart releva la tête.

— Quel est votre plan, Bob ? interrogea-t-il.

Morane n'eut pas le loisir de répondre. Un rugissement terrifiant, comme sorti d'un gosier de métal, déchira l'air. D'un même mouvement, les quatre voyageurs se tournèrent en direction du cylindre. Ce qu'ils virent les glaça d'horreur. Entre eux et l'appareil, un tyrannosaure – le même peut-être que tout à l'heure – se dressait, véritable machine de chair faite pour tuer.

Debout, le monstre battait l'air de ses petites pattes antérieures, aux griffes acérées, comme s'il cherchait à étreindre une proie. Sa gueule de gargouille claquait tel un piège de fer. Et, soudain, l'énorme masse s'ébranla, dans un tonnerre de glapissements, s'avançant par bonds en direction des hommes.

— Il vient vers nous ! hurla Ballantine. Séparons-nous !

— Restons groupés au contraire ! cria Bob. Attendons qu'il soit tout près et tirons ensemble, au cœur. Professeur, agenouillez-vous avec moi. Vous, Spring, vous, Bill, restez debout derrière nous, et ne faites feu qu'à mon commandement !

Les quatre lourds fusils à éléphant s'étaient braqués sur le saurien géant qui, lancé à l'allure d'un train express, s'approchait toujours davantage. Ni Bob ni ses compagnons ne bougeaient. À l'approche du monstre, le sol tremblait, mais ils appartenaient à cette sorte d'hommes toujours maîtres de leurs nerfs et capables de dominer les circonstances, si effroyables fussent-elles. Le tyrannosaure n'était plus qu'à trente mètres, vingt…

— Feu ! commanda Bob.

Les quatre détonations se confondirent en une seule, pareille à un coup de canon. Touché en plein cœur, le monstre s'arrêta en poussant une plainte semblable à un hurlement de sirène.

— Feu ! commanda à nouveau Morane.

La nouvelle salve éclata à l'instant précis où le tyrannosaure se propulsait en avant. Il croula sur les hommes, jetant vers eux son énorme tête. Ses mâchoires claquèrent, mais Bob et ses amis s'étaient écartés. Le dinosaurien roula sur le côté, ses pattes se détendirent et sa lourde queue, après avoir fouetté l'air, s'abattit sur le sol avec un bruit de tronc d'arbre qui s'écroule. Un dernier halètement s'échappa de la large poitrine, puis le tyrannosaure ne bougea plus.

À pas comptés, Bob s'approcha.

— Prenez garde, commandant, cria Ballantine. Peut-être fait-il le mort…

Mais Morane secoua la tête.

— Non, dit-il, ces grosses brutes ont trop peu de cervelle pour songer à ruser…

Ce fut seulement lorsqu'ils furent tout près de l'énorme cadavre que les quatre hommes réalisèrent l'exploit qu'ils venaient d'accomplir. Ils avaient l'impression de vivre un rêve tout éveillés, un

rêve hors duquel le tyrannosaure s'était soudain matérialisé pour leur rappeler leur faiblesse. Faiblesse toute relative d'ailleurs…

Bill Ballantine s'était approché de l'énorme tête, longue de près de deux mètres à elle seule. Il mesura une des dents, qui avait presque la longueur de son avant-bras.

Le géant, qui auprès de la carcasse gigantesque, faisait figure de nain, ne put réprimer un frémissement de frayeur rétrospective.

— Brrr !… Quel dentier ! Quand je pense que si cette brute avait saisi l'un d'entre nous, elle l'eût broyé d'un seul coup de mâchoires…

Bill se tourna vers Morane et enchaîna :

— Alors, commandant, toujours décidé, après cela, à partir à la recherche de Frank ?

Les traits durcis, Bob sembla se forcer à faire un signe de tête affirmatif.

— Oui, Bill, répondit-il, toujours décidé. Et toi, te dégonflerais-tu ?

— Non, commandant, je ne me dégonfle pas, mais j'estime qu'il nous faut prendre des précautions. Pour abattre ce tyrannosaure, il nous a fallu tirer deux salves de nos Express, et encore ne l'avons-nous pas tué sur le coup. Qu'arriverait-il si l'un de nous se trouvait seul devant l'un de ces monstres ? Une balle de 600 n'en viendrait pas à bout. Si nous nous lançons ainsi, sans préparation, dans cette aventure, aucun de nous quatre n'en sortira vivant.

Morane demeura un instant pensif. Il savait que Ballantine avait raison.

— Qu'en pensez-vous, professeur ? demanda-t-il à l'adresse de Clairembart.

— Je suis d'accord avec Bill, répondit l'archéologue.

— Et vous, Spring ?

— Je pense la même chose que vos deux amis, fit le G-man.

Bob jugea inutile d'insister. Il savait que le courage ne manquait pas à ses compagnons et, tout comme eux, il faisait une distinction entre la lâcheté et la prudence.

— C'est très bien, fit-il. Je vous écoute. Que proposez-vous ?

— Nous allons retourner d'où nous sommes venus, fit Clairembart, et en revenir avec des bazookas et des grenades. De cette façon, nous pourrons nous défendre, sans courir trop de risques, contre les attaques des carnivores. L'intérieur du cylindre est assez vaste pour contenir une jeep. Nous pourrions en amener une également, avec une bonne provision d'essence…

— Je doute qu'elle passe par la porte, dit Morane.

— S'il faut la démonter en partie pour cela, nous le ferons. Aidé par vous, Bill aura besoin de quelques heures à peine pour la remettre en état.

Le plan de l'archéologue parut sage à Morane.

— Vous allez partir tous trois, dit-il. Quant à moi, je demeurerai ici, à vous attendre…

*
* *

Les dernières paroles de Bob Morane avaient frappé ses compagnons comme autant de coups de massue.

— Demeurer ici, commandant ? fit Ballantine. Mais c'est de la folie. Jamais je ne vous laisserai…

— Non, jamais nous ne vous abandonnerons, dit Clairembart. D'ailleurs, pourquoi resteriez-vous, Bob ? Cela ne servirait à rien.

— Vous vous trompez, dit Morane. Il vous faudra certainement une journée, voire deux, pour réunir ce dont nous avons besoin. Pendant ce temps, Frank et ses compagnons, s'ils sont encore en vie, peuvent revenir de ce côté. Qui sait ce qu'ils feront en ne retrouvant pas le cylindre. Peut-être croiront-ils s'être trompés et iront-ils chercher ailleurs. En restant ici, je pourrai les prévenir.

Du doigt, Bob désigna un bouquet d'arbres dominé par un énorme ginkgo, véritable monde végétal à lui seul, et qui s'élevait à une cinquantaine de mètres au-dessus du sol.

— Je grimperai là-haut avec des vivres et des munitions, et je m'y installerai de mon mieux. De cette façon, je serai à l'abri des attaques des carnivores. Avec des jumelles – il y en a plusieurs

paires parmi le matériel de camping entreposé dans les armoires du cylindre – je pourrai surveiller la savane et apercevoir Frank et les autres s'ils viennent par ici.

Clairembart secoua la tête avec désespoir.

— Non, Bob, je ne tolérerai pas cela. Jusqu'ici, à travers les aventures que nous avons vécues ensemble, je vous ai toujours laissé prendre la direction des opérations, mais pas cette fois. Il y a trop de risques.

— De quels risques voulez-vous parler, professeur ? Pour repartir, il vous suffira de pousser sur le bouton bleu et, pour revenir, sur le rouge. Je ne vois pas très bien ce qu'il y a de sorcier à cela…

Ce fut à ce moment que Michael Spring intervint.

— Écoutez, commandant Morane, dit-il en désignant le cylindre, je ne comprends pas grand-chose à cette machine mais, pour fonctionner, elle doit avoir besoin d'une énergie quelconque, et elle en consomme certainement pas mal. Qu'arriverait-il si, une fois là-bas, à notre époque, nous nous trouvions à court d'énergie et dans l'impossibilité de revenir ?

La remarque toucha Morane. C'était là une éventualité à laquelle il n'avait pas songé, et déjà il se voyait abandonné à jamais dans le crétacé, à des millions d'années en arrière dans le temps. Pourtant, il n'était pas de ceux-là qui, en n'importe quelle circonstance, se laissent prendre de court.

— Le plus simple, fit-il, serait d'étudier, sans y mettre les mains, le mode de propulsion du cylindre. Bill et moi sommes des techniciens assez avertis pour nous faire une idée du genre d'énergie employé. Si cette énergie est connue et si l'on peut la renouveler aisément, je resterai. Dans le cas contraire, je repartirai avec vous…

Les quatre hommes regagnèrent le cylindre et, une demi-heure plus tard, après avoir enlevé les tôles protégeant les œuvres vives de l'appareil, Morane et Ballantine se trouvaient édifiés. Sans avoir compris le mécanisme même de l'engin, ils avaient cependant acquis la certitude que l'électricité, stockée dans des accumulateurs spéciaux, lui servait de force motrice. Ayant étudié le mode

d'alimentation des accumulateurs, ils s'étaient assurés que ceux-ci pouvaient être rechargés suivant les méthodes classiques.

— Rien ne s'oppose donc à ce que je demeure ici, fit Morane. Vous allez m'aider à porter les provisions, matériel et vêtements dont je pourrais avoir besoin, au pied du ginkgo. Ensuite, vous partirez. Il me restera à attendre votre retour, dans vingt-quatre heures, ou quarante-huit au maximum…

Clairembart, Ballantine et Spring auraient bien voulu détourner leur compagnon de ce projet qu'ils continuaient à considérer comme une folie. Cependant, ils devinaient que toute tentative de dissuasion serait inutile. Le vieil archéologue et l'Écossais connaissaient trop bien leur ami pour savoir combien il était difficile de le faire revenir sur une décision. Bob, ils le savaient, ne se lançait jamais dans une aventure, si dangereuse fût-elle, sans posséder de solides raisons. Morane avait promis à Carlotta Reeves de tout tenter pour lui ramener son époux, et s'il y avait deux choses sacrées pour lui c'était bien une amitié et une promesse. Pour tenir ses engagements ou sauver un ami, Bob Morane était prêt à tout moment à faire sans hésiter le sacrifice de sa vie.

Une demi-heure plus tard, juché sur l'une des maîtresses branches du ginkgo, Morane, à l'aide de ses puissantes jumelles, regardait ses trois compagnons qui, après l'avoir aidé à transporter son équipement, regagnaient maintenant le cylindre. Avec un léger serrement de cœur, il les vit pénétrer à l'intérieur. Tous trois eurent un dernier signe de la main. Ensuite, la porte se referma sur eux.

Quelques secondes s'écoulèrent. Ensuite l'engin parut s'animer, sa forme devint floue, puis transparente et, soudain, à la place où, un instant auparavant, on apercevait encore la masse sombre du cylindre, il n'y eut plus rien.

Morane laissa retomber ses jumelles et s'appuya au tronc du ginkgo. Et, tout à coup, il réalisa qu'il était abandonné en pleine époque secondaire, séparé des hommes, ses semblables, par un insondable abîme de temps, et il sentit une peur monstrueuse s'insinuer en lui.

Chapitre VI

Cela faisait plusieurs heures maintenant que Morane se trouvait juché au sommet du ginkgo. L'énorme branche sur laquelle il avait élu domicile, d'un diamètre de près de deux mètres, portait en son milieu une dépression formant une sorte de lit naturel dans lequel il avait étendu son sac de couchage. Par bonheur, le cylindre était pourvu en équipements et nourritures de toutes sortes, et Bob était muni de tout ce qui lui était nécessaire ; vivres en conserve, moustiquaire pour la nuit, vêtements de brousse, pharmacie, rien ne lui manquait. Une outre pleine d'eau puisée à une source proche pendait à une branche, à portée de sa main. Comme armes, il possédait un 600 Express avec une bonne provision de cartouches, un colt automatique dans sa gaine, un couteau de chasse et une machette. En outre, s'il le voulait, il pouvait gagner le sol en se laissant glisser le long d'une corde solidement fixée à la branche lui servant de refuge.

Rapidement, la peur qui l'avait gagné après la disparition du cylindre s'était dissipée, chassée par cette curiosité vis-à-vis des choses et du monde dont jamais, au cours de son existence, il ne s'était départi. Quasi miraculeusement, il se trouvait transporté dans l'ère secondaire, et il comptait profiter au maximum d'une aussi prodigieuse circonstance, surtout que du haut de son perchoir il ne courait aucun risque de se faire surprendre par un quelconque dinosaurien carnivore.

Les yeux collés aux oculaires de ses puissantes jumelles, Bob inspectait la savane où, parfois, de lourdes formes passaient, dans lesquelles il reconnaissait soit un stégosaure hérissé de plaques osseuses, ou un tricératops aux longues cornes. De temps à autre, un iguanodon à bec de canard se dressait sur ses puissantes pattes de derrière afin de brouter, à cinq mètres de hauteur, les jeunes feuilles d'un arbre. Et, sans cesse, il repérait la silhouette terrifiante de quelque tyrannosaure, véritable mâchoire montée sur pattes, en train de chasser. Jamais, Bob le savait, la nature n'avait imaginé

machine à tuer plus parfaite, véritable brute élémentaire dont le cerveau primitif ne contenait que haine et fureur.

Pour Morane, le spectacle de cette savane n'avait rien de nouveau, du moins dans son ensemble, car elle ressemblait à celle d'Afrique, mais ici les reptiles géants régnaient seuls. Des tyrannosaures, des stégosaures, des tricératops ou des iguanodons en lieu et place des lions, des éléphants et des rhinocéros – sans parler du monde inoffensif des gazelles – cela faisait une fameuse différence et, chaque fois que Bob y pensait, il se sentait saisi d'une sorte de terreur sacrée dont il avait toutes les peines du monde à se libérer.

Les yeux fatigués à force de regarder, Morane laissa tomber les jumelles fixées à son cou par une courroie. Aussitôt, il cessa d'être distrait et songea à nouveau à sa situation précaire.

— Pourvu qu'un incident imprévu n'empêche pas le retour du cylindre, murmura-t-il.

Déjà, il se revoyait, perdu quelque part dans l'abîme des âges, seul sur une terre encore brute, peuplée seulement de dragons hors de la mesure de l'homme.

Il haussa les épaules. Lui qui aimait la sauvagerie et pestait sans cesse contre la civilisation qui en faisait toujours davantage reculer les bornes, il était servi. Et puis, était-il réellement seul ? Là-bas quelque part, Frank Reeves, le professeur Hunter et leurs compagnons, s'ils en avaient, erraient peut-être à la recherche d'un improbable salut. Pourtant, reprenant ses jumelles, Bob avait beau scruter l'étendue de la plaine, inspecter la lisière des forêts et l'étendue scintillante des marais ainsi que les flancs grisâtres des montagnes, rien ne lui signalait une présence humaine. Parfois, au loin, une silhouette bipède retenait son attention, mais il s'apercevait vite qu'elle était hors de mesures par rapport à ce qui l'entourait et que ce qu'il avait, durant un bref instant, pris pour un homme n'était qu'un grand reptile dressé sur ses membres postérieurs.

— Peut-être, après tout, Frank et Hunter sont-ils morts, dit-il à nouveau. Oui, bien sûr, il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour qu'ils le soient.

Un sourd grondement, suivi d'une série d'explosions violentes, brisa le fil de ces pensées sinistres.

Bob se tourna avec appréhension vers les volcans, dont plusieurs vomissaient de hautes flammes. « À cette époque, pensa-t-il, la terre était en continuel état de bouleversement. Pourvu que cela ne soit pas justement l'instant où l'un de ces bouleversements va se produire !… »

Mais un autre spectacle détourna son attention. Une bande d'oiseaux au vol lourd venait d'apparaître dans le ciel. Quand ils passèrent à peu de distance de Morane, celui-ci, à l'aide des jumelles, remarqua les ailes membraneuses, les corps sans plumes, les têtes au grand bec dentelé et aux petits yeux féroces faisant songer à ces démons zoomorphes sculptés dans la pierre des vieilles cathédrales. Alors, Bob sut qu'il ne s'agissait pas d'oiseaux.

— Des ptérodactyles, fit-il à haute voix. Des ptérodactyles…

Il y avait là des centaines de ces reptiles volants. Certains atteignaient la taille d'un petit aigle, d'autres étaient gros à peine comme des pigeons.

Et, soudain, toute la bande plongea, avec des cris grinçants et mal accordés, vers le sol, pour s'abattre là où gisait l'énorme carcasse du tyrannosaure tué tout à l'heure.

Le repoussant repas commença. Le cadavre du géant mort disparaissait presque tout entier sous la masse grouillante des repoussants volatiles qui, de leurs becs acérés, tentaient de percer l'épaisse peau écailleuse pour atteindre la chair.

C'est alors qu'un nouvel acteur apparut sous la forme d'un second tyrannosaure, bien vivant celui-là. Il déboucha de derrière un bouquet de palmiers éventails et se dirigea vers la grappe mouvante formée par le saurien mort et les ptérodactyles s'acharnant sur lui. Selon toute évidence, il était prêt à prendre part lui-même au festin. Il était tout proche quand les lézards volants s'aperçurent de sa présence. Les plus gros voulurent l'attaquer, tentant de lui crever les yeux de leurs becs, mais en quelques coups de mâchoire, le tyrannosaure eut raison d'eux, et les autres se mirent à fuir d'un vol lourd, en poussant des cris démoniaques, à la recherche de quelque proie plus accessible.

Alors, le tyrannosaure commença à se repaître, arrachant d'un seul coup de mâchoire des morceaux de chair gros comme un homme, faisant craquer les os épais sous ses dents comme s'il se fût agi de vulgaires morceaux de bois mort.

D'un revers de main, Bob Morane essuya la sueur coulant sur son front. Cette scène l'avait littéralement halluciné. Certes, en Afrique, il avait assisté cent fois à pareil spectacle, les vautours s'abattant sur un animal mort, puis des lions affamés les chassant. Mais ici vautours et lions étaient remplacés par des monstres jaillis semblait-il de quelque cauchemar concrétisé.

Avec inquiétude, Bob inspecta le ciel, dans lequel un soleil énorme et rougeoyant descendait rapidement vers l'horizon. Et il se demandait ce que serait la nuit qui allait venir, quand toutes les bêtes se mettraient en chasse, les herbivores pour pouvoir manger et se désaltérer en profitant de l'obscurité, les carnivores pour trouver du gibier en abondance.

Cette nuit vint, remplie de cris, de piétinements, de poursuites frénétiques, de hurlements d'agonie. Parfois, au pied du ginkgo, passaient d'énormes masses sur lesquelles, à cause des ténèbres presque totales, Bob ne parvenait pas à mettre un nom. Pendant près d'une demi-heure, deux dinosauriens carnivores – Morane les reconnaissait à leurs cris féroces – se livrèrent tout près à une lutte sans merci, sans doute pour la possession d'une proie fraîchement tuée, une lutte qui dut ne se terminer que par le trépas de l'un des combattants.

Ainsi qu'il l'avait pensé, Bob eut toutes les peines du monde à s'endormir. La nuit était tiède, et il s'était simplement allongé sur le sac de couchage étendu au creux de la branche. Il s'était également attaché solidement par une jambe afin d'éviter qu'un mouvement intempestif en cours de sommeil ne le précipitât au bas de son perchoir. Finalement, malgré les mille bruits retentissant un peu partout autour du ginkgo, malgré l'inquiétude qui le tourmentait au sujet du retour de ses compagnons, le Français sombra dans une torpeur profonde.

*
* *

La sensation d’une présence à ses côtés réveilla Morane. Tout d’abord, il ne perçut que la lumière dorée du jour levant, puis il distingua cette forme dressée à un mètre lui sur la branche. Cela avait à peu près la taille d’un homme, avec une petite tête aux yeux cruels prolongée par un grand bec aux bords découpés en dents de scie. Derrière la tête, une protubérance osseuse se projetait vers l’arrière, sans doute pour servir de contrepoids au bec trop lourd pour un cou grêle de vieille femme cachectique. De chaque côté du corps maigre, recouvert d’une peau nue et rougeâtre, deux grandes ailes membraneuses pendaient, pareilles aux pans d’un vieux châle.

Déjà, Bob, qui dans sa toute jeunesse avait pas mal potassé les traités de paléontologie, avait reconnu un ptéranodon, le géant des ptérosauriens, ces lézards volants du secondaire. Il n’eut cependant pas le loisir d’observer longtemps l’animal, car celui-ci s’était précipité sur lui, tentant de l’envelopper de ses ailes dont l’envergure devait dépasser cinq mètres. À demi aveuglé, Bob eut juste le temps, en un réflexe de boxeur, de jeter la tête de côté pour éviter le contact du bec meurtrier. Aussitôt, sa main gauche enserra le cou du monstre pour l’empêcher de frapper à nouveau.

Entre l’homme et le saurien ailé, ce fut alors un combat sans merci. Malgré sa taille, le ptéranodon se révélait étrangement léger, et cela à cause de ses os pneumatiques comme ceux des oiseaux. Pourtant, les coups de son bec étaient redoutables et les gifles de ses ailes gênaient Morane. L’affreuse odeur de charogne que dégageait l’animal ajoutait encore à l’horreur de ce combat farouche.

À plusieurs reprises déjà, Bob avait senti sur son bras la morsure du bec. À demi assommé par les battements d’ailes, il comprit qu’il ne possédait aucune chance de vaincre le ptérosaurien géant avec ses seules mains. Si l’animal réussissait à le frapper à la gorge ou à la tête, c’en serait fait de lui. À tâtons, il chercha de la main droite le colt glissé dans le sac de couchage. Finalement, il réussit à l’atteindre et à le tirer de sa gaine. Il appliqua alors le canon de l’arme contre la poitrine du monstre et fit feu. Le lourd automatique

tressauta dans le poing du Français et, presque aussitôt, les ailes cessèrent de battre et le bec redoutable de frapper. Alors, Bob lâcha prise et le ptéranodon tomba dans le vide, lentement, ses ailes déployées lui servant de parachute. Pourtant, il était bien mort car, une fois touché terre, il demeura immobile.

Morane posa le revolver auprès de lui et demeura haletant. Ce combat qu'il venait de livret lui avait révélé davantage encore toute l'horreur de sa situation, et il se mit à regretter de ne pas avoir suivi les conseils de Clairembart, de Ballantine et de Michael Spring et de ne pas les avoir accompagnés.

Il haussa les épaules. Il était demeuré là pour pouvoir contacter Frank Reeves si ce dernier tentait de retrouver le cylindre, et il n'avait rien à regretter. D'ailleurs, il était probable qu'une seconde attaque, de la part d'un autre ptéranodon, n'était pas à craindre. Ces animaux vivaient en effet au bord de la mer, et c'était sans doute par hasard que celui-ci s'était égaré de ce côté.

Jetant un regard autour de lui, Bob pensa. « Peut-être après tout y a-t-il une mer là quelque part, derrière l'horizon… » La veille, il lui avait semblé, en effet, voir de l'eau scintiller, mais il ne savait pas s'il s'agissait d'un lac, de marais ou d'une étendue marine.

Sans se préoccuper davantage de la question, Morane entreprit de soigner les plaies qu'il portait au bras et à l'épaule. Celles-ci étaient heureusement peu profondes et il n'eut aucune peine, après les avoir désinfectées avec des sulfamides, de les panser à l'aide de pansements adhésifs. Alors, il jeta un regard inquiet en direction de l'endroit où la machine à voyager dans le temps devait se matérialiser, mais elle demeurait toujours invisible. Peut-être d'ailleurs ne réapparaîtrait-elle jamais.

Bob haussa les épaules.

— À quoi bon se mettre martel en tête, murmura-t-il. Bien des paléontologistes voudraient se trouver à ma place même si jamais ils ne devaient regagner notre bon vingtième siècle après J.-C. Agissons donc comme si nous étions paléontologue.

Après avoir mangé un peu de chocolat et grignoté quelques biscuits en guise de petit déjeuner, il reprit ses jumelles et se remit à inspecter les alentours.

Chapitre VII

Deux jours, puis trois, puis quatre avaient passé depuis le départ du cylindre, et celui-ci ne reparaissait toujours pas. L'inquiétude, le désespoir et enfin la résignation s'étaient tour à tour emparés de Bob, toujours juché sur le grand ginkgo.

À plusieurs reprises, Bob avait dû descendre jusqu'à la source pour refaire sa provision d'eau. Par bonheur, il n'avait pas fait de mauvaise rencontre. La veille, il avait abattu à coups de revolver un petit dinosaurien herbivore de la taille d'une autruche, dont les cuissots, cuits à l'étouffée au pied de l'arbre, étaient venus corser son ordinaire. Pour éviter l'intrusion, toujours possible sinon probable, d'un second ptéranodon, Bob avait tissé, à l'aide de lianes, une sorte de cage grossière autour de la branche sur laquelle il avait trouvé refuge, et il se proposait d'installer une plate-forme de branchages afin de disposer d'un plus grand espace.

Lentement, Morane s'organisait ainsi en vue d'un séjour prolongé. Non pas qu'il eut cessé de croire au retour de ses amis, mais ceux-ci devaient avoir été victimes d'un contretemps quelconque et ils pouvaient tarder un certain temps encore. En attendant, puisqu'il était condamné à demeurer dans le ginkgo, Bob jugeait utile de s'y installer le plus confortablement qu'il put.

Ce matin du cinquième jour, du haut de son perchoir, Bob fixait distraitement l'endroit où la machine à voyager dans le temps devait se matérialiser, s'attendant à la voir apparaître à tout moment. Son attente était vaine cependant et il se demandait à nouveau ce qui se passerait si Clairembart, Ballantine et Spring ne revenaient pas. Naturellement, il parviendrait à survivre durant quelque temps, puis il mourrait et, avec un peu de chance, ses ossements seraient préservés de la destruction totale.

Déjà, il songeait à la tête que tireraient les paléontologistes des temps futurs en découvrant ces restes humains dans un terrain secondaire, voisinant peut-être avec des ossements de dinosaures.

Cela provoquerait sans doute un sérieux raffut parmi les sociétés savantes.

Lentement, Morane fit mouvoir sa jambe droite, qui commençait à s'ankyloser. Il se rendit compte alors qu'il commençait à avoir la bougeotte. Ah, si seulement il pouvait quitter son refuge pour faire une bonne balade à travers la savane ! Pourtant, avec le danger des tyrannosaures qui erraient un peu partout, cette consolation lui était interdite. C'était tout juste si, poussé par le besoin, il pouvait se risquer à faire un bond jusqu'à la source voisine.

Tout à coup, Bob sursauta, car il lui avait semblé entendre un coup de feu. Cela venait d'assez loin, de l'est semblait-il, c'est-à-dire du côté des marais. Il tourna la tête dans cette direction et, à l'aide des jumelles, il tenta de distinguer quelque chose, mais il n'apercevait au-delà de la savane que la masse épaisse d'une forêt marécageuse avec par endroits la plaque couleur de pyrite d'une lagune. Derrière les marais, tout ce qu'il pouvait encore distinguer, c'était une ligne de collines basses, aux flancs dénudés.

Au bout d'un moment, Morane haussa les épaules.

— Sans doute la solitude commence-t-elle à me jouer des mauvais tours et me serai-je trompé, soliloqua-t-il. Il serait temps de…

Il s'interrompit soudain. Une nouvelle détonation venait de retentir, suivie d'une troisième. Cette fois, il ne pouvait douter. Quelqu'un tirait là-bas, du côté des marais. Malgré l'éloignement, il lui avait même semblé reconnaître la voix puissante d'un 600 Express.

— Frank ! murmura-t-il. C'est Frank !

Déjà, Morane ne tenait plus en place. Il aurait voulu courir dans la direction où avaient retenti les coups de feu afin de se lancer au secours de son ami si celui-ci se trouvait en péril.

— Il faut que j'y aille !… Il faut que j'y aille !…

Sans plus guère se soucier des dangers qui l'attendaient dans la plaine, Bob fit ses préparatifs de départ. Il commença par dépouiller tous les produits alimentaires qu'il possédait – chocolat, biscuits, pain séché – de leurs enveloppes de papier argenté. Il plia soigneusement les enveloppes en question et les glissa dans la

poche de sa veste de chasse. Ensuite, sur un carré de carton, vestige d'une boîte ayant contenu des biscuits, il griffonna quelques mots au crayon. Quand il eut terminé, il fixa le carton au tronc du ginkgo. Clairembart, Ballantine et Spring, s'ils revenaient, s'inquiéteraient de son absence, monteraient voir dans l'arbre et trouveraient le message, qui portait ces simples phrases :

Ai entendu coups de feu. Supposant qu'il s'agissait de Frank, suis parti à sa recherche direction de l'est, vers les marais. Jalonnerai la route suivie avec petits morceaux papier argenté accrochés à des branches. Bob.

Ceci fait, Morane réunit dans un sac des vivres, des produits pharmaceutiques indispensables, une boussole, son sac de couchage roulé et des boîtes de cartouches. Autour de sa taille, il fixa la ceinture supportant le colt, une gourde pleine, le couteau de chasse et la machette dans son étui. Ensuite, il se passa le sac et la carabine Express en bandoulière, s'accrocha les jumelles autour du cou et se laissa glisser le long de la corde en bas du ginkgo. Quand il fut sorti du bouquet d'arbres il jeta un regard inquiet autour de lui, pour s'assurer qu'aucun dinosaurien carnivore ne se manifestait dans les parages, puis il se mit à marcher très vite, le fusil chargé sous le bras, en direction de l'est.

*
* *

Pendant plus d'une demi-heure, Bob Morane avait marché à travers la savane sans faire de mauvaise rencontre. Bien que la journée ne fût pas encore fort avancée, la chaleur était torride car, pendant l'ère secondaire, l'actuel territoire des États-Unis, et aussi l'Europe, jouissaient d'un climat tropical. De temps à autre, Bob s'arrêtait, coupait une branche et, après avoir fixé à son extrémité un fragment de papier argenté en fichait solidement l'autre extrémité dans le sol. De cette façon, les rayons du soleil se réfléchissant sur les minces feuilles de métal, le chemin qu'il suivait se trouvait

jalonné de petits points brillants discernables de très loin sur l'étendue verte et morne de la plaine.

Un peu partout, le Français découvrait des traces de grands dinosauriens, empreintes de pas ou excréments. Parfois aussi, des os épars indiquaient qu'un combat sans merci s'était livré là, le vaincu servant de pâture au vainqueur.

À un moment donné, comme il venait de contourner un bouquet de magnolias, Bob s'arrêta net. Devant lui, un animal rappelant un rhinocéros par la forme, mais un rhinocéros de huit mètres de long et qui aurait eu trois cornes et une queue de saurien, fuyait d'un lourd galop, poursuivi par un tyrannosaure. Dans le premier animal, Bob avait reconnu un tricératops, saurien paisible et herbivore mais dont la masse et les trois cornes aiguës, deux au-dessus des yeux, la troisième sur le museau, faisaient un adversaire redoutable. En outre, il avait la nuque protégée par une épaisse collerette osseuse.

Plus rapide, le tyrannosaure était sur le point de rejoindre son adversaire, quand celui-ci se retourna soudain, la tête basse, les défenses pointées. Surpris par cette brusque volte-face, le carnivore s'immobilisa un instant, indécis. Presque aussitôt cependant, sa férocité naturelle reprenant le dessus, il fonça en avant. Sa tête, pareille à la pelle preneuse d'une grue, s'abaissa et ses mâchoires tentèrent de saisir le tricératops derrière la collerette osseuse. Sans attendre cependant que son adversaire ait eu le temps d'assurer sa prise, l'herbivore avait plongé ses trois cornes dans l'abdomen de l'agresseur. Touché, le tyrannosaure poussa un hurlement de douleur et, pour défendre sa vie cette fois, referma les mâchoires sur l'échine de son adversaire. Bob entendit le craquement des os broyés. Pourtant, le tricératops réussit à se dégager et darda à nouveau ses trois défenses.

La lutte se continua, entrecoupée de rauquements, de cris de souffrance, de hurlements de rage. Arc-boutés sur leurs puissantes queues, les deux titans se battaient, l'un pour défendre sa vie, l'autre pour gagner sa nourriture. Il paraissait évident que le tyrannosaure finirait par avoir le dessus, et cela malgré les terribles blessures que lui infligeaient les cornes de son antagoniste. Bob jugea pourtant inutile, et dangereux, d'attendre le dénouement de cette joute sans

merci, le vainqueur pouvant se retourner sur lui. Effectuant un large crochet afin d'éviter le groupe des combattants, il reprit sa route en direction du marécage.

Pendant une nouvelle demi-heure, il marcha, continuant à jalonner son chemin de fragments de papier argenté. Comme il n'était plus qu'à quelques kilomètres des marais, un coup de feu retentit, tout proche cette fois, et suivi aussitôt d'un deuxième. À présent, Bob ne doutait plus que des hommes se trouvassent tout près, car il venait de reconnaître de façon certaine la détonation sourde d'un Express.

Il pressa le pas et, au bout d'une dizaine de minutes, atteignit les bords d'une large mare aux rives frangées de plantes semi-aquatiques du genre calamite. Près de la berge, deux corps étaient étendus. L'un, énorme, était celui d'un stégosaure couché sur le flanc ; le second celui d'un homme.

« Frank » pensa Morane avec un serrement de cœur. Il se mit à courir en direction de l'homme. Au passage, il jeta un rapide coup d'œil au stégosaure pour s'assurer qu'il n'était plus à craindre, mais l'animal, frappé d'une balle en plein cœur et d'une autre au ganglion nerveux servant à commander les mouvements de ses énormes pattes postérieures, était bien mort.

Arrivé tout près de l'homme, Bob reconnut aussitôt qu'il ne s'agissait pas de Frank Reeves. Le personnage qu'il avait sous les yeux devait être âgé d'une cinquantaine d'années et ses cheveux blonds marqués de blanc, sa courte moustache en brosse lui donnaient un aspect britannique. Il portait des vêtements de chasse en loques et, près de lui, gisait un gros Express dont les deux canons étaient vides.

Considérant les terribles blessures que l'inconnu portait à la poitrine, Bob put aisément deviner ce qui s'était passé. Chargé par le stégosaure, l'homme avait réussi à l'abattre de deux balles mais, dans son agonie, le monstre l'avait frappé de sa queue armée de dards pareils à des sabres.

Quand Morane se pencha sur lui, le blessé ouvrit les yeux, dans lesquels ne brûlait plus qu'une pâle étincelle de vie. Il tourna la tête en direction de l'est.

— Là-bas, dit-il d'une voix à peine perceptible. Reeves… et Hunter dans les collines… au-delà des marais…

— Et vous, qui êtes-vous ? interrogea Bob.

— Marshall… Steve Marshall…

D'un faible mouvement du menton, le mourant désigna le cadavre du stégosaure.

— Vous direz à tout le monde… là-bas, fit-il encore, que Steve… Marshall était un… fameux… chasseur…

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça. Ses yeux devinrent soudain fixes, et sa tête roula de côté.

Bob s'était assez souvent trouvé en présence de la mort pour pouvoir la reconnaître. Il savait que plus rien à présent ne pouvait aider Steve Marshall, cet homme qui avait voulu chasser le dinosaure et auquel ce désir venait de coûter la vie.

« C'est une belle mort pour un chasseur », pensa Morane. Mais, presque aussitôt, il songea à l'étrange destin de ce malheureux, qui était ainsi venu mourir loin de toute humanité, à une époque où le monde en formation se trouvait encore livré au chaos des origines.

Morane se remémora alors les paroles de Marshall au sujet de Frank Reeves et du professeur Hunter. D'après le défunt, les deux hommes devaient se trouver quelque part dans les collines, au-delà des marais. Vivants ? Morts ? Double question à laquelle Bob se trouvait bien en mal de répondre. Tout ce qu'il se demandait c'était pourquoi, si Reeves et Hunter avaient été vivants, ils n'accompagnaient pas l'infortuné Steve Marshall.

Un long moment, Morane demeura indécis, les regards tournés en direction des collines. La sagesse lui conseillait de regagner le ginkgo afin d'y attendre le retour du cylindre, mais il savait qu'il n'en ferait rien et qu'il s'entêterait à marcher vers l'est pour tenter de retrouver son ami, ou peut-être pour fuir sa propre solitude.

— Il faut que je continue, fit-il à haute voix. Qui sait, après tout, si la machine reviendra jamais…

Reportant ses regards sur la dépouille mortelle de Steve Marshall, il songea que lui aussi, bientôt peut-être, serait ainsi

étendu sur ce sol d'un autre âge, à moins qu'il n'aille terminer ses jours dans l'estomac d'un dinosaurien carnivore.

Il haussa les épaules et murmura :

— Servir de pâture à un dinosaure du secondaire sauvage ou périr atomisé au quaternaire civilisé, quelle différence ?

Il savait qu'il n'y en avait aucune. Et pourtant si. Ce qui comptait ici, c'était la solitude. Sur son monde à lui, il la recherchait justement cette solitude ; ici au contraire, plus bas sur l'échelle du temps, elle lui pesait, comme si des tonnes de plomb s'écrasaient sur ses épaules.

À l'aide de sa machette, Morane creusa une tombe dans la terre meuble et y déposa le corps de l'infortuné Steve Marshall. Quand il eut rejeté la terre, il empila de grosses pierres par-dessus en forme de cairn et couronna le tout d'une croix grossière faite de deux morceaux de bois ligaturés.

Quand Bob eut terminé ce travail, il était en nage. Pourtant, il n'était pas question pour lui de se reposer. Sans s'attarder davantage, il se remit en marche en direction des marais.

Chapitre VIII

C’était sans nouvelles mésaventures que Morane avait atteint l’extrémité de la savane, pour s’engager à travers les marécages, véritable labyrinthe de canaux et de lagunes entre lesquelles serpentaient des jetées naturelles à la terre molle et putride. Au-dessus de ces jetées, de ces canaux et de ces lagunes, les fougères arborescentes et les calamites tissaient des dômes de verdure laissant filtrer seulement un jour verdâtre. Parfois, une clairière au sol ferme et rocailleux s’ouvrait puis, aussitôt cette clairière franchie, c’était à nouveau la jungle lacustre avec ses boues, ses eaux croupies et sa pestilence. Partout, les prèles géantes élevaient leurs troncs cannelés, les fougères leurs éventails de feuilles et de grandes libellules aux ailes multicolores voletaient parmi les roseaux et les sagittaires.

La carabine prête, consultant de temps à autre sa boussole, Bob allait d’un pas rapide, car la perspective de retrouver Frank Reeves l’animait d’un nouveau courage. Avant de quitter la plaine, il avait, en même temps que son dernier fragment de papier argenté, accroché un message à un bâton planté dans le sol. Ce message était destiné à Clairembart, à Ballantine et à Michael Spring et disait :

Ai retrouvé Steve Marshall blessé. Avant de mourir, il m’a déclaré que Frank et Hunter se trouvaient dans les collines, au-delà des marais. Je m’y rends. Si vous m’y suivez, signalez votre présence par des coups de feu. Bob.

Tout ce qui lui restait à espérer, c’était que ses amis reviennent et découvrent ses deux missives. Mais la principale préoccupation de Morane, pour l’instant, était de retrouver Frank Reeves et le professeur Hunter. Groupés, les trois hommes pourraient s’aider mutuellement à survivre en attendant le retour du cylindre.

Une incertitude tenaillait cependant Morane car, non seulement il ne savait pas exactement où se trouvaient Reeves et Hunter dans les collines, mais il ignorait aussi s'ils étaient toujours en vie.

Pourtant, ne sachant pas non plus quel sort lui était réservé dans cette nature hostile, Bob n'en était pas à une inquiétude près, et il se contentait de continuer à avancer en jetant autour de soi des regards attentifs, s'attendant à chaque instant à ce que quelque monstre vorace se précipitât sur lui.

Après avoir marché durant plusieurs heures, moitié à pied sec, moitié en barbotant dans des mares peu profondes, Bob déboucha dans une vaste clairière au sol de boue séchée et craquelée par le soleil. Seules, quelques grandes flaques boueuses luisaient çà et là, des flaques dans lesquelles s'ébrouaient des centaines de ptérodactyles.

Voulant éviter un détour et continuer son chemin directement vers l'est, Morane décida de traverser la clairière, tout en se tenant cependant le plus loin possible des sauriens ailés. Il avait à peine couvert une cinquantaine de mètres quand un des ptérodactyles posté au sommet d'un arbuste poussa soudain un cri d'alarme. Des centaines de têtes aux yeux féroces et aux becs acérés se tournèrent vers l'homme. Une paire d'ailes membraneuses claquèrent, puis dix, puis vingt, puis cent… En poussant des glapissements de sorcières surprises en train de célébrer le sabbat, la bande des ptérosauriens fondit sur Morane. Ce dernier, peu soucieux de subir l'assaut de ces harpies, se mit à courir en direction des arbres, où il comptait chercher refuge dans les fourrés.

Il courait de toute la vitesse de ses jambes, mais ses bottes le gênaient et, souvent, il glissait et manquait de s'abattre. Derrière lui, les claquements d'ailes et les cris se rapprochaient sans cesse. Il tourna la tête et devina qu'il ne pourrait atteindre le couvert avant d'être rejoint. Déjà, les premiers ptérodactyles fondaient sur lui, leurs terribles becs grands ouverts. Empoignant son Express par les canons, Bob les balaya à grands revers de crosse. D'autres lézards volants l'entouraient, hurlant, battant des ailes. Ils étaient si nombreux au-dessus de lui qu'ils lui bouchaient toute vue du ciel. À coups de crosse, Bob se fraya un passage à travers cette horde

hurlante. À trois reprises, il tomba et, chaque fois, il sentait plusieurs becs lui fouiller la chair, lui déchirer le cuir chevelu. Proche de la panique, le visage en sang, il comprit qu'il ne pourrait plus résister longtemps à ces assauts furieux. Et, soudain, il se souvint que sa carabine n'avait pas été fabriquée pour servir de masque, et qu'elle était chargée. Sans épauler, il lâcha ses deux balles dans la masse mouvante des ptérodactyles. Plusieurs d'entre eux furent frappés et pulvérisés par les puissants projectiles. Les autres, effrayés par les détonations, s'égaillèrent dans toutes les directions, telle une bande de corbeaux chassés à coups de fronde. Cependant leurs cervelles obtuses ne devaient pas garder longtemps le souvenir des faits, car ils se regroupèrent presque aussitôt pour fondre à nouveau en direction de l'homme.

Morane s'était remis à courir tout en rechargeant son arme. Au fond de lui-même, il pestait de devoir ainsi gâcher ses munitions pour de la vermine criarde. C'est alors seulement qu'il songea à son automatique. Il l'arracha de son étui et, tout en continuant à galoper de plus belle, il se tourna à demi et, par-dessus son épaule, tira les sept balles contenues dans le chargeur. Il y eut à nouveau un flottement dans les rangs des ptérosaures, flottement que deux coups de l'Express changèrent en déroute.

À demi aveuglé par le sang lui coulant dans les yeux, Bob continua à courir vers la lisière de la forêt. Il l'atteignit à un endroit où le sous-bois était composé d'une végétation épineuse. Sans se soucier des épines acérées qui lui griffaient le corps à travers ses vêtements, il se coula entre les branches qui, aussitôt après son passage, se rabattaient derrière lui comme les éléments d'une grille.

Là-bas, les ptérodactyles s'étaient encore regroupés, mais l'envergure de leurs ailes les empêchait de pénétrer dans le sous-bois et, au bout d'un moment, après avoir voleté dans tous les sens, ils regagnèrent leurs flaques boueuses pour reprendre leur bain de vase un moment interrompu.

Haletant, frissonnant de terreur rétrospective, Bob Morane se glissa au plus profond des fourrés. Là, il demeura un instant immobile, affalé sur le sol, à bout de forces. De plus en plus il se rendait compte des mille dangers de cette nature primitive et

inhumaine qui, à chaque instant, semblait prête à l'anéantir. Cependant, comme il n'était point homme à s'attendrir sur son propre sort, il entreprit d'examiner ses blessures. Dans l'ensemble, elles étaient peu profondes et ne semblaient présenter aucun caractère de gravité. Après quelques applications de sulfamides, Bob jugea que les risques d'infection étaient écartés. Tout autour de lui, l'ombre se faisait de plus en plus dense, et il jugea que la nuit n'allait guère tarder à tomber. Il était donc inutile de continuer à avancer et, en outre, au plus profond de ces buissons épineux, il jouissait d'une sécurité relative. Après avoir avalé un frugal repas composé de sardines, de quelques biscuits, d'un peu de chocolat, le tout arrosé d'eau, il déroula son sac de couchage et s'y glissa, ses armes à portée de la main.

Sa fatigue était telle, après cette journée fertile en émotions de toutes sortes, qu'il sombra aussitôt dans un profond sommeil.

*

* *

Quand Bob se réveilla, il faisait grand jour. Pressé comme il l'était de sortir de cette forêt marécageuse, il ne s'attarda pas outre mesure et, après avoir roulé son sac de couchage et avoir consulté sa boussole, il quitta l'abri du sous bois épineux et reprit son avance en direction de l'est.

Bientôt, l'aspect du terrain changea, les lagunes disparurent pour être remplacées par une forêt clairsemée, aux arbres géants et au sol solide, tapissé de mousse. Un peu partout de longues lianes pendaient dont certaines, ayant repris racine en touchant terre, s'élançaient en de nouvelles pousses vers les hauteurs.

À plusieurs reprises, Morane avait distingué entre les arbres de lourdes masses animales, dont il s'était écarté avec hâte. Une fois même, il avait croisé la piste fraîche d'un tyrannosaure, mais sans rencontrer heureusement la bête elle-même.

Vers la fin de la matinée, le voyageur s'arrêta soudain, impressionné par l'étrange spectacle s'offrant à lui. Un peu partout entre les arbres d'énormes squelettes de dinosaures gisaient à demi

enfouis dans le sol. Il y en avait là de toutes les espèces : sauropodes aux longs cous et aux longues queues, depuis le moyen diplodocus jusqu'au gigantesque brachiosaure qui pouvait mesurer jusqu'à quarante mètres de longueur de la pointe du museau à l'extrémité de la queue et dont le seul humérus atteignait deux mètres dix de hauteur ; ornithopodes armés pour la défense, comme le stégosaure et le tricératops, ou encore des iguanodons ; et enfin les redoutables théropodes carnassiers dont le tyrannosaure était le type.

Tous ces animaux semblaient s'être donné rendez-vous là pour y mourir. Pourtant, ce qui intriguait Morane, c'était la façon dont les squelettes se trouvaient enfoncés dans le sol, parfois jusqu'à l'échine. On eût dit qu'avant de périr ils avaient voulu creuser eux-mêmes leurs tombeaux, pour le peu bien entendu que l'on puisse prêter de telles intentions à des brutes obtuses, à l'existence quasi végétative.

Poussé par la curiosité, Morane s'avança en direction du premier des squelettes mais, à peine avait-il fait quelques pas que le sol céda sous lui et qu'il s'enfonça jusqu'à la taille. Presque aussitôt, il sentit une sorte de grouillement autour de ses jambes. Mû par un réflexe, il agrippa à deux mains une liane pendante et se hissa à la force des poignets. À l'une de ses bottes, un petit animal de la grosseur d'un rat de bonne taille était accroché par les mâchoires. Cette fois cependant, il ne s'agissait pas d'un reptile, mais d'un mammifère car, non seulement l'animal en question avait la grosseur d'un rat, mais il en avait aussi l'aspect, la queue en moins, et une fourrure touffue couvrait son corps. Bob secoua le pied et la bestiole lâcha prise, pour aussitôt s'enfoncer dans le sol.

Grimpant le long de la liane, Bob atteignit une basse branche surplombant plusieurs squelettes. Il s'y installa à plat ventre et inspecta soigneusement ce qui se passait sous lui. Bientôt il remarqua que, tout autour des squelettes, de nombreux petits mammifères s'affairaient, rongeant tout ce qui restait de chair, s'attaquant même aux ligaments et aux cartilages.

Alors, Morane comprit que, en certains endroits, ces rongeurs – les premiers mammifères – creusaient de nombreuses galeries dans

le sol, confectionnant ainsi de gigantesques chausse-trapes dans lesquelles les dinosauriens géants venaient s'enliser. Incapables de s'arracher à l'étreinte de la terre qui s'éboulait sous leur masse, ils étaient aussitôt attaqués par des myriades de rongeurs qui les dévoraient vivants, morceau par morceau, à la façon des piranhas, ces poissons carnivores des fleuves d'Amazonie.

— Jusqu'ici, murmura Bob, les savants ont supposé que la disparition des dinosaures était en partie due à la voracité des premiers mammifères, qui dévoraient leurs œufs, mais ce qu'ils ne savent pas c'est que ces mammifères, malgré leur taille réduite, dévoraient les dinosaures eux-mêmes…

Déjà, Morane songeait à l'effarement de certains paléontologistes de ses amis quand il leur ferait part de ce détail. Pourtant, il était possible que, plus jamais, il n'aurait l'occasion de s'entretenir avec un paléontologiste. Dans la situation où il se trouvait, Bob devait d'ailleurs faire passer son goût pour les sciences naturelles au second plan. Tout ce qui comptait, pour l'instant, c'était de survivre et, pour survivre, il lui fallait avant tout retrouver Frank Reeves et Hunter afin de joindre sa faiblesse à la leur et en tirer une force, comme faisaient les petits mammifères rongeurs de la préhistoire pour vaincre ces sauriens monstrueux dont les noms tonnaient comme la foudre.

Chapitre IX

Le cours d'eau au bord duquel Bob Morane se trouvait à présent arrêté était large et puissant et roulait lentement des eaux limoneuses. Au-delà, passé une étroite bande de sol plat, les collines s'amorçaient, se découpant en dents de scie sur le ciel. De nombreuses d'entre elles, au sommet creusé en cratère, des jets de flammes s'échappaient.

« Cette région est truffée de volcans », pensa Bob. « Quand ils entrent tous ensemble en éruption, cela doit faire un joli feu d'artifice ! » Cependant, pour l'instant du moins, ces volcans formaient le cadet de ses soucis. Frank devait se trouver quelque part dans ces montagnes et il voulait le rejoindre au plus vite. Mais, avant cela, il lui fallait traverser cette rivière, et il ne voyait pas très bien comment y parvenir.

Bob reporta ses regards sur le cours d'eau, dont les berges étaient bordées de bancs de sable frangés d'herbes aquatiques et de néocalamites entre lesquelles voletaient d'étranges oiseaux de la grosseur d'un pigeon, au plumage rougeâtre et à la large queue pennée en forme de spatule. Il s'agissait là d'archéoptéryx, ces bestioles hybrides munies de plumes et d'ailes mais au bec armé de dents et qui formaient le trait d'union entre les reptiles et les oiseaux. Bob avait pourtant dépassé le stade des émerveillements. Il avait vu des tyrannosaures, des tricératops, des ptérodactyles évoluer devant lui et les modestes archéoptéryx ne l'étonnaient plus. Peut-être, s'il avait été paléontologiste, aurait-il fait passer leur étude avant tout, mais il n'était qu'un homme livré à un destin insolite, et pour l'instant il songeait seulement à survivre.

Durant un moment, Bob eut l'idée de traverser le fleuve à gué, mais il rejeta vite cette solution. Si les berges étaient bordées de bancs de sable, le milieu devait être fort profond et il était exclu de passer à la nage, non seulement à cause des redoutables habitants qui devaient hanter ces eaux inconnues, mais encore parce qu'il ne

pouvait être question de mouiller armes et cartouches, sauvegarde du voyageur.

Instinctivement, Morane jeta un regard vers l'amont et l'aval de la rivière, comme s'il s'attendait à découvrir un pont. Il se mit à rire silencieusement et dit à haute voix :

— Un pont ? Je me demande bien qui l'aurait construit…

Il demeura un instant songeur, puis il murmura encore :

— Pourtant, Frank et le professeur Hunter, pour atteindre ces collines, ont dû trouver le moyen de franchir cette rivière…

Durant quelques minutes, il longea la berge en direction de l'amont, jusqu'au moment où il atteignit un endroit où plusieurs souches de calamites, à demi-pourries, se trouvaient échouées sur la plage.

— Voilà sans doute comment Frank et Hunter ont traversé la rivière, pensa Morane. Je vais m'empresser d'agir de la même façon…

À coups de machette, il trancha deux longues lianes qu'il assouplit en les écrasant entre deux pierres. Il entreprit alors de réunir deux souches de calamites de façon à constituer un radeau grossier. Quand il eut terminé, il se rendit compte que son travail n'était pas parfait, loin de là, mais les ligatures tenaient et, comme le courant n'était pas violent, elles ne fatigueraient pas outre mesure. D'ailleurs, tout ce que Morane demandait à son esquif c'était seulement de le conduire jusqu'à l'autre rive.

Poussant, tirant, Bob réussit à traîner le radeau primitif sur le sable et à le mettre à l'eau. À l'aide d'une longue branche servant de gaffe, il le poussa vers le milieu de la rivière. Quand sa perche ne réussit plus à atteindre le fond, il l'abandonna et se mit à pagayer doucement avec la crosse de sa carabine.

Déjà, il approchait de la berge opposée quand une sorte de mugissement sourd le fit se retourner. Là-bas, au milieu de la rivière, une tête reptilienne, emmanchée sur un long cou, venait d'apparaître, le corps de l'animal lui-même demeurant immergé. La tête n'était pas énorme, mais à la crête qui la surmontait, Morane avait reconnu un brachyosaure. Ce gigantesque sauropode qui pouvait mesurer quarante mètres de l'extrémité du museau à la

pointe de la queue, en fait l'animal terrestre le plus monstrueux ayant jamais hanté la planète.

Bob n'ignorait pas que le brachyosaure, comme la plupart des sauropodes, était un animal herbivore et réputé paisible. Malgré cela, il préféra mettre le plus de distance possible entre le monstre et lui. De plus belle, il se remit à pagayer vers la berge, et des clapotis derrière lui lui apprirent que cette précaution n'était pas superflue. Il se retourna à nouveau, pour se rendre compte que le dos du brachyosaure émergeait à présent et que bientôt la bête n'aurait plus qu'à tendre son long cou pour le saisir.

Le radeau heurta un banc de sable de la rive et Morane, sautant à bas, la carabine au poing et le sac toujours fixé à ses épaules, pataugeant, avec la certitude de cette monstrueuse présence derrière lui, se mit à courir vers la plage. Quand il l'eut atteinte, il se retourna et une subite terreur l'envahit. Le sauropode avait à son tour atteint les bancs de sable et son corps en forme de barrique, s'appuyant sur quatre jambes épaisses comme des piliers de cathédrale, sortait tout à fait maintenant de l'eau. Son long cou reptilien hissait à la hauteur d'une maison de quatre étages une petite tête de tortue aux yeux fixes, aux mâchoires garnies de dents broyeuses. Le monstre, sans se presser, continuait à progresser vers l'homme. Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres maintenant et, déjà, son cou se ployait lentement et sa tête s'avançait vers Morane.

Rapidement, Bob épaula son Express et, visant la large poitrine du saurien, pressa par deux fois la détente. Touché, le brachyosaure poussa un cri de douleur, mais il ne tomba pourtant pas. Sa masse fondit soudain en avant, comme pour écraser son chétif adversaire. Avec sa carabine vide, le temps lui manquant pour recharger, Bob se trouvait à la merci du sauropode. Sa seule chance d'échapper au trépas était de détaler au plus vite. Il tourna donc les talons et, de toute la vitesse dont il était capable se mit à courir en faisant de nombreux crochets. Derrière lui, le sol tremblait sous les pas du dinosaurien, et Morane comprit qu'il ne pouvait continuer à fuir ainsi. Bientôt, à bout de souffle, il serait obligé de s'arrêter et le brachyosaure l'écraserait entre ses mâchoires ou le piétinerait. Ce

qu'il lui fallait, c'était au plus vite trouver un abri capable de résister aux assauts du monstre.

Accomplissant à nouveau un large crochet, Bob se dirigea toujours courant vers un énorme bloc de rocher à la base duquel il lui semblait distinguer une cavité. Quand il atteignit le bloc, il s'aperçut qu'il ne s'était pas trompé. Un vide existait là, entre roc et terre, juste assez large pour livrer passage à un homme. En espérant que l'excavation serait suffisamment profonde pour qu'il puisse échapper au brachyosaure, Morane s'y laissa glisser les pieds en avant. Au bout de trois mètres, la cavité, se terminant en cul-de-sac s'élargissait un peu de façon à lui permettre de s'accroupir.

En hâte, Bob éjecta les deux douilles vides de son Express et les remplaça par deux nouvelles cartouches. Il entendait le martèlement lourd des pas du sauropode autour du bloc de rocher. Assurément, le monstre cherchait sa proie soudainement disparue. Alors, prêt à toute éventualité, les doigts sur la double gâchette de son arme, Bob Morane attendit le moment où, il n'en doutait pas, le brachyosaure découvrirait son refuge.

*

* *

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, et Morane avait la sensation de se trouver depuis des heures au fond de l'excavation. Aux bruits de pas du sauropode étaient venus s'ajouter des reniflements, comme si le reptile géant cherchait sa trace à la façon d'un chien de chasse.

Avec inquiétude, Bob se demandait si son ennemi parviendrait à glisser la tête dans l'ouverture. Cette tête, bien que minuscule par rapport au corps de l'animal, était cependant encore d'une belle taille. Les yeux fixés sur l'étroit pan de ciel, à trois mètres au-dessus de lui, Bob s'attendait à chaque instant à voir apparaître le mufle du saurien.

Et, tout à coup, ce mufle s'encadra dans l'ouverture et, aux reniflements de plus en plus saccadés de la bête, Bob comprit qu'il

était découvert. Alors, lentement, le museau du brachyosaure s'insinua dans l'excavation et la tête reptilienne se mit à descendre vers l'homme. Dans la pénombre, Morane pouvait voir briller les petits yeux fixes, minéraux, et l'éclatante blancheur des dents entre les mâchoires entrouvertes. Si ces mâchoires se refermaient sur lui, il le savait, tout serait fini. Le monstre le tirerait hors de son refuge et le broierait sous ses larges pattes.

Le mufle n'était plus qu'à deux mètres de lui quand Bob, secouant la torpeur horrifiée qui l'immobilisait, décida de passer à l'attaque. Il s'avança soudain et, enfonçant le double canon de sa lourde carabine entre les mâchoires du monstre, fit feu par deux fois. Les détonations se confondirent en une déflagration sourde, et aussitôt la tête se retira. Au-dehors, il y eut un rugissement sonore, suivi de la galopade puissante du sauropode en fuite.

Bob se rendit compte alors de la faiblesse des moyens dont il disposait pour faire face aux créatures de cette époque primitive. Avec deux balles de 600 Express dans la poitrine et deux autres dans la tête, le brachyosaure trouvait encore la force de courir, soit pour attaquer, soit pour fuir. Sans doute était-il mal en point et ne tarderait-il pas à périr des suites de ses terribles blessures, mais sa résistance n'en demeurait pas moins en tous points remarquable.

Jugeant que, momentanément du moins, tout danger était écarté, Morane se hissa hors du trou et jeta un regard circonspect autour de lui. Pourtant, il ne devait apercevoir nulle part le brachyosaure qui, les centres nerveux détruits par les balles, avait sans doute regagné la rivière pour succomber.

Se tournant alors vers les collines, Bob s'empressa de se remettre en route dans leur direction. Par moments, de sourds éclatements, provenant des volcans, rompaient le silence, et les flammes vomies par les cratères montaient plus haut dans le ciel.

Morane fit la grimace.

— Non, murmura-t-il, ces époques n'étaient décidément pas faites pour l'homme, du moins pour l'homme désarmé et misérable qui apparut sur le globe au début du quaternaire. Toutes les puissances de la nature me semblent déchaînées…

Après une nouvelle demi-heure de marche, il atteignit les montagnes. Celles-ci étaient nettement de formation volcanique et se composaient de hauts cônes de lave séchée creusés de nombreuses excavations et dont les flancs par endroits, étaient couverts d'une végétation rabougrie.

S'avançant entre les collines, Bob continua son chemin vers l'est. Il marchait au fond d'étroites vallées serpentant entre les monts. Parfois, il s'arrêtait pour lancer une longue tyrolienne qui, peut-être, serait entendue par Frank Reeves et par Hunter. Pourtant, rien ne lui répondait. À un moment donné cependant, les échos de son appel s'étaient à peine estompés qu'un bruit lui parvint. Tout d'abord, il crut distinguer des éclats de voix humaines, mais il se rendit vite compte qu'il n'en était rien. On eût dit plutôt des cris de tyrannosaures en chasse, sans pourtant, bien qu'ils retentissaient assez proches, en avoir la puissance. D'ailleurs, les tyrannosaures ne chassaient pas en bandes, et les bêtes dont il entendait les cris devaient être fort nombreuses. À chaque seconde, les bruits se rapprochaient et, bientôt, Morane ne douta plus que les animaux inconnus ne fussent lancés sur ses traces.

Chapitre X

À l'instant où Morane avait entendu les cris, il venait de s'engager dans un étroit et profond défilé resserré entre deux collines aux flancs abrupts. Sans attendre, il se mit en marche, d'un pas accéléré, jusqu'à ce qu'il eut couvert deux cents mètres environ à l'intérieur de la gorge. Derrière lui, les cris se rapprochaient sans cesse. Finalement, il n'y tint plus et voulut connaître sans retard la nature du danger qui le menaçait. Il s'arrêta donc et, se dissimulant derrière un bloc de pierre ponce, se mit à guetter.

Sa patience ne fut pas soumise à longue épreuve. Au bout de quelques minutes, des formes apparurent à l'entrée du défilé. À l'aide des jumelles, Bob pouvait les observer à loisir. Il s'agissait de petits dinosauriens bipèdes dont l'aspect général rappelait celui du tyrannosaure. Cependant c'était à peine s'ils atteignaient la taille d'un grand chien berger dressé sur ses pattes de derrière et, sur leurs nez pointait une longue corne. Une crête dentelée courait le long de leur échine et leur peau écailleuse était d'un rouge corail marbré de noir.

Individuellement, chaque animal ne devait pas être bien dangereux malgré des mâchoires armées de dents acérées, mais ils étaient une centaine, peut-être davantage, et représentaient une puissance devant laquelle les grands sauriens carnivores eux-mêmes devaient reculer.

Malgré tous ses efforts de mémoire, Bob ne parvenait pas à mettre un nom sur ces dinosauriens qui chassaient en bande à la façon des loups, mais il n'ignorait pas que beaucoup d'espèces antédiluviennes devaient demeurer inconnues des paléontologues.

Peu soucieux d'être rejoint par la troupe hurlante des microsaures – c'est ainsi qu'il avait déjà baptisé les petits carnivores –, Bob tourna les talons et, en courant, s'enfonça plus avant encore dans le défilé. Derrière lui, une grande clameur lui apprit que les sauriens qui, jusqu'ici, le suivaient au flair, l'avaient aperçu.

À partir de ce moment, Morane sut ne pouvoir trouver son salut que dans la rapidité de sa course. Malgré le sol raboteux, il détala de plus belle. Au bout de quelques minutes pourtant, les cris se rapprochant sans cesse, il réalisa que la horde gagnait sur lui. Il fit volte-face et tira les deux coups de son Express dans la masse des microsaures, puis il dégaina son colt et en vida le chargeur. Plusieurs reptiles tombèrent et leurs congénères se précipitèrent pour dévorer leurs cadavres comme des loups.

Profitant de cet intermède, Bob repartit de plus belle. Pourtant, il ne devait pas jouir longtemps de son avantage, les glapissements des dinosaures retentirent à nouveau, toujours plus proches. Avant longtemps, il serait rejoint et, comme tout à l'heure, quand le brachyosaure le poursuivait, il se mit à la recherche d'un abri. Cela ne lui était guère difficile car, un peu partout, des cavités creusaient les parois du défilé. Ce qu'il lui fallait, c'était en découvrir une dont l'entrée fut assez étroite pour lui permettre de tenir tête sans trop de peine aux microsaures affamés. Finalement, il trouva ce qu'il cherchait : un trou d'un mètre de diamètre environ et fermé à demi par un bloc de lave. Déjà, Morane enjambait le bloc, quand le plus rapproché des sauriens fondit sur lui et l'attaqua par-derrière. La redoutable gueule, semblable à celle d'un petit caïman, se referma sur le sac que Morane portait sur l'épaule, et ce fut à cette seule circonstance qu'il dut de ne pas être déchiré.

D'une saccade, Bob arracha le colt de sa gaine et, se retournant à demi, en appuya le canon sur la poitrine du microsaure et pressa la détente. Touché en plein cœur, le reptile lâcha prise et Bob put s'enfoncer dans la faille. Celle-ci était profonde de deux mètres à peine, et tout ce que Morane pouvait espérer faire pour se défendre, c'était tirer sur chaque dinosaurien qui se présenterait. Combien de temps cela durerait-il ? Jusqu'à ce qu'il ait épuisé ses munitions. Et ensuite ? Ensuite, il lui resterait à se battre à coups de couteau et de machette, jusqu'à ce qu'il soit submergé.

La troupe des microsaures s'était arrêtée en face de l'excavation, et les premiers donnèrent l'assaut. Le revolver dans la main gauche, la machette dans l'autre, Morane fit face. Il était excellent tireur, et chacune de ses balles portait. D'autre part, la machette était une

arme terrible, et chaque fois que Bob frappait, il faisait une nouvelle victime.

Quand il eut ainsi abattu une dizaine de sauriens, les autres interrompirent leurs attaques pour dévorer les corps de leurs congénères. Morane se recula vers le fond de la faille et s'appuya à la muraille. Il se sentait écœuré de devoir tuer ainsi pour défendre sa vie contre des êtres qui ne faisaient que défendre la leur en l'attaquant pour se repaître de sa chair. Bob savait pourtant que de telles considérations ne changeraient rien aux circonstances. Non seulement, il demeurait perdu à des millions d'années de sa propre époque, mais encore il était livré à cette horde affamée et démoniaque.

Durant un moment, il se demanda s'il ne valait pas mieux s'avouer vaincu, laisser les microsaures en finir avec lui. Mais sa faiblesse fut de courte durée. Jusqu'à ce jour, au cours de ses nombreuses aventures, il avait toujours lutté jusqu'au bout, et il en serait de même cette fois, même si cette résistance devait se solder par un échec.

*
* *

Les mains crispées sur la crosse de son colt et la poignée de la machette, Bob attendait le nouvel assaut des microsaures. Cet assaut vint, plus furieux encore que le précédent. Posté légèrement en retrait de l'ouverture, Bob se défendait à coups de revolver et de sabre de brousse. Quand le revolver fut vide, il ne lui resta plus que sa lame dont il s'entourait de moulinets frénétiques, frappant tout ce qui se trouvait à sa portée.

Petit à petit, son bras s'engourdissait et il sentait ses forces l'abandonner. En plus, la chaleur était accablante et la sueur le trempait de la tête aux pieds. Déjà, il voyait le moment où, à bout d'énergie, il ne serait plus à même de se défendre. Alors, ce serait la curée…

Un coup de feu, puis deux, puis trois, puis quatre, éclatèrent soudain, dominant les hurlements des microsaures. Quatre d'entre

eux tombèrent et d'autres détonations retentirent, chacune d'elles accompagnant la chute d'un saurien. Bob avait reconnu la voix d'une carabine d'un calibre inférieur à celui d'un Express, probablement un 375 Magnum à répétition.

L'invisible tireur continuait à mitrailler les dinosaures qui, bientôt, refluèrent. Les coups de feu cessèrent, et il y eut un long moment d'accalmie. Ensuite une voix que Bob connaissait bien, demanda, de très loin :

— Est-ce vous, Marshall ?

Durant quelques secondes, Morane demeura haletant, les tempes battantes, sans pouvoir croire à la réalité. Cette voix, c'était celle de l'homme pour lequel il venait de vivre ces heures de cauchemar. La voix de Frank Reeves.

Le Français n'avait cependant pas tardé à retrouver contenance.

— Ce n'est pas Marshall, cria-t-il à son tour. C'est Bob.

Il y eut quelques instants de silence, puis la voix de Frank Reeves retentit à nouveau.

— Bob ?… – Il y avait de l'incrédulité dans son accent. – Non, ce n'est pas possible !

— Si, Frank, tout est possible. C'est bien Bob !… Bob Morane…

Encore un silence, puis Reeves cria :

— Comment es-tu venu là, Bob ?

— Ce n'est pas le moment de fournir des explications, Frank. Ce qu'il faut avant tout, c'est me débarrasser de ces déplaisantes bestioles avant de leur laisser le temps d'attaquer à nouveau.

— Tu as raison, hurla encore Frank Reeves. Heureusement, j'ai de quoi les mettre à la raison. Couche-toi à plat ventre !…

Bob obéit et s'allongea au fond de l'excavation. Quelques secondes plus tard, trois sourdes déflagrations éclatèrent, suivies aussitôt par les glapissements des dinosauriens fuyant en déroute.

« Des grenades », pensa Bob. « J'aurais dû me douter que ce vieux Frank ne s'était pas embarqué sans biscuits… »

— Tu peux sortir, fit encore la voix de Reeves. Il n'y a plus de danger maintenant…

Se redressant, Morane s'extirpa de son trou et prit pied au fond de la gorge, dont le sol était jonché de cadavres de microsaures. Il leva les yeux vers le sommet des falaises et distingua une petite silhouette humaine se découpant sur le bleu écœurant du ciel. Malgré la distance, Bob reconnut aussitôt Frank Reeves. Ce dernier se mit à agiter sa carabine au-dessus de sa tête en hurlant :

— Dirige-toi vers le fond de la gorge. Il y a moyen de parvenir au sommet…

Morane obéit et se mit à avancer dans la direction indiquée par l'Américain. Le fond du cañon s'élevait lentement et, dix minutes plus tard, après avoir escaladé un éboulis. Bob se retrouva auprès de son ami. Une vigoureuse poignée de main, suivie de frénétiques accolades les réunit. Ensuite, les deux amis se considérèrent l'un l'autre et éclatèrent de rire. Avec leurs vêtements de chasse déchirés, leurs visages mangés par la barbe, leurs traits tirés par la fatigue, ils ne payaient guère de mine, et il eût été difficile à un homme du vingtième siècle de reconnaître en eux le richissime Frank Reeves et le fringant commandant Morane.

— Du diable si je comprends comment tu es venu ici ? fit Frank Reeves. J'entends des coups de feu et je me précipite, croyant trouver Marshall en difficulté, et je tombe sur ce vieux Bob en personne… Mais regagnons la caverne où m'attend le professeur Hunter. Tout en marchant tu me raconteras…

Les deux hommes se mirent en route, et Bob mit son ami au courant des événements qui l'avaient conduit à faire ce bond de plusieurs millions d'années dans le passé. Il lui raconta la visite de Carlotta à son appartement du quai Voltaire, à Paris, puis l'enquête l'ayant mené, en même temps que Clairembart et Ballantine, de Miami à la « Villa Josuah ». Ensuite, il parla de la découverte du cylindre dans le hangar, puis de leur accidentel départ en compagnie de Michael Spring. Finalement, il relata à la suite de quelles circonstances il avait été amené à pousser jusqu'à ces collines.

Quand Morane eut terminé, Frank Reeves montrait un visage grave.

— Ainsi, dit-il, le cylindre est reparti, revenu et reparti encore. En outre, ce pauvre Steve Marshall est mort. C'était un homme

courageux et un fameux chasseur… Mais tu n'as pas hésité à risquer ta vie pour venir à mon secours et, à mon tour, je te dois des explications.

— Je le crois, fit Morane d'une voix qu'il s'efforçait de rendre sévère. Pour nous mettre dans un fameux pétrin, tu nous a mis dans un fameux pétrin, et à mon avis tu auras bien du mal à te trouver des excuses…

Reeves eut un sourire amer.

— Vas-y Bob, attrape-moi solidement. Je le mérite. Ah si seulement je pouvais retourner un bon mois en arrière, jamais je ne me serais embarqué pour cette folle équipée !

— Un mois en arrière ? dit Bob avec un ricanement. Tu veux rire ? C'est cent cinquante millions d'années en arrière qu'il faudrait dire. Mais j'attends ton histoire, et tâche qu'elle soit passionnante, ou je te donne la fessée, comme à un sale gamin capricieux que tu es…

Chapitre XI

— Lorsque je reçus cette lettre, commença Frank Reeves, cette lettre non signée qui disait :… *si vous voulez chasser le dinosaure, rendez-vous sans retard «* Villa Josuah »*, sur la route de* Mojave…, – je crus tout d'abord à une plaisanterie. Puis, mon instinct de chasseur reprenant le dessus, je pensai qu'après tout rien n'était impossible et qu'un crâne naturalisé de tyrannosaure ne ferait pas mal dans ma collection de trophées. Je m'envolai donc pour Los Angeles à bord d'un de mes avions privés et, de là, armé d'un revolver afin de parer à toute éventualité, je gagnai la « Villa Josuah » à bord d'une voiture de louage. À la villa, je fus reçu par le professeur Hunter, qui m'affirma avoir trouvé le moyen de voyager dans le temps. Contre la remise d'une somme de cinquante mille dollars, il m'emmènerait dans le secondaire pour y chasser le dinosaure.

« Comme j'avais l'air de mettre en doute ses déclarations, Hunter me mena à sa machine à explorer le temps et me conduisit directement dans le crétacé. Sans quitter l'appareil, je pus voir des dinosauriens évoluer sous mes yeux, à travers les hublots. Dès lors, je ne doutai plus et acceptai les conditions du professeur Hunter. Ayant réintégré notre époque, je retournai à Miami afin de m'équiper et, pour ne pas alarmer inutilement Carlotta, j'inventai cette fable d'une partie de chasse dans la Sierra Nevada.

« En compagnie du professeur Hunter, de Sam Gray, son assistant et de Steve Marshall, qui s'était joint à nous, nous regagnâmes donc aussitôt le crétacé. Au début, tout allait bien. Nous tuâmes plusieurs tyrannosaures, ce qui n'alla naturellement pas sans quelques difficultés car, comme tu t'en es rendu compte, ces animaux sont plutôt coriaces, même contre les 600 Express. Par bonheur, nous nous étions munis de grenades à main, et cette précaution contribua toujours à faire tourner les combats à notre avantage.

« Au bout d’une dizaine de jours, Steve Marshall et moi exprimâmes le désir d’abattre quelques grands sauropodes, mais ceux-ci ne hantaient pas la plaine, et il fallait aller les chercher dans les marais. Munis chacun d’un équipement léger et bien conçu, nous partîmes donc, Hunter, Marshall et moi, en direction des marécages, laissant Gray à la garde de l’appareil. En route, nous ajoutâmes encore quelques tyrannosaures, tricératops et stégosaures à notre tableau de chasse mais, une fois les marais atteints, nous eûmes toutes les peines du monde à découvrir les sauropodes que nous cherchions.

« Nous nous entêtâmes et continuâmes à avancer jusqu’au moment où nous atteignîmes la rivière qui coule aux pieds de ces collines. Après avoir longé la berge durant plusieurs kilomètres, nous aperçûmes enfin un gigantesque brachyosaure occupé à paître parmi les bancs de sable de l’autre rive. Comme nous étions trop éloignés pour le tirer, nous décidâmes de franchir la rivière et, pour cela, nous nous retirâmes un peu à l’écart pour construire un radeau.

« Ce fut du radeau lui-même qu’une fois arrivés à bonne portée nous attaquâmes le brachyosaure, mais nous parvînmes seulement à le blesser et, comme nous lui barrions le chemin de la rivière, il se mit à fuir en direction des collines. Nous nous lançâmes sur ses traces, mais le professeur Hunter se fit une grave entorse à la cheville et nous fûmes forcés d’abandonner la poursuite.

« Dans l’état où se trouvait Hunter, nous ne pouvions songer à regagner le cylindre et nous cherchâmes une caverne où nous réfugier. Quand nous l’eûmes découverte, j’inspectai la cheville du professeur. La foulure était grave et elle ne pouvait être guérie avant une quinzaine de jours. Il fut donc décidé que Marshall rejoindrait seul le cylindre pour avertir Sam Gray de notre retard. Sur ces entrefaites, ma vieille malaria, contractée jadis en Nouvelle-Guinée, se réveilla et je fus terrassé par une crise aiguë. Marshall dut donc demeurer auprès de nous, à la fois pour nous protéger et nous soigner. Deux semaines s’écoulèrent ainsi. Nous ne nous tourmentions pas outre mesure, car nous savions que Sam Gray nous attendrait. Il connaissait le fonctionnement de la machine et celle-ci, construite en tôle épaisse, lui offrait un abri sûr contre les

attaques des plus gros dinosauriens. Mon seul souci, tout personnel d'ailleurs, consistait dans le fait que notre séjour dans le secondaire se prolongeait au-delà des limites prévues, et je pensais à l'inquiétude que Carlotta devait éprouver en ne me voyant pas reparaître.

« Voilà deux jours cependant, presque complètement rétabli, je fus à même de subvenir aux besoins du professeur Hunter et aux miens. Hunter allait d'ailleurs beaucoup mieux et commençait à pouvoir marcher. La présence de Marshall n'était donc plus indispensable, et il partit seul afin de prévenir Sam Gray de notre prochain retour. Tu connais la suite, Bob. En route, Marshall n'aura pu résister au désir de chasser. Il s'est attaqué à un stégosaure et a trouvé la mort… »

— De toute façon, fit remarquer Morane, il n'aurait pas retrouvé Sam Gray, ni le cylindre. Naturellement, il m'aurait probablement rencontré. Hélas, quand je l'ai découvert, il était mourant, et nous n'y pouvons rien. Bien sûr, il est inutile, Frank, de te demander comment tu as été averti de ma présence dans ces collines. Tu as entendu des coups de feu, tu as cru qu'il s'agissait de Steve Marshall et tu t'es précipité à son secours, c'est-à-dire au mien…

L'Américain hocha la tête affirmativement.

— C'est cela tout juste, Bob, dit-il. Comme tu dois le penser, je ne m'attendais pas à te rencontrer, mais maintenant que tu m'as révélé dans quelles circonstances tu as été amené à venir ici…

Les deux hommes longeaient une crête dénudée et, tout en parlant, ils jetaient des regards attentifs autour d'eux afin de déceler tout danger. Après les dernières paroles de Frank Reeves, ils demeurèrent un long moment silencieux, puis l'Américain dit encore :

— Naturellement, Bob, tu dois m'en vouloir pas mal de ce qui m'arrive, puisque c'est en venant à ma recherche que tu es tombé en panne dans cette époque impossible.

Morane haussa les épaules.

— T'en vouloir ? Que celui qui n'a jamais péché par imprudence te jette la première pierre, et au cours de mon existence j'ai assez

souvent agi comme un écervelé. D'ailleurs, n'est-ce pas moi qui ai refusé de repartir avec le cylindre ?

— Bien sûr, mais en cette circonstance, tu t'es une fois encore sacrifié pour moi. C'est pour éviter de me manquer au cas où, pendant votre absence, je reviendrais vers l'appareil, que tu es resté.

— Inutile de nous chercher des excuses, fit Morane. Tout comme toi, j'ai besoin d'un peu de plomb dans la cervelle. Mais, après tout, pourquoi nous torturer inutilement en ressassant nos regrets ? La situation est tragique certes, mais non désespérée. Tant qu'Aristide et Bill seront en vie, ils ne nous abandonneront pas…

Au fond de lui-même, Bob n'était pas si certain que l'archéologue et l'Écossais fussent encore vivants. Pour regagner le vingtième siècle après J.-C., ils avaient dû accomplir un voyage de cent cinquante millions d'années, et autant pour revenir. Au cours de ce double voyage de quelques minutes à peine au-dessus de l'abîme vertigineux du temps, bien des accidents avaient pu se produire.

*
* *

Le soir tombait lorsque Morane et Frank Reeves parvinrent à la caverne où ce dernier et le professeur Hunter avaient trouvé refuge. Cette caverne, assez vaste, représentait un abri idéal car, pour y pénétrer, il fallait se couler en rampant dans une sorte de couloir long de plusieurs mètres et tout juste assez large pour livrer passage à un homme de corpulence moyenne. Seuls, les plus petits dinosaures, comme les microsaures qui avaient attaqué Morane, auraient pu s'y couler mais, pour les en empêcher, il suffisait de pousser un bloc de lave devant l'ouverture.

À l'intérieur de la caverne elle-même, éclairée par quelques torches de bois résineux, des sacs de couchage étaient jetés sur des litières d'aiguilles de pins et des armes et des havresacs se trouvaient suspendus aux aspérités de la muraille.

Le professeur Hunter, lui, était un petit homme d'une cinquantaine d'années, au crâne rasé d'officier prussien et à l'œil

droit orné d'un monocle. Malgré une certaine raideur dans son maintien et dans l'expression de son visage, il était sympathique et, assurément, il devait posséder une grande intelligence.

Il s'avança en boitillant vers Morane et lui serra la main.

— Frank m'a beaucoup parlé de vous, commandant Morane, dit-il quand Reeves eut fait les présentations. Depuis notre arrivée dans le crétacé, il ne fait que regretter votre absence. « Si Bob était ici », disait-il à tout bout de champ. Il se reprochait de ne pas vous avoir demandé de l'accompagner…

— S'il me l'avait demandé, fit Bob, j'aurais refusé. Mieux, j'aurais tenté l'impossible pour le dissuader d'entreprendre cette folle expédition.

Le professeur Hunter baissa la tête comme un enfant pris en faute.

— Folle expédition, répéta-t-il. Le mot est juste. Mais l'amour de la science vous pousse ainsi souvent à commettre des actes insensés…

Morane fut sur le point de remarquer que cette expédition de chasse dans le secondaire n'avait que peu de choses à voir avec la science, mais il s'abstint. Hunter ne lui laissa d'ailleurs pas le temps de parler.

— Ce que je ne comprends pas, dit-il encore, c'est pourquoi vous êtes ici, ni comment vous y êtes parvenu.

Rapidement, Frank Reeves rapporta au savant le récit que Bob lui avait fait de ses aventures. Quand il eut terminé, une grande lassitude se marqua sur le visage du physicien.

— Ainsi, murmura-t-il, ce pauvre Sam est mort après avoir renvoyé la machine dans notre présent. Grièvement blessé, il a sans doute voulu regagner notre époque pour y recevoir des soins, ou pour y mourir en paix. Je lui avais pourtant bien recommandé de ne pas quitter l'appareil. Il aura voulu s'en écarter et se sera fait surprendre par quelque dinosaurien carnivore…

Hunter se tut et demeura un instant silencieux, puis il reprit :

— Et dire que tout cela est de ma faute. Si je n'avais pas inventé cette maudite machine !

— Cela n'est de la faute de personne, fit Morane. Depuis un siècle, les hommes ne font qu'inventer des machines plus infernales les unes que les autres. C'est le progrès et personne ne pourra jamais l'enrayer, car il fait partie de cette fatalité naturelle qui préside à toutes choses dans notre univers. Si vous n'aviez pas mis au point votre appareil à explorer le temps, quelqu'un d'autre l'aurait fait tôt ou tard. Je ne vous cache pas cependant que l'appareil en question m'intrigue fort. J'ai fait des études d'ingénieur mais, malgré cela, son fonctionnement m'échappe. Je ne vous demande pas de me communiquer votre secret, professeur. Il est d'ailleurs probable que le principal m'échapperait, mais j'aimerais cependant en connaître le principe. Peut-être l'ignorez-vous, mais la curiosité n'est pas mon moindre défaut, loin de là.

Le professeur Hunter ne répondit pas immédiatement.

— Je vous comprends, commandant Morane, dit-il enfin. Qu'est-ce qui nous guide, nous autres savants, si ce n'est justement notre curiosité en face des mystères de la nature ? Bien sûr, nous ne parviendrons jamais au bout de cette curiosité, car après avoir soulevé un voile, il y en aura toujours un autre derrière qui nous cachera quelque chose, quelque chose que nous désirerons connaître également. J'aurais d'autre part mauvaise grâce à refuser de vous conter l'histoire de ma machine à explorer le temps. Après tout, si nous voulons un jour regagner notre époque, supposant bien sûr que vos amis ne reparaissent pas, vous devrez m'aider à construire un nouvel appareil. Mais, avant tout, mangeons. Nous avons là un rôti de dinosaure cuit sous la cendre dont vous nous direz des nouvelles…

Chapitre XII

Après avoir avalé leur frugal repas, Bob Morane, Frank Reeves et le professeur Hunter s'étaient étendus sur leurs sacs de couchage, et le physicien avait commencé à parler.

— J'étais encore à l'université de Princeton que, déjà, le problème des voyages dans le temps me préoccupait. Plus tard, au cours de longues conversations avec Einstein, j'acquis la certitude que ces voyages étaient possibles, à condition toutefois de réussir à créer un appareil qui permettrait à l'homme de se déplacer le long de la quatrième dimension.

« Avant d'aller plus loin, il me paraît utile de vous faire un petit cours de topologie[4] et de relativité. Comme vous le savez, notre univers comporte trois dimensions accessibles à nos sens. Ce sont la longueur, la largeur et l'épaisseur. Pourtant, pour qu'un objet existe réellement, une quatrième dimension lui est nécessaire, c'est la durée. Cette quatrième dimension, on a donc décidé de l'assimiler au Temps. Imaginons en effet un cube qui posséderait longueur, largeur et épaisseur, mais non la durée. Ce serait en quelque sorte, un cube *instantané,* qui n'aurait ni passé ni avenir. Malgré sa longueur, sa largeur et son épaisseur il n'existerait pas dans le temps. C'est-à-dire qu'il n'existerait pas tout court.

« Donc, pour qu'un objet existe, il lui faut en réalité quatre dimensions. Les trois premières, longueur, largeur, et épaisseur, que nous appellerons dimensions de l'espace et la quatrième, qui est le Temps lui-même. Pour ce qui est des trois premières dimensions, elles sont accessibles à l'homme, car celui-ci peut évoluer dans le sens de la longueur et de la largeur et aussi, après avoir vaincu la gravitation grâce à l'aéronautique, dans le sens de la hauteur. Pourtant, jusqu'à présent, il n'avait pas encore réussi à se mouvoir dans la quatrième dimension, c'est-à-dire le long du Temps. Ou, mieux, il n'avait pas encore réussi à se mouvoir à sa guise, le long de cette quatrième dimension. Certes, au fur et à mesure que notre

existence s'écoule, nous avançons dans le Temps, mais en suivant une vitesse immuable et dans un seul sens, le sens présent-avenir. Pas question de retourner dans le passé.

« Or, depuis les travaux d'Einstein, nous savons que le Temps possède une valeur relative. Déjà, Fitzgerald et Lorentz avaient imaginé que les corps se contractaient dans le sens de leur mouvement et selon leur vitesse. Ainsi, la Terre, qui se déplace à trente kilomètres à la seconde, se contracte de six centimètres seulement sur ses douze mille sept cent quarante kilomètres de diamètre. Donc, notre globe en mouvement étant contracté, tous les instruments de mesure du Temps qui s'y trouvent sont également contractés et fournissent des données qui seraient différentes si le mouvement était plus rapide ou plus lent…

« Selon Einstein, la vitesse limite dans notre Univers serait celle de la lumière, qui est de trois cent mille kilomètres à la seconde. Comme je viens de vous le dire, les corps se contractent en fonction de la vitesse. À deux cent soixante mille kilomètres à la seconde, ils diminuent de moitié et, à la vitesse de la lumière, ils deviennent infiniment plats et cessent d'exister par rapport aux trois dimensions de l'espace. Ils deviennent donc exclusivement quadridimensionnels et peuvent alors évoluer, quasi instantanément et dans tous les sens, à travers le Temps.

« Il devient donc facile d'imaginer un engin qui, se déplaçant à la vitesse de la lumière, disparaîtrait de l'univers tridimensionnel et se déplacerait dans le Temps, soit en direction du passé, soit en direction de l'avenir. Pour le faire apparaître à une époque quelconque, il suffirait de réduire progressivement sa vitesse, et il se rematérialiserait finalement suivant les trois dimensions de l'espace.

« J'ai dit : « il serait facile d'imaginer un engin se déplaçant à la vitesse de la lumière », mais il serait évidemment beaucoup plus difficile de le réaliser. En effet, puisque cet engin deviendrait infiniment plat en se contractant, qu'adviendrait-il de ses machines et de ses passagers ?

« C'est ici que se place ma découverte. Après bien des calculs, bien des recherches, j'acquis la certitude que, pour pouvoir se déplacer dans le temps, il n'était pas indispensable d'atteindre une

vitesse égale à celle de la lumière, mais qu'il suffisait de faire vibrer cet objet suivant les mêmes fréquences que celles de cette lumière. Ce fut donc sur ce principe que je construisis ma machine, en me basant sur les fréquences du courant électrique que j'amplifiai grâce à un système extrêmement complexe de transformateurs et de relais. Bien sûr, une fois terminé, mon appareil demeurait encore fort imparfait. Par exemple, il ne permettait pas de se déplacer dans un avenir ou un passé très rapproché. Il ne pouvait pas non plus se mouvoir dans l'espace, à la façon d'une automobile par exemple. Naturellement, ces petits inconvénients pouvaient aisément être surmontés grâce à quelques perfectionnements nouveaux, à une mise au point plus poussée. Hélas, mes recherches et la construction de l'engin lui-même m'avaient complètement ruiné, et je ne voulais livrer au monde qu'une machine parfaite. Alors, pour trouver des capitaux, j'imaginai d'organiser des expéditions de chasse dans le passé. Il me suffisait de contacter une dizaine de richissimes nemrods, à cinquante mille dollars la tête pour regarnir mon compte en banque et me permettre de perfectionner mon appareil. Alors seulement, je pourrais divulguer ma découverte. Pour cette première expédition de chasse, je contactai Frank et Steve Marshall. Ils acceptèrent avec enthousiasme, et vous savez comment tout cela devait se terminer. Marshall et Sam Gray, mon aide, sont morts. Quant à nous, nous nous trouvons maintenant isolés à des millions d'années de notre époque, démunis de tout, ou presque… »

*
* *

Le professeur Hunter s'était arrêté de parler. Une grande tristesse s'était peinte sur ses traits, et ce fut d'une voix sourde qu'il dit encore :

— Ah, si j'avais su, j'aurais détruit mes plans avant de les avoir terminés. Mon orgueil de savant m'a poussé au-delà des limites permises aux hommes, et plusieurs de ces hommes sont morts par

ma faute. Je me sens un peu comme un apprenti sorcier dominé par les forces occultes qu'il a suscitées…

— Ne vous désolez pas, professeur, dit Bob, et soyez fier de votre découverte. Certes, deux hommes ont péri, mais il en meurt chaque jour pour des raisons bien plus futiles. Mourir après avoir vaincu le temps, quelle grisante perspective ! Pour ma part, je ne donnerais pas ma place pour tous les trésors, car nous avons vu ce qu'aucun être humain n'a vu avant nous !

Morane se tut. Il s'était laissé emporter par un brusque enthousiasme et, soudain, sa raison reprenant le dessus, il se sentait un peu désemparé. Au fond de lui-même, il savait que la machine du professeur Hunter était une absurdité, une sorte de monstrueux défi à toutes les lois naturelles. Il préféra donc faire dévier la conversation et envisager les moyens de se tirer de la situation tragique dans laquelle ses compagnons et lui se débattaient.

— Avant tout, dit-il, nous devons assurer notre retour…

Hunter se redressa, comme si un nouvel espoir l'animait soudain.

— Nous pourrions construire un nouvel appareil, dit-il. J'en possède tous les plans dans ma tête. Vous êtes ingénieur et…

— Non, interrompit Morane en secouant la tête. Cette possibilité ne pourra être envisagée qu'en dernier lieu. Pour construire ce nouvel appareil, il nous faudrait en effet partir à zéro, trouver des minerais, les extraire, en tirer du métal, fabriquer des outils. Naturellement, nous ne nous trouverions pas exactement dans la même situation que des hommes primitifs, car nous possédons toute l'expérience technique de notre civilisation. Malgré cela, cette entreprise prendrait du temps, beaucoup de temps. Mieux vaut donc continuer à espérer le retour du cylindre. Si le professeur Clairembart et Bill sont encore en vie, ils feront l'impossible pour revenir nous prendre. Je propose donc de nous rendre sans retard à l'endroit où l'appareil doit se matérialiser. Nous nous installerons dans le grand ginkgo qui m'a déjà servi de refuge, et nous attendrons…

— Et si le cylindre s'était matérialisé depuis ton départ ? interrogea Frank Reeves.

— J'ai laissé des messages et ai marqué ma piste. Aristide et Bill nous auront attendus ou se seront lancés à notre recherche. Au cours de notre trajet d'ici au ginkgo, nous tirerons de temps à autre des coups de feu pour leur signaler éventuellement notre présence.

Durant un long moment, Frank demeura songeur.

— Ta solution me paraît bonne, mon vieux Bob. Bien sûr, dans cette caverne, nous jouissons d'une sécurité relative, mais nous n'avons pas le choix. Nous partirons demain à l'aube.

Reeves se tourna vers le physicien.

— Aurez-vous la force d'accomplir le trajet, professeur ?

Hunter secoua la tête affirmativement.

— Je le crois, dit-il. Si, de temps à autre, vous me prêtez une épaule secourable pour m'y appuyer, je suis même certain d'y parvenir…

— Rien ne s'oppose donc à notre départ, conclut Bob. Comme vient de le dire Frank, nous nous mettrons en route dès demain à l'aube, en faisant des vœux pour que les esprits de la quatrième dimension nous viennent en aide.

Frank Reeves se leva et alla éteindre les torches. Bob s'allongea dans son sac de couchage et essaya de trouver le sommeil. Il fut longtemps sans y parvenir, et il savait qu'il en était de même pour ses compagnons. Les trois homme n'ignoraient pas que, dans les jours qui suivraient, leur destin allait se jouer. Ou, avec le retour du cylindre, ils réussiraient à s'évader des profondeurs du temps ou ils se trouvaient prisonniers, ou ils seraient condamnés à demeurer, à jamais peut-être, perdus dans cet âge sans espérance.

Chapitre XIII

L'aube rosissait à peine le sommet des montagnes quand Bob Morane, Frank Reeves et le professeur Hunter se mirent en route en direction de l'ouest. Ils ne pouvaient avancer vite, car le physicien souffrait encore de sa foulure et marchait en boitillant. De temps à autre, il lui fallait s'arrêter pour se reposer durant quelques minutes ou encore s'appuyer à l'épaule d'un de ses compagnons.

Déjà le soleil était haut quand ils atteignirent le fleuve. Là, pendant que Hunter, juché sur un bloc de rocher, l'Express à la main, surveillait les alentours, Bob et Frank entreprirent de construire un radeau capable de les supporter tous trois, car ils n'avaient pas retrouvé ceux assemblés précédemment et qui, abandonnés parmi les bancs de sable, avaient sans doute été entraînés par le courant. Par bonheur, les troncs d'arbres abattus par les crues et échoués ensuite étaient nombreux le long des berges, et Morane était passé maître dans l'art de les réunir tant bien que mal avec des lianes après les avoir ébranchés à coups de machette.

Il fallut néanmoins près d'une heure aux deux hommes pour mener à bien ce travail. Enfin, en compagnie de Hunter, ils purent s'embarquer et traverser la rivière. Ils prirent pied sur l'autre berge, à peu de distance d'un endroit où quatre ou cinq grands sauropodes étaient vautrés parmi les hautes herbes, broutant avec une nonchalance béate de ruminants. Ils se contentèrent de tourner leurs petites têtes de tortues aux yeux fixes en direction des hommes, mais sans faire mine d'attaquer cependant.

— Ces sauropodes sont en général paisibles, expliqua Hunter. Ce sont les vaches de l'époque secondaire. S'il y avait des trains, ils les regarderaient passer.

— Hier pourtant, fit remarquer Morane, un brachyosaure m'a attaqué sans provocation.

— Qui sait si ce n'était pas celui-là même sur lequel nous avons tiré avec Marshall ? dit Frank. Si c'était lui, il devait garder un assez mauvais souvenir des hommes.

Bob, Frank et le savant avaient tiré le radeau sur le sable pour pouvoir le retrouver au cas où ils se verraient forcés de revenir en arrière.

Sans perdre de temps, ils se dirigèrent vers la proche forêt marécageuse. Comme ils allaient en atteindre la lisière, de sourdes détonations, semblables à celles qu'auraient produites des bombes de gros calibre, éclatèrent. Frank Reeves se tourna vers les collines, où les volcans crachaient des gerbes de flammes de plus en plus épaisses. Là-bas, du côté des savanes, d'autres détonations, toutes semblables mais assourdies par l'éloignement, retentissaient également.

Reeves fit la grimace.

— Avec ces volcans qui ne cessent de pétarader, dit-il, j'ai l'impression, depuis notre arrivée, que le monde va exploser.

Le professeur Hunter se mit à rire.

— Soyons rassurés à ce sujet. Nous sommes bien placés pour savoir que le monde n'a pas explosé.

Bob, lui, ne dit rien, mais une sorte de malaise s'était abattu sur ses épaules. Les colères de la nature, contre lesquelles l'homme, malgré toute sa science, demeure impuissant, l'avaient toujours impressionné et, devant elles, il se sentait comme pieds et poings liés face à un ennemi redoutable.

Le Français et ses compagnons avaient pénétré dans le marais et marchaient maintenant entre les troncs de fougères géantes et de calamites. Parfois, il leur fallait contourner de grandes étendues fangeuses au bord desquelles campaient des colonies de ptérodactyles. À un moment donné, ils parvinrent à une sorte de large ravin aux pentes abruptes et dont le fond, vingt mètres plus bas, était rempli d'une eau croupie, couverte de moisissures.

— Nous ne sommes pas passés ici en venant, déclara Hunter, sinon nous nous souviendrions de ce ravin…

— Je ne m'en souviens guère non plus, dit Bob. À mon avis, je suis passé plus au nord.

Frank Reeves eut un haussement d'épaules.

— De toute façon, ce ravin ne doit pas s'étendre sur une bien grande distance, sinon il nous aurait arrêtés auparavant. Dirigeons-nous donc vers le nord afin de le contourner.

— Nous ne devrons pas nous donner cette peine, dit Morane en tendant le bras vers la gauche. Le hasard nous a construit un pont…

À quelque distance, un arbre gigantesque, mort de vieillesse sans doute, s'était abattu par-dessus le ravin. Les trois hommes s'en approchèrent pour se rendre compte que le tronc était à demi pourri et dévoré par les plantes parasites qui pendaient en longues guirlandes.

— Je me demande si cette vieille souche ne va pas céder sous nos pas, dit Hunter.

Bob Morane secoua la tête.

— Soyez sans crainte à ce sujet, professeur. Il faudrait au moins le poids d'un grand dinosaure pour qu'il se brise.

Déjà, le Français s'était avancé sur le tronc. Il parvint sans encombre sur l'autre bord du ravin où, quelques minutes plus tard, Frank Reeves et Hunter venaient le rejoindre.

— Continuons à nous diriger vers l'ouest, dit Morane. De cette façon, nous ne manquerons pas, après avoir traversé ces marais, d'atteindre la savane. Une fois là, nous n'aurons aucune peine à nous orienter. J'ai soigneusement repéré l'endroit où doit se matérialiser le cylindre.

— Nous aussi, fit Hunter. De ce côté, nous ne courons aucun risque et, comme je vous l'ai dit, l'appareil est incapable de se déplacer dans l'espace et doit se matérialiser infailliblement au même endroit.

Les trois hommes se remirent en route en silence. Le physicien s'était taillé une canne dans une branche et s'en aidait pour marcher. Durant une nouvelle demi-heure, ils avancèrent ainsi, prêtant l'oreille au moindre bruit qui aurait pu déceler l'approche de quelque ennemi. Tout à coup, Morane qui marchait en tête, s'immobilisa et, de la

main, fit signe à ses compagnons de s'arrêter. Respirant à peine, ils prêtèrent l'oreille et, bientôt des sons leur parvinrent. Des sons qui n'avaient rien à voir avec ceux de la forêt et du marécage. C'était une série de tintements brefs et répétés, comme si quelqu'un se trouvait occupé à heurter du métal contre du métal. Puis, à ces bruits d'autres se superposèrent. Des bruits plus sourds, plus modulés.

Morane, Reeves et Hunter échangèrent des regards dans lesquels l'incrédulité et la joie se mêlaient étroitement. Car ces bruits sourds et modulés, ils venaient de les reconnaître. Des bruits de voix humaines…

Entraînant et soutenant le professeur Hunter, Bob et Frank s'étaient ; lancés en avant, écartant devant eux le rideau de verdure à l'aide de leurs carabines. Bientôt, ils débouchèrent dans une large clairière au centre de laquelle trois personnages s'affairaient autour d'une jeep immobilisée. Trois personnages dans lesquels Morane reconnut aussitôt Aristide Clairembart, Bill Ballantine et Michael Spring, le G-man.

Décrire la joie des six hommes serait impossible. Dès qu'ils furent réunis, les mains se serrèrent, des cris d'allégresse fusèrent et le professeur Hunter lui-même, malgré sa cheville malade, se mit à danser une gigue digne de faire pâlir d'envie un bateleur de foire.

— Je savais que vous ne nous abandonneriez pas, mes amis, s'était exclamé Morane. Même vous, Spring, vous êtes revenu…

Le G-man hocha la tête en souriant et dit :

— On m'avait donné pour mission de retrouver monsieur Reeves et, comme on ne me l'a pas enlevée, je me suis vu forcé d'aller jusqu'au bout.

— Et vous avez réussi, remarqua Frank Reeves, puisque me voici…

— Tout cela ne m'explique pas votre retard, dit encore Morane en s'adressant en même temps à Clairembart, Ballantine et Spring. Vous deviez être de retour dans les deux jours et, vraiment, je fus bien près de penser ne jamais vous revoir.

— Ce n'est pas notre faute, commandant, croyez-le bien fit Ballantine. Mais là-bas, dans notre fichu vingtième siècle, il y a de

fichus empêcheurs de danser en rond auprès desquels les tyrannosaures eux-mêmes sont de petits plaisantins.

— Bill exagère à peine, dit à son tour Clairembart. Après notre premier départ accidentel à bord du cylindre, Herman, le policier préposé à la garde de la « Villa Josuah » avait donné l'alarme. Aussi, à notre retour, nous attendait-on avec tous les honneurs qui nous étaient dus. Les scellés furent aussitôt apposés sur l'appareil, avec interdiction de s'en approcher avant qu'il n'eut été étudié par les experts. Ainsi, nous nous trouvions immobilisés et il fallut remuer ciel et terre pour obtenir la permission de repartir. Finalement, à la suite d'une démarche de Carlotta auprès du président, cette permission nous fut accordée. Le temps de réunir le matériel nécessaire et nous voici. Nous avons trouvé le message de Bob sur le ginkgo et avons suivi sa piste…

Bill Ballantine donna un violent coup de pied dans l'un des pneus de la jeep et enchaîna :

— Malheureusement, cette ferraille vient de nous lâcher. Un axe de roue brisé, cela laisse peu d'espoir.

— Bah ! fit Morane, nous regagnerons le cylindre à pied. Nous sommes en nombre et de taille à nous défendre.

— Surtout avec ceci, dit Bill en tirant un bazooka de la jeep. Cette nuit, dans la savane, nous avons pu nous assurer de son efficacité. Cela vous change un tyrannosaure en descente de lit aussi facilement que s'il s'agissait d'un vulgaire lapin sauvage…

Depuis un moment, Frank Reeves paraissait soucieux. Finalement, il releva la tête et, s'adressant à Clairembart, demanda :

— Et Carlotta, professeur, comment se porte-t-elle ?

— Je l'ai vue à Los Angeles, Frank. Elle était très inquiète. Réellement, vous avez agi comme un enfant.

— Je sais, professeur, je sais. Mais je suis chasseur, et l'on me donnait la possibilité de chasser le dinosaure. Qu'auriez-vous fait à ma place si le professeur Hunter vous avait offert de visiter Babylone à l'époque du grand Nabuchodonosor ?

Derrière les épaisses lunettes cerclées d'acier du vieil archéologue, une lueur brilla soudain, et sa barbiche se mit à

trembloter en signe d'émotion.

— J'aurais agi comme vous, Frank. Visiter Babylone au temps de sa splendeur !… Vous vous rendez compte… Vous vous rendez compte !…

Clairembart se tourna vers Hunter.

— Croyez-vous ce voyage possible ?

Le physicien secoua la tête.

— Babylone se situe dans un passé trop proche par rapport à notre vingtième siècle mais, peut-être, quand j'aurai apporté à mon appareil les perfectionnements nécessaires.

Aristide Clairembart semblait saisi d'une soudaine frénésie.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour réaliser ces perfectionnements ? interrogea-t-il encore.

Hunter eut un geste vague.

— Deux ans, trois ans au maximum…

— Deux ans, trois ans au maximum, répéta Clairembart. Écoutez, professeur, je ne possède pas des milliards comme Frank, mais je suis néanmoins à mon aise. Si vous consentez à m'emmener dans l'ancienne Babylone, je n'aurai pas trop de peine à réunir cinquante mille dollars…

À ce moment, Morane jugea utile d'intervenir.

— Hé, Aristide, comme vous y allez ! Ne croyez-vous pas qu'avant de songer à repartir pour une nouvelle petite excursion dans le temps, nous ferions mieux de regagner le cylindre et notre bon vieux vingtième siècle ?

L'archéologue sursauta, comme si l'on venait de l'arracher à un rêve qu'il faisait éveillé. Il rajusta ses lunettes et dit d'une voix confuse :

— Vous avez raison, Bob, je suis un vieux radoteur. Il suffit que l'on me parle d'une ville disparue pour qu'aussitôt je me mette à battre la campagne. Nous vous avons retrouvés, et c'est tout ce qui compte pour l'instant…

Ces paroles venaient à peine d'être prononcées que Ballantine tressaillit et tendit le bras.

— Là-bas, regardez !

À l'extrémité de la clairière, deux iguanodons, suivis de près par un tyrannosaure, venaient d'apparaître. Déjà, Bill glissait une charge dans son bazooka pour en faire usage au cas où le carnivore se déciderait à attaquer les hommes. Cependant, le tyrannosaure, contrairement à toute attente, ne semblait pas manifester d'intentions hostiles. Il rejoignit les iguanodons et les dépassa sans même faire mine de les assaillir. Les grands herbivores disparurent à leur tour parmi les arbres, sans paraître non plus avoir remarqué les hommes. Ceux-ci s'entre-regardèrent avec inquiétude.

— On dirait que ces animaux ont peur de quelque chose, fit Michael Spring.

— J'ai eu également cette impression, dit Morane. Mais je me demande ce qui pourrait bien faire peur à un tyrannosaure…

À ce moment, une rumeur soudaine monta de la jungle, faite de piétinements, de clapotis, de glapissements de terreur, comme si des milliers d'animaux, saisis soudain de panique, se mettaient à fuir droit devant eux.

Et, tout à coup, une explosion monstrueuse retentit au loin, à croire que la terre elle-même venait d'éclater.

Chapitre XIV

Une même pensée était venue aux six hommes. Ce fut le professeur Hunter qui la formula.

— Une éruption volcanique, dit-il.

— Oui, fit Morane, et à en juger par la puissance de la déflagration, elle doit être d'envergure. En outre, j'ai l'impression que l'explosion a eu lieu du côté de la savane.

— Exactement, intervint Clairembart. Il doit s'agir de ces volcans situés au-delà de la plaine, et que nous apercevions du cylindre. D'ailleurs, tous les animaux semblent tourner le dos à la savane.

— En effet, remarqua Reeves, on dirait qu'ils fuient tous en direction du fleuve.

Des dinosauriens de toutes espèces traversaient maintenant la clairière en faisant trembler le sol. Michael Spring avait tiré un second bazooka de la jeep et se tenait prêt lui aussi à stopper toute attaque.

Un tyrannosaure arriva en bondissant, prêt à écraser les hommes de sa masse. Ballantine tira et le reptile géant atteint en pleine poitrine par la charge creuse, se dressa de toute sa hauteur. Ses mâchoires claquèrent telles de monstrueuses cisailles, puis il bascula en arrière avec un bruit de montagne qui s'écroule et ne bougea plus.

Un peu partout, des crépitements se faisaient entendre et de la fumée s'échappait d'entre les arbres en lourdes volutes.

— La forêt brûle ! cria Morane. Fuyons vers la rivière…

— Et le cylindre ? interrogea Frank Reeves.

Bob haussa les épaules.

— Pour l'instant, ce qui compte, c'est de sauver nos vies. Courons !…

Emportant tout ce qu'ils pouvaient comme vivres et munitions, ils tournèrent les talons et se mirent à fuir, mi-marchant, mi-courant, en

direction de l'est. Au bout de deux cents mètres cependant, le professeur Hunter, que sa cheville faisait toujours souffrir, s'écroula. Morane se pencha vers lui, l'aida à se relever et le chargea sur ses épaules. Cependant, Ballantine avait assisté à la scène. Il tendit le bazooka et le sac contenant les charges à Frank Reeves, puis il se rapprocha de Morane.

— Passez-moi le professeur, commandant, dit-il. Je pourrais en porter cinq comme lui sans même faire d'efforts…

Bob connaissait la force herculéenne de son ami, aussi fut-ce sans le moindre scrupule qu'il lui confia son fardeau.

La petite troupe atteignit le ravin devant lequel les animaux hésitaient pour ensuite détourner leur course afin de le contourner. C'était un spectacle dantesque que celui de ces créatures monstrueuses, semblables à des maisons en marche, qui jaillissaient de partout, poussées par une terreur aveugle. Dans leur affolement, elles ne songeaient certes pas à attaquer les hommes, mais ceux-ci pouvaient à tout moment être piétinés et il leur fallait prêter une attention de chaque instant. Leurs bazookas armés, Frank Reeves et Michael Spring se tenaient prêts à arrêter tout dinosaure qui ferait mine de s'approcher trop dangereusement.

— Au pont ! avait crié Morane.

Tous s'étaient mis à courir le long du ravin, en direction du tronc d'arbre abattu. Ils l'atteignirent en moins d'une minute et s'y engagèrent un à un. Morane, qui venait le dernier, avait à peine franchi la moitié de la distance le séparant de l'autre bord du ravin, quand un tyrannosaure jaillit soudain de la forêt et se dirigea vers le pont, dans l'intention évidente de le franchir.

— Attention, commandant ! hurla Ballantine qui avait déposé le professeur Hunter.

Mais cet avertissement venait trop tard. Déjà, le tyrannosaure s'était engagé sur le tronc d'arbre. Bob bondit en avant pour atteindre la terre ferme mais, au moment où il allait y parvenir, il y eut un grand craquement. Le pont, brisé en deux tronçons par le poids du monstre roula dans le vide et Morane se sentit tomber à son tour. Pas longtemps cependant, car il eut la sensation d'un étau

qui se refermait sur son poignet droit et il demeura suspendu au-dessus du précipice.

Levant la tête, Morane aperçut le visage de Bill Ballantine penché sur lui. À l'ultime seconde, l'Écossais avait réussi à agripper son ami, et il lui avait fallu toute sa force de colosse pour réussir ainsi, sans être entraîné lui-même, à arrêter net la chute du Français, dont les quatre-vingts kilos de chair et d'os présentaient un poids non négligeable.

Sans effort apparent, Ballantine hissa son compagnon sur la terre ferme.

— J'ai l'impression, Bill, fit Morane, que je te dois la vie…

Le géant secoua son épaisse chevelure rousse.

— Vous avez sauvé la mienne tant de fois, commandant, que je ne parviendrai jamais à rattraper mon retard. Mais ne perdons pas de temps en vaines paroles. L'incendie, lui ne s'amuse pas en route…

Des volutes de fumée toujours plus épaisses montaient d'entre les arbres. Déjà, les animaux se faisaient plus rares, la plupart d'entre eux devaient déjà avoir atteint le fleuve. Quand les hommes y parvinrent à leur tour, un étrange spectacle les y attendait. Des milliers de sauriens nageaient en direction de l'autre rive. Il y en avait là de toutes les espèces, adversaires pour la plupart, mais confondues à présent dans une même terreur, un même désir d'échapper à la destruction, de survivre. Il n'y avait plus d'ennemis, de chasseurs ni de chassés, mais seulement des êtres unis maintenant dans la grande fraternité de la peur. Cette fraternité s'étendait même aux hommes, et ils s'en rendaient compte.

— Nous devons nous aussi franchir la rivière au plus vite, dit Morane, sinon nous péririons carbonisés.

Ils avaient retrouvé le radeau tiré sur la plage mais, tel quel, il n'aurait pu les supporter tous les six. Il fallait à tout prix y ajouter de nouveaux troncs. Heureusement les souches étaient nombreuses, et tous s'attelèrent à la besogne. Seul, le professeur Hunter, armé de l'un des bazookas, montait la garde.

Au bout d'une demi-heure de travail fébrile, le radeau fut prêt. Il était temps, car la fumée se faisait de plus en plus épaisse et des

rougeoiements s'apercevaient entre les arbres.

Le radeau fut poussé à l'eau et ses six passagers, le manœuvrant à l'aide de perches, le guidèrent vers l'autre rive. Mais à peine avaient-ils atteint le milieu du courant qu'une nouvelle explosion se fit entendre, toute proche, tandis qu'un souffle brûlant passait sur eux.

*
* *

Frappés d'une sorte d'épouvante sacrée, Bob Morane et ses compagnons regardaient en direction des collines proches où les volcans venaient d'éclater telles d'énormes bulles sous la pression du feu intérieur, vomissant des flots de lave bouillonnante. Des bombes volcaniques striaient l'air dans tous les sens, certaines tombant jusque dans la rivière, et des langues de feu couraient sur les flancs des montagnes et aux creux des vallées, là où la maigre végétation s'était enflammée.

Persuadés d'assister à un de ces cataclysmes qui, au cours des âges primitifs, bouleversaient souvent la planète, les hommes, cheveux et vêtements roussis par le souffle brûlant qui avait fondu sur eux, demeuraient silencieux sur le radeau qui dérivait lentement. Un peu partout, sur la berge opposée à celle qu'ils venaient de quitter, des animaux allaient et venaient, affolés, tandis que sur l'autre rive, l'incendie roulait en vrombissant.

— Nous ne pouvons aborder ni à gauche ni à droite, dit Clairembart. Qu'allons-nous faire ?

Morane pointa le doigt en direction de l'aval.

— Maintenons le radeau au milieu du courant et laissons-nous emporter. Cela nous mènera bien quelque part.

Par centaines, par milliers peut-être, les dinosaures, des plus petits atteignant tout juste la taille d'un poulet, aux plus grands qui devaient peser des tonnes, se pressaient sur la rive, du côté des collines. Souvent, l'un de ces géants se jetait à l'eau et se mettait à

nager en rond en soulevant de grandes vagues qui faisaient danser le radeau.

Tandis que Michael Spring et le professeur Hunter, armés chacun d'un bazooka, se tenaient prêts à foudroyer n'importe quel saurien qui s'approcherait de trop près, Bob, Frank Reeves, Clairembart et Ballantine pagayaient avec la crosse de leurs carabines. Parfois, tous jetaient un regard apeuré en direction des volcans qui, à chaque borborygme souterrain, vomissaient de nouveaux torrents de lave.

De la nappe de fumée stagnant au-dessus des marais en feu, une centaine de ptérodactyles affolés émergèrent soudain. À en juger par leur vol laborieux, ils semblaient épuisés et cherchaient un endroit où se poser.

— Le radeau ! s'exclama Michael Spring. Ils ont aperçu le radeau !…

Le G-man ne se trompait pas. Les lézards ailés descendaient vers eux en groupe compact.

— Il faut les empêcher de nous atteindre, dit Bob. Envoyons-leur une salve…

Bazookas et Express furent aussitôt braqués sur les ptérodactyles et, quand ceux-ci furent à bonne portée, Morane commanda :

— Feu !

La salve éclata, couvrant pour un bref instant la voix des volcans. Hachés presque à bout portant, la masse des ptérosaures sembla se désagréger. La moitié des volatiles, tués ou blessés par la décharge, tombèrent à l'eau ou se mirent à voleter en direction de la berge en poussant des glapissements d'effroi. Ceux qui restaient s'abattirent sur le radeau où se déroula alors un affreux combat, les hommes se défendant à coups de crosse, de machettes ou de revolver. Finalement, la victoire leur resta et les ptérodactyles survivants s'en allèrent à la recherche d'un perchoir plus accessible.

Perdant leur sang par de nombreuses blessures heureusement superficielles, Bob et ses amis demeurèrent allongés sur les troncs, sans même trouver la force de parler.

Des appels firent soudain sursauter Morane :

— À l'aide !… À l'aide !…

C'était la voix du professeur Clairembart.

Se tournant dans la direction d'où venaient ces cris, Bob aperçut le vieil archéologue qui, tombé sans doute à l'eau au cours du combat, sans que ses amis s'en aperçoivent, tentait maintenant de rejoindre le radeau emporté par le courant. À une dizaine de mètres en arrière de Clairembart, un grand crocodile préhistorique nageait dans sa direction et, visiblement, le savant ne réussirait pas à se mettre hors d'atteinte avant d'être happé par le monstre.

Clairembart, qui était bon nageur, tirait sa coupe avec l'énergie du désespoir, mais on devinait qu'il s'épuisait rapidement et le saurien gagnait sans cesse sur lui.

Bob Morane s'était dressé. Il empoigna une des gaffes posées en travers du radeau et la brisa sur son genou, pour obtenir un fragment long de cinquante centimètres environ et épais comme le bras. Tenant le morceau de bois par son milieu, Bob se tourna vers Reeves et lui dit simplement :

— Couvre-moi, Frank !

Il se laissa tomber à l'eau et, de toute la vitesse dont il était capable, se mit à nager vers Clairembart. Il l'atteignit au moment même où le crocodile allait le rejoindre. Déjà, le saurien ouvrait la gueule pour saisir sa proie quand, résolument, Morane tendit le bras et lui enfonça le morceau de bois verticalement entre les mâchoires qui, en se refermant, demeurèrent bloquées. Sa longue queue battant désespérément l'eau, le crocodile, pour échapper à la noyade, tentait de se libérer du pieu coincé entre ses mâchoires, mais sans y parvenir. Une balle, tirée à quelques mètres à peine par Frank Reeves, mit fin à ses souffrances.

Clairembart et Morane avaient été hissés sur le radeau. Tout en essuyant de son mieux les verres de ses lunettes, le savant se mit en devoir de dire toute sa reconnaissance à son sauveur. Mais Bob lui coupa la parole.

— Inutile de me remercier, professeur, dit-il. Je vous ai sauvé la vie, bien sûr, mais quelle valeur peuvent encore avoir nos existences

dans ce monde hostile, entre ces monstres carnassiers et cette nature en fureur ?

Le vieil archéologue baissa la tête sans répondre. Il savait que Morane disait vrai, qu'entraînés à la dérive sur ce fleuve inconnu, entre deux murs de flammes, les membres de la petite troupe dont il faisait partie seraient tôt ou tard voués à l'anéantissement.

Chapitre XV

— La mer !… Nous avons atteint la mer !…

C'était Bill Ballantine qui venait de pousser cette exclamation. Durant tout le reste de la journée, le radeau avait descendu le cours du fleuve et, tout à coup, celui-ci s'était élargi en un vaste estuaire au-delà duquel s'étendait la mer crétacée. À gauche, à droite, c'était la côte ravagée par les flammes et le long de laquelle se pressait la foule compacte des animaux reculant sans cesse devant l'avance du feu. Beaucoup, affolés, s'étaient jetés à l'eau et nageaient sans but vers le large, poussés seulement par un aveugle instinct de conservation.

À l'horizon, le soleil n'était plus qu'une énorme masse pourpre, teintée eût-on dit par la lueur même des incendies, et qui s'apprêtait à disparaître derrière l'horizon.

Un bref conseil s'était tenu entre les six hommes, dans le seul but de déterminer le parti à prendre en attendant de pouvoir regagner la terre une fois le cataclysme apaisé et le feu éteint.

— Pourquoi ne demeurerions-nous pas à bord du radeau ? fit Ballantine. Les incendies ont maintenant atteint leur point culminant d'intensité et, au cours de la nuit, ils devront infailliblement décroître faute de combustible. Demain nous pourrons peut-être rejoindre la côte.

Mais Morane ne paraissait pas du même avis que l'Écossais.

— Il ne peut être question de demeurer plus longtemps sur ce radeau de fortune, dit-il. Déjà, il commence à se déglinguer et, avant quelques heures d'ici, la houle aidant les lianes lâcheront et chaque tronc s'en ira de son côté.

Bob tendit le bras en direction de quelques îlots qui se détachaient à peu de distance sur le fond bleu sombre de la mer.

— Tentons plutôt de gagner un de ces îlots, continua-t-il. Nous pourrons y camper jusqu'à ce que le séisme se soit apaisé. En attendant, nous nous arrangerons pour rendre notre radeau plus

solide et en même temps plus gouvernable. De cette façon, nous pourrons plus aisément regagner le continent.

— Reste à savoir, dit Frank Reeves, si nous parviendrons à atteindre un de ces îlots.

— En pagayant tous du même côté avec les crosses de nos carabines, dit Bob, nous avons des chances de nous en tirer. La mer est calme et, en outre, il ne semble pas y avoir de courant. D'ailleurs, il n'est pas question de savoir si nous pouvons réussir ou non. Ces îlots sont notre seule chance de salut momentané, et nous devons tenter de prendre pied.

— Le commandant Morane a raison, dit Michael Spring. Il sera toujours temps de nous désoler quand nous aurons échoué. Personnellement, je ne tiens pas à passer la nuit sur ces souches branlantes, surtout si les monstres marins de cette époque valent leurs frères terrestres.

— Soyez sans crainte à ce sujet, fit Clairembart avec un sourire. Ils les valent. Un kronosaure ou un mosasaure n'ont rien à envier au tyrannosaure. Dans la circonstance présente ils possèdent même sur lui l'avantage de nager comme des poissons.

— La question me paraît donc résolue, fit à son tour le professeur Hunter. En route pour l'un des îlots !…

Bill Ballantine éclata d'un gros rire.

— Une île déserte en pleine période crétacée, voilà une éventualité à laquelle Daniel Defoe[5] lui-même n'aurait pas songé !…

Tous s'étaient mis à souquer ferme sur leurs pagaies improvisées, et ce devait être un spectacle à la fois tragique et caricatural que celui de ces six hommes hirsutes, aux vêtements en loques et aux visages ensanglantés, occupés à faire avancer à la surface de la mer quelques vieux troncs d'arbres mal joints, et cela avec la même conviction que s'ils s'étaient trouvés en train de disputer des régates.

Les craintes de Frank Reeves devaient se révéler vaines. La ligne des îlots fut assez aisément atteinte et le radeau alla s'échouer sur une grève sableuse à proximité de laquelle s'ébattaient quelques

familles de plésiosaures faisant songer à de gigantesques phoques à longs cous et à dents de crocodiles. Déjà, les hommes s'étaient mis sur la défensive et s'apprêtaient à faire usage de leurs armes, mais les grands reptiles marins ne firent pas mine de les attaquer. Au contraire, ils plongèrent et disparurent en direction du large.

Le radeau ayant été tiré sur la plage, Morane et ses amis entreprirent de visiter l'îlot. Celui-ci n'était guère vaste et, à part quelques ptéranodons gîtant dans les falaises, du côté du large, et les plésiosaures qui venaient s'échouer sur la grève, elle ne contenait aucun hôte dangereux. Le camp fut installé à l'abri d'un petit cirque de rochers formant une véritable forteresse d'où l'on pouvait défier les attaques de dinosauriens qui, pour fuir l'incendie, auraient pu venir de la côte à la nage. Un feu fut allumé et, après un frugal repas arrosé de l'eau des gourdes, on tint un nouveau conseil de guerre. Suivant l'opinion quasi générale, le cylindre avait dû être détruit par la première éruption. Pourtant, tout le monde fut d'accord pour qu'on allât se rendre compte sur place. En raison de la gravité des circonstances, il ne fallait rien laisser au hasard et ne négliger aucune chance de se tirer de cette impasse, si cette chance existait.

— Et si le cylindre est réellement détruit ? interrogea Michael Spring. Que deviendrons-nous ?

De tous, le G-man était sans doute le plus touché par les événements. En effet, il était le seul à ne pas avoir de raisons réelles d'être venu se perdre dans le lointain crétacé. Le professeur Hunter y avait été poussé par la science, Frank Reeves par sa passion pour la chasse et Bob, Clairembart et Ballantine par l'amitié. Spring, lui, avait été guidé seulement par cette mission dont on l'avait chargé – retrouver Frank Reeves – et qui ne lui aurait valu aucun reproche s'il ne l'avait remplie jusqu'au bout.

— Si le cylindre est détruit, fit Morane, il ne nous restera plus qu'à nous grouper en une société active dans laquelle chacun remplirait un rôle bien établi. Le professeur Hunter serait chargé de diriger les opérations de fabrication d'un nouveau cylindre. Frank, en brasseur d'affaires, s'occuperait de l'organisation, Bill et moi de ce qui est mécanique et Aristide de tout le reste. Quant à vous, Spring,

vous pourriez être chargé… de la police par exemple. Les dinosaures ont besoin d'être mis au pas.

Morane avait dit tout cela sur un ton de plaisanterie, mais personne ne s'y trompait cependant. Ladite plaisanterie était en effet l'ébauche de la communauté qu'ils devraient créer au cas où le cylindre serait réellement devenu inutilisable.

*

* *

La journée suivante devait être consacrée à la consolidation du radeau dont les troncs furent alignés de façon à former une pointe à l'avant. L'arrière fut muni d'un gouvernail et, à l'aide des machettes, on tailla de grandes pagaies. De cette façon, on n'aurait aucune peine à regagner la côte et à remonter le fleuve ensuite jusqu'à l'endroit d'où l'on était parti la veille.

Sur la terre ferme, le feu perdait de son intensité et, au cours de la nuit, les derniers rougeoiements s'éteignirent un à un. Les éruptions s'étaient calmées et, à l'aube du second jour, le radeau fut remis à l'eau et, propulsé par les pagaies, reprit le chemin de la côte. Quand il atteignit l'embouchure du fleuve, un spectacle inoubliable dans son horreur s'offrit à ses passagers. Partout, la végétation avait brûlé et, des fougères arborescentes, des calamites, des ginkgos et des autres géants végétaux demeuraient seuls des troncs calcinés qui se dressaient au-dessus des cendres tels de grands fantômes noirs. Sur les berges gisaient des carcasses d'animaux morts que des tyrannosaures survivants déchiraient à belles dents. Des bandes de microsaures erraient un peu partout et des ptérodactyles affolés battaient des ailes au sein des derniers nuages de fumée.

La désolation était totale, et pourtant les hommes savaient que, bientôt, la nature, après s'être détruite elle-même, reprendrait son travail constructif en permettant à de nouveaux arbres de croître et de verdir et en peuplant forêts, marais et savanes de nouveaux monstres aux gueules voraces, aux estomacs insatiables.

Pourtant, ni Bob ni aucun de ses compagnons ne se souciaient d'assister à ce renouveau. Tout ce qui comptait pour eux, c'était de

retrouver le cylindre et, si celui-ci se révélait être encore en état de fonctionner, s'éloigner au plus vite de cette époque où, en quelques jours, ils avaient connu les plus redoutables terreurs.

De temps à autre, l'un des hommes levait les yeux vers les volcans, comme s'il s'attendait à les voir exhaler leur haleine enflammée. Mais le professeur Hunter ne tarda pas à balayer cette inquiétude.

— Ce genre d'éruption, avec explosion soudaine et émission de gaz enflammés, sont souvent fort brèves… et violentes, expliqua-t-il. En 1902, la Montagne Pelée, à la Martinique, entra ainsi en éruption et fit quarante mille victimes, mais il fallut plus de vingt ans pour qu'une seconde irruption, bien moins violente celle-là, se produise.

Frank Reeves éclata d'un rire nerveux.

— Nous sommes donc assurés, du moins pour l'instant, de ne pas courir de risques de ce côté. Mais si le cylindre est détruit, quel sera notre sort ?

De toute évidence, c'était là le souci majeur de tous les passagers du radeau, mais ils préféraient se courber sur leurs pagaies plutôt que de songer à ce que serait demain dans le cas fort probable où la machine du professeur Hunter viendrait à leur faire défaut.

Lentement, le lourd esquif remontait le courant qui charriait des cadavres d'animaux morts sur lesquels étaient perchés des ptérodactyles occupés à faire bombance. Avec le paysage désolé et calciné pour toile de fond, la moindre scène prenait un caractère démoniaque, comme si le fleuve avait été quelque Styx conduisant à la porte de l'enfer. Les glapissements sinistres des lézards volants accentuaient d'ailleurs encore cette impression.

Il était près de midi quand on atteignit l'endroit d'où l'on était parti la veille. Quand le radeau eut été tiré sur la plage maintenant couverte d'une épaisse couche de cendre, Morane, qui avait levé, la tête en direction des collines aperçut soudain un disque argenté qui se déplaçait rapidement dans le ciel. Croyant être la victime d'un éblouissement, il se frotta les yeux. Quand il regarda à nouveau, le disque avait disparu.

Clairembart avait surpris le manège de son ami.

— Que se passe-t-il, Bob ? interrogea-t-il.

Morane secoua les épaules avec lassitude.

— Rien de grave, professeur. Le soleil, la fatigue et aussi les événements de ces derniers jours doivent commencer à influer sur mes nerfs. Durant un bref instant, j'ai cru apercevoir une soucoupe volante.

Ces deux mots « soucoupe volante » firent sursauter tout le monde, car ils rappelaient à ces hommes leur époque pleine de récits d'apparitions de ces mystérieux disques lumineux, venus croyait-on d'une autre planète.

— Eh, commandant, fit Bill Ballantine, ne trouvez-vous pas notre aventure suffisamment fantastique pour encore vouloir y mêler des soucoupes volantes ? À mon avis, vous avez trop lu de romans de science-fiction et votre subconscient vous joue de mauvais tours.

Bob Morane ne répondit pas. Il n'avait pas l'habitude d'avoir des hallucinations. D'ailleurs, les machines à explorer le temps appartenaient elles aussi à la panoplie des auteurs de science-fiction, et pourtant…

Chapitre XVI

La traversée de la forêt carbonisée avait été un véritable calvaire pour Morane et ses amis, non seulement à cause des cendres fines qui s'élevaient en nuages légers sous leurs pas et leur pénétraient dans les narines, leur brûlaient les yeux, mais aussi à cause de l'eau qui, sans être rare, était corrompue par ces mêmes cendres. Pour pouvoir la boire, il fallait la filtrer tant bien que mal et, même alors, elle gardait encore un désagréable goût de brûlé.

Mais tout cela n'était rien auprès du danger que faisaient courir les tyrannosaures. Beaucoup d'entre eux avaient survécu grâce à leur férocité qui, pendant l'incendie, au cours des combats les ayant opposés aux autres animaux, leur avait permis d'en triompher. À présent, ils erraient à travers les arbres calcinés à la recherche de proies vivantes devenues de plus en plus rares. Souvent, les hommes apercevaient leurs hautes silhouettes, surmontées d'une tête en forme de monstrueuses cisailles, se dresser entre les troncs noircis et, seuls, les bazookas leur donnaient une impression de sécurité relative.

Il leur avait fallu contourner le ravin et, un peu plus loin, ils avaient retrouvé, au centre de la clairière, la jeep miraculeusement épargnée par le feu. Certes, elle demeurait inutilisable, mais ce fut avec une immense allégresse qu'ils purent récupérer les vivres qu'on y avait abandonnés, et aussi une caisse de munitions pour les bazookas.

Après s'être réparti les charges et avoir soigneusement enterré sous la jeep elle-même tout ce qui, plus tard, au cas où ils seraient condamnés à demeurer, pouvait encore leur être utile, ils se remirent en route en direction de la savane. Ils atteignirent celle-ci à la tombée de la nuit et, comme il ne pouvait être question de continuer à avancer à cause des tyrannosaures, ils décidèrent de camper. Pour cela, ils choisirent une dépression de quelques mètres de diamètre au fond de laquelle ils s'installèrent. Tout autour, après avoir réuni ce qu'ils purent trouver comme bois encore capable de

brûler, ils allumèrent un grand brasier circulaire destiné à éloigner les carnassiers.

Toute la nuit, deux hommes, armés chacun d'un bazooka, devaient veiller au bord du trou. Toutes les deux heures, cette garde changeait.

Vers trois heures du matin, Morane, qui était en faction, aperçut trois tyrannosaures qui se dirigeaient droit sur le feu. Au cours de la nuit, d'autres carnivores avaient fait leur apparition, mais jamais encore ils ne s'étaient approchés aussi près.

Bob se tourna vers Ballantine, posté de l'autre côté du trou.

— Nous avons de la visite, Bill…

Le géant tourna la tête et aperçut à son tour les trois sauriens que la lueur des feux éclairait maintenant en plein. Il laissa échapper un petit sifflement admiratif.

— Ma parole, ce sont là trois belles pièces !

C'étaient « trois belles pièces » en effet, car chacun des tyrannosaures devait bien mesurer quinze mètres de long et élever sa prodigieuse gueule de gargouille carnassière à huit mètres au-dessus du sol. Tous trois s'étaient écartés de façon à former un triangle à l'intérieur duquel se trouvaient les hommes.

— On dirait qu'ils se décident à attaquer malgré les feux, dit Morane en jetant des brassées de branchages dans le brasier.

Les tyrannosaures devaient être affamés car ils se rapprochaient toujours davantage, en poussant des cris gutturaux. Ces cris avaient réveillé Clairembart, Reeves, Hunter et Spring. Ils s'étaient emparés de leurs Express. Bob leur désigna deux des tyrannosaures.

— Bill et moi nous nous occupons de ceux-ci. Concentrez vos tirs sur le troisième. Et, surtout, visez au cœur !

Comme s'ils s'étaient concertés, les monstres chargèrent ensemble. Quand le tyrannosaure qu'il avait choisi fut à bonne portée, Morane tira. Frappé en pleine poitrine, le saurien se dressa de toute sa hauteur en laissant échapper un hurlement ressemblant à celui d'une sirène d'alarme. Puis, comme emporté par le poids de ses mâchoires, il s'abattit en avant et demeura immobile.

De son côté, Ballantine avait également eu raison de son adversaire. Le troisième tyrannosaure n'était plus qu'à quelques mètres des feux quand Clairembart, Reeves, Hunter et Spring firent feu en même temps, par deux fois. Touché au cœur par les huit balles de 600, le monstre s'écroula au travers du foyer. Mais il n'était pourtant pas mort. Il rampait vers les hommes en faisant claquer ses mâchoires. Déjà, sa tête pendait dans le trou, quand Morane, qui avait glissé une nouvelle charge dans son bazooka, s'approcha. La tête se tourna vers lui et la gueule s'ouvrit comme pour l'engloutir. Ce fut dans cette gueule que Bob tira et, cette fois, le tyrannosaure, définitivement vaincu, demeura immobile.

Un long moment de silence succéda au bruit des détonations, puis la voix de Michael Spring retentit.

— Ouf ! On peut dire qu'il était moins cinq. Si l'un de nous avait été saisi entre ces mâchoires, bonsoir la compagnie.

Il n'y eut aucun écho à ces paroles. Tous se rendaient compte de la nécessité de quitter cette époque inhumaine et n'avaient plus qu'une pensée : retrouver le cylindre au plus vite pour savoir s'il leur restait la moindre chance d'échapper.

— Si nous nous remettions en route dès maintenant ? fit le professeur Hunter. De toute façon, plus aucun d'entre nous ne pourrait dormir à présent.

Il désigna le cadavre du troisième tyrannosaure en partie engagé dans leur refuge.

— Qui donc pourrait encore trouver le sommeil avec un monstre, même mort, aussi près de nous ?

— Le professeur Hunter a raison, fit Clairembart. Nous n'avons plus aucune raison de demeurer ici, et plus vite nous saurons à quoi nous en tenir au sujet du cylindre, mieux cela vaudra…

Mais Morane secoua la tête.

— D'autres tyrannosaures errent un peu partout, dit-il. Qu'arriverait-il s'ils nous attaquaient dans les ténèbres ? Malgré l'assaut que nous venons d'essuyer, le feu continue à nous protéger. Mieux vaut donc attendre l'aube avant de nous remettre en route. Que peuvent bien faire quelques heures de plus ou de moins, alors

que des millions d'années nous séparent de tout ce que nous aimons ?

Bob avait parlé avec une indifférence feinte. Pourtant, l'inquiétude au sujet du cylindre l'étreignait autant que ses compagnons et les millions d'années dont il venait de parler pesaient de plus en plus lourd sur ses épaules.

*
* *

Bob Morane tendit le bras devant lui, indiquant un point sur la plaine calcinée.

— Là-bas, le ginkgo, dit-il. J'y ai vécu pendant plusieurs jours, et je le reconnais…

— Le cylindre est à proximité, dit Clairembart, et nous n'allons pas tarder à être fixés.

Cela faisait plusieurs heures que, depuis l'aube, les six hommes avançaient à travers la savane. Il leur fallut néanmoins marcher une demi-heure encore avant d'atteindre le ginkgo. Un peu partout, sur leur chemin, ils rencontraient des bombes volcaniques, grosses comme des maisons et encore chaudes que les volcans, en éclatant, avaient projetées dans toutes les directions.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de l'endroit où devait se trouver le cylindre, l'angoisse s'appesantissait toujours davantage sur eux.

Et, soudain, derrière un bosquet de magnolias calcinés, la machine apparut, ou du moins ce qui en restait. Non pas qu'elle semblât avoir souffert du feu, mais une énorme bombe volcanique l'avait frappée de biais et écrasée en partie.

Durant un long moment, les six hommes demeurèrent immobiles puis, soudain, ils se mirent à courir tous ensemble vers le cylindre. Hunter en ouvrit la porte, demeurée intacte, et pénétra à l'intérieur. Au bout de quelques secondes, il reparut. Tous les regards s'étaient tournés vers lui, dans une interrogation muette, mais il secoua la tête

avec cette expression fermée que prennent les docteurs en sortant d'une chambre où quelqu'un vient de mourir entre leurs mains.

— Rien à faire, mes amis, dit-il. Les moteurs sont broyés, les accumulateurs et les transformateurs réduits en miettes. L'appareil ne peut plus rien pour nous et, dans l'état de nos moyens, nous ne pouvons plus rien pour lui…

On eût dit qu'une mauvaise fée avait soudain changé les infortunés naufragés en statues de pierre.

— Qu'allons-nous faire ? interrogea Frank Reeves au bout d'un moment.

Michael Spring eut un geste de découragement.

— Que voulez-vous que nous fassions ? Tout est perdu.

Malgré sa propre lassitude, Morane comprit qu'il ne pouvait laisser ses compagnons s'abandonner au découragement, sinon tout serait réellement perdu.

— Ne perdons pas courage, mes amis, dit-il. Le vieux proverbe dit : Tant qu'il y a vie, il y a espoir. Or, jusqu'ici nous avons réussi à nous maintenir en vie, et cela malgré le feu et les tyrannosaures. Peut-être y a-t-il encore un moyen de nous en tirer.

— Lequel, Bob ? interrogea le professeur Clairembart.

— C'est bien simple, expliqua Morane. Le cylindre est inutilisable, mais non détruit. Je suis ingénieur, Bill mécanicien, et le professeur Hunter a construit l'appareil de ses propres mains. À trois, avec l'aide des autres, nous pourrons peut-être remettre la machine en état. Cela prendra du temps, plusieurs mois sans doute, mais avec de la persévérance nous pouvons y parvenir…

Au fond de lui-même, Bob ne croyait guère à ses propres paroles. Il les avait prononcées autant pour s'illusionner que pour rendre l'espoir à ses compagnons.

— Vous avez oublié quelque chose, commandant Morane, dit le professeur Hunter.

« Aïe, pensa Bob, voilà qui va ruiner mon beau projet ! »

— Vous avez oublié, continuait Hunter, que pour faire fonctionner le cylindre il lui fallait non seulement une machinerie intacte, mais aussi de l'énergie. Or, je viens de vous dire que les accumulateurs

étaient réduits en miettes. En admettant même que nous réussissions à les remettre en état, ce dont je doute, où trouverions-nous l'électricité nécessaire pour les recharger ? En produire ?… Ne nous faisons pas d'illusions. Il nous faudrait des années pour réussir à construire une puissante dynamo…

Le physicien comprit qu'il était inutile d'ajouter une seule parole, et il se tut. Les six hommes demeurèrent longtemps silencieux, comme écrasés par le poids du destin. Les minutes passèrent. Les heures peut-être, ils ne savaient pas…

C'est alors que la « soucoupe volante » apparut dans le ciel. Mais, cette fois, Morane ne fut pas le seul à la voir, car tous en même temps l'aperçurent…

Chapitre XVII

C'était une sorte de disque large d'une dizaine de mètres avec, à son centre, une coupole arrondie et garnie de hublots. Aucun moyen de propulsion n'était visible.

Le disque se posa sur le sol, à peu de distance du cylindre, une porte s'ouvrit à la partie inférieure de la coupole et trois hommes apparurent. Ils portaient des vêtements de matière plastique blanche et des casques avec visière anti-solaire rappelant ceux des motocyclistes. Tous trois étaient de haute taille et à leurs ceintures était suspendu une sorte de gros revolver passé dans une gaine. Ils s'approchèrent de Morane et de ses compagnons et l'un d'eux dit en anglais :

— Je suis le capitaine Louis Graigh, et voici les lieutenants John Nelson et Samuel Chase, de la Patrouille du Temps. Qui êtes-vous ? Et à quelle époque appartenez-vous ?

Dans son existence mouvementée, Bob Morane avait assisté à pas mal d'événements extraordinaires, mais celui-ci les dépassait tous. Il gardait néanmoins assez de présence d'esprit pour pouvoir se présenter, ainsi que ses amis, et pour répondre à la seconde question du capitaine Graigh.

— Ainsi, dit Graigh, vous venez du vingtième siècle. À ma connaissance, il n'existait pas encore de Patrouille du Temps à cette époque…

En peu de mots, Morane mit son interlocuteur au courant des événements qui les avaient conduits là, ses compagnons et lui. Quand il eut terminé, le capitaine Graigh s'avança vers le cylindre et en frappa les tôles du poing en disant :

— Voilà donc la première machine à explorer le temps. La nôtre, celle du vingt-troisième siècle après J.-C., est bien plus perfectionnée, car elle nous permet de nous déplacer avec une extrême précision à la fois dans le temps et dans l'espace. Et encore, le modèle que vous voyez là, – il désignait le disque – n'est

qu'un engin de reconnaissance. Nous en possédons de beaucoup plus grands et plus puissants…

Sans que Morane l'en priât, Graigh déclara que ses deux compagnons et lui venaient de l'an 2300 après J.-C., et qu'ils appartenaient à la Patrouille du Temps, dont les appareils étaient chargés d'explorer le passé et l'avenir et d'effectuer des opérations de surveillance.

— Avez-vous déjà visité notre vingtième siècle ? interrogea le professeur Hunter.

Le capitaine hocha la tête affirmativement.

— À de nombreuses reprises, répondit-il. Nous avons eu d'ailleurs assez souvent maille à partir avec les chasseurs de l'armée de l'Air des États-Unis, de notre propre pays donc…

— Ainsi, dit Frank Reeves, les fameuses « soucoupes volantes », c'était vous ! Mais pourquoi ne pas avoir renseigné nos contemporains à votre sujet ? Cela aurait dissipé bien des mystères, évité bien des équivoques.

— Peut-être, mais nos ordres sont formels. Nous pouvons voyager dans le temps, mais jamais nous ne pouvons intervenir pour changer le cours des événements. Le destin doit demeurer le maître. La Patrouille du Temps peut surveiller les âges passés et futurs, mais son rôle se borne à cela.

— Si je comprends bien, interrogea Ballantine, vous ne pouvez rien pour nous ?

Un long moment, Graigh demeura songeur.

— Votre cas est spécial, dit-il, et n'est pas prévu par les règlements. Logiquement, fidèles à notre consigne de non-intervention, nous devrions vous laisser où vous vous trouvez. Pourtant, une question d'humanité se pose. Nous ne pouvons abandonner des hommes dénués de tout, comme vous l'êtes, en pleine ère secondaire. Si vous nous promettez de ne jamais rien révéler de ce qui nous concerne, nous vous ferons regagner votre époque…

Envahis par une joie sans mélange, Bob Morane et ses amis promirent. Graigh se tourna alors vers ses deux lieutenants.

— Apportez six combinaisons de plastique de notre réserve, commanda-t-il, et aussi de quoi permettre à ces gens de faire un peu de toilette et de se restaurer. Nous ne pouvons les laisser dans cet état.

À cet instant, un lourd pas fit trembler le sol. Tous les hommes tournèrent la tête, pour apercevoir un tyrannosaure qui bondissait dans leur direction. Précipitamment, Morane s'empara du bazooka posé près de lui, mais il n'eut pas le loisir d'en faire usage. Le capitaine Graigh avait tiré l'arme pendue à sa ceinture et qui, une fois hors de son étui, ressemblait davantage à un petit tromblon qu'à un revolver. Graigh pressa la détente. Il y eut un bref grésillement, un mince trait de feu frappa le tyrannosaure qui, aussitôt sembla se consumer, comme brûlé par un feu intérieur, pour disparaître brusquement comme si jamais il n'avait existé.

Sans se soucier de l'étonnement de Morane et de ses amis, Graigh replaça l'arme à sa ceinture en disant :

— J'envie parfois votre époque, messieurs, où les armes primitives que vous possédiez pouvaient encore vous procurer les émotions de la chasse. Avec nos désintégrateurs, au contraire, ces émotions nous sont interdites…

Une heure plus tard, ayant revêtu des combinaisons en plastique aéré et indestructible, rasés, lavés et restaurés, Morane et ses cinq compagnons se déclarèrent prêts pour le départ. Le capitaine Graigh calma leur impatience.

— Il nous faudra attendre la nuit, messieurs, dit-il, car nous ne pouvons nous matérialiser en plein jour au vingtième siècle. D'autre part, comme je vous l'ai dit déjà, notre engin n'est qu'un petit appareil de reconnaissance, capable d'emporter seulement trois passagers en plus de son équipage. Il faudra donc que trois d'entre nous demeurent ici. Nous reviendrons les prendre par la suite…

Les six naufragés s'entre-regardèrent. Visiblement, chacun d'entre eux désirait faire partie du premier voyage. Le capitaine Graigh le comprit et dit en souriant :

— Ceux qui resteront n'auront rien à craindre. Je leur donne ma parole de revenir aussitôt. En outre, nous leur prêterons à chacun un désintégrateur afin qu'ils puissent se défendre si des carnassiers les

attaquaient durant notre absence. À vous de désigner ceux qui partiront en premier lieu.

— Vous conduirez d'abord Frank, le professeur Hunter et Michael en Floride, décida Morane. Aristide, Bill et moi-même demeurerons ici, à attendre votre retour. Nous vous demanderons alors de nous conduire à Paris où, pour nous, toute cette aventure a commencé. Je me sens pressé de retrouver mon appartement du quai Voltaire.

— Et moi mes chères études d'archéologie, dit Clairembart.

— Et moi, fit Ballantine, un certain café près du Luxembourg où l'on vous sert un de ces petits vins rosés !…

— Voudriez-vous parler par hasard du café de l'« Âne d'Argent » ? interrogea avec chaleur le capitaine Graigh.

Ballantine sursauta.

— C'est bien cela, capitaine. Est-ce que, par hasard, l'« Âne d'Argent » existerait encore au vingt-troisième siècle ?

Graigh parut seulement s'apercevoir, trop tard d'ailleurs, qu'il avait parlé à la légère.

— Non, dit-il d'une voix mal assurée. L'« Âne d'Argent » n'existe plus au vingt-troisième siècle mais… j'ai lu… beaucoup d'ouvrages sur le vieux Paris du vingtième…

*

* *

La nuit était tombée. Assis près du cylindre, Morane, Clairembart et Ballantine, le désintégrateur au poing, regardaient le disque s'élever lentement, s'immobiliser à une trentaine de mètres du sol, puis disparaître tout à coup.

— Pourvu qu'il revienne, dit Clairembart.

— Il reviendra, fit Bob. Ce capitaine Graigh me paraît être un homme de parole.

Bill Ballantine hocha doucement de la tête.

— Je ne sais s'il est un homme de parole, murmura-t-il d'une voix rêveuse, mais en tout cas il me semble posséder une sérieuse

érudition pour, quand je lui ai parlé de ce café près du Luxembourg où l'on buvait du bon vin rosé, avoir reconnu aussitôt l'« Âne d'Argent »…

Certes, le capitaine Graigh, de la Patrouille du Temps, au vingt-troisième siècle après J.-C., était un érudit et s'y connaissait en vin rosé, mais c'était aussi un homme de parole. Une demi-heure s'était à peine écoulée quand le disque apparut dans le ciel et se posa à l'endroit précis où il se trouvait tout à l'heure. Graigh en descendit et invita les deux Français et l'Écossais à monter à bord. Quand ils furent assis dans la cabine, sous la coupole centrale, le capitaine demanda, à l'adresse de Morane :

— Sans doute vous voulez atteindre la même année que vos amis américains ?

— En effet, répondit Bob.

— Préférez-vous une date quelconque ?

Le Français jeta un regard interrogateur à Graigh.

— Une date quelconque ? Votre appareil serait-il donc doué d'une telle précision ?

— D'une précision parfaite, affirma Graigh. Ainsi, si vous désirez assister à la bataille de Waterloo, vous n'avez qu'un mot à dire.

Mais Bob eut un signe de dénégation.

— Pas de bataille de Waterloo, dit-il. Cela me ferait trop mal au cœur d'assister à la défaite de la Garde. Non, nous avons quitté Paris en juin. C'est donc en juin que nous vous demandons de nous y déposer…

Le capitaine Graigh pesa sur une manette. Il y eut une sorte de sifflement, puis une vibration de plus en plus rapide. Ensuite, ce fut la chute dans le néant.

Quelques minutes plus tard, l'appareil s'immobilisait. Graigh ouvrit la porte de la coupole et mit pied à terre, suivi de ses compagnons de voyage.

Le disque s'était posé au centre d'un champ et, dans le ciel, des milliers d'étoiles scintillaient. La nuit était douce et sentait bon. Une merveilleuse nuit printanière de l'Île de France.

— Nous nous trouvons non loin du Bois de Meudon, expliqua le capitaine Graigh, qui semblait connaître parfaitement les lieux géographiques du vingtième siècle. Il vous suffira de suivre le chemin de terre qui passe à proximité de ce champ. Il conduit à la route qui mène à Paris par la Porte de Vanves. Vous n'aurez aucune peine à trouver une voiture pour gagner la ville.

Les six hommes se serrèrent les mains.

— Si jamais vous passez par Paris, dit Morane à l'adresse de Graigh, et aussi par la seconde moitié du vingtième siècle, ne manquez pas de venir me visiter. J'habite quai Voltaire. Il vous suffira de demander le commandant Morane. Je suis très connu dans le quartier…

Après un dernier signe d'adieu, les trois hommes de la Patrouille du Temps regagnèrent leur appareil, dont la porte se referma sur eux. Morane, Clairembart et Ballantine traversèrent le champ jusqu'au chemin de terre. Là, ils s'arrêtèrent et se retournèrent vers le disque. Celui-ci s'était élevé lentement au-dessus du sol, puis, brusquement, il disparut.

Bob et ses deux amis se mirent à marcher en direction de la route.

Ainsi, dans la nuit, il leur paraissait étrange de ne pas entendre le glapissement sinistre des tyrannosaures.

Soudain, ils sursautèrent tous ensemble. Quelque part un animal avait crié. Ils demeurèrent un instant tendus, puis ils se mirent à rire. Ils venaient seulement de se rendre compte que les aboiements d'un chien de ferme ne ressemblaient en rien aux hurlements de chasse des dinosauriens carnivores.

Chapitre XVIII

Le chauffeur de taxi considérait d'un œil amusé ces trois individus bizarrement accoutrés et qui, après lui avoir fait signe d'arrêter, lui demandaient de les conduire à Paris.

— Vous ne seriez pas des Martiens, par hasard ? interrogea-t-il. Je viens de prendre un verre dans un bistro, là-bas plus loin sur la route, et il paraît qu'un paysan aurait aperçu une soucoupe volante dans son champ, voilà une demi-heure à peine.

Morane se souvint alors que ses amis et lui portaient toujours les combinaisons de matière plastique que leur avait données le capitaine Graigh. Il haussa les épaules.

— Votre paysan doit lire trop de romans d'anticipation, dit-il, à moins qu'il n'ait exagérément forcé sur la dive bouteille. Quant à nous, nous revenons tout simplement d'un bal travesti. L'ambiance ne nous plaisait pas, et nous avons décidé de rentrer…

Le chauffeur haussa les épaules. Après tout, chacun était libre de s'habiller comme il lui plaisait. C'était même là une des beautés souveraines de la démocratie.

— Allez-y, montez, messieurs, dit-il. Vous avez de la chance que j'aie dû accomplir une course lointaine et que j'aime autant ne pas rentrer à vide. Où faut-il vous conduire ?

— Quai Voltaire, dit Morane en pénétrant dans la voiture à la suite de ses amis.

Une demi-heure plus tard, le taxi s'arrêtait devant l'immeuble où Morane avait son logis. Bob se rendit alors compte qu'il n'avait ni clefs ni argent. Il jeta un coup d'œil à son bracelet-montre. Celui-ci marquait dix heures dix de la nuit.

— Et dire, murmura Morane de façon à être entendu seulement par ses deux amis, que voilà deux heures à peine, nous nous trouvions encore en pleine ère secondaire. Si nous voulons passer inaperçus, il nous faudra traverser le trottoir en vitesse. Des Martiens quai Voltaire, cela se remarquerait…

Il haussa la voix et dit à l'adresse du chauffeur :

— Veuillez patienter quelques instants. Ma concierge va venir vous payer…

Suivi de Ballantine et de Clairembart, il se précipita hors du taxi et gagna sa porte en deux enjambées. À peine eut-il sonné que le battant s'ouvrit et que la concierge apparut.

— Je vous attendais, commandant Morane, dit-elle.

Bob sursauta.

— Que se passe-t-il, madame Durant ? interrogea Bob. Je crois vous avoir payé mon loyer ce matin…

La concierge secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, commandant Morane. C'était pour vous prévenir qu'une dame est venue vous voir. Je lui ai répondu que vous étiez absent et que je ne savais pas quand vous rentreriez, puis comme elle insistait et qu'elle était mignonne comme tout et qu'elle semblait bien brave et qu'elle paraissait sur le point de fondre en larmes, je me suis permis de l'introduire chez vous. Oh ! ce ne pouvait être une voleuse. Elle aurait pu prendre tout ce qu'il y a dans votre appartement et laisser seulement le manteau de fourrure qu'elle portait – du chinchilla pour le moins – et la bague qu'elle avait au doigt, vous auriez encore gagné au change…

Bob eut l'impression qu'une main de fer lui serrait la gorge. Par trois fois, il tenta d'avaler sa salive, mais sans y parvenir.

— Et… elle se trouve encore… chez moi la… dame en question ? interrogea-t-il avec peine.

La concierge hocha la tête affirmativement.

— Sûr, sinon je l'aurais vue redescendre…

Morane se pinça à plusieurs reprises le lobe de l'oreille, pour s'assurer s'il était bien éveillé. Pourtant, il ne rêvait pas.

— Puis-je vous poser une petite question, madame Durant ?

— Dites, commandant Morane.

— Quelle date avons-nous ?

La brave femme parut surprise.

— La date ? Mais nous sommes le premier juin…

Bob, Clairembart et Ballantine échangèrent un regard chargé de désespoir. Sans parler, ils se comprenaient. Ils comprenaient que, quand ils avaient demandé au capitaine Graigh de les ramener au mois de juin, celui-ci avait tout naturellement choisi le premier juin. LE JOUR MÊME OÙ TOUTE CETTE AVENTURE AVAIT COMMENCÉ.

Alors, les trois hommes éclatèrent d'un rire nerveux, qui ressemblait un peu à celui de déments.

— Cela ne m'étonnerait pas qu'avant longtemps nous soyons à nouveau obligés d'aller faire un petit tour dans le crétacé, dit Morane.

Sans ajouter une seule parole, les trois amis se mirent à gravir l'escalier menant à la porte de l'appartement de Bob. À cette porte derrière laquelle, ils le savaient, Carlotta Reeves attendait *pour leur annoncer que Frank, leur ami, avait disparu sans laisser de traces…*

FIN

EXISTERAIT-IL ENCORE DES MONSTRES PRÉHISTORIQUES DANS DES COINS RECULÉS DE NOTRE PLANÈTE ?

Le siècle dernier, un officier de marine allemand en retraite, le capitaine Eberhard, se retira dans un ranch qu'il possédait dans le sud de la Patagonie, non loin du cap de Bonne Espérance. Ses visiteurs, en se promenant, pouvaient remarquer une grande peau de bête pendue aux buissons délimitant la propriété. Certains n'y firent même pas attention et prirent la peau en question pour celle de quelque bovidé ou pour celle d'un cheval. D'autres cependant, voulant emporter un souvenir de leur visite, s'avisèrent de couper des lambeaux de cette peau. Ils se rendirent compte alors que ce ne pouvait pas être là la peau d'une vache, ni d'un cheval, d'un lama ou de tout autre animal connu. Elle était très épaisse et fort dure et, pour l'entamer, il fallait un couteau bien aiguisé et manié d'une main vigoureuse.

Un jour, un morceau de peau semblable arriva en possession d'un zoologiste argentin, le professeur Florentino Ameghino, qui eut vite fait de reconnaître à quel genre d'animal il avait appartenu. Ce qui l'ennuyait un peu, c'était la fraîcheur de cette peau. Elle n'était plus sanglante, bien sûr, mais elle devait avoir été arrachée du corps de la bête une quinzaine d'années auparavant, au grand maximum. Logiquement cependant, elle aurait dû être vieille de trois ou quatre mille ans au moins, car c'était un morceau de peau d'un des plus fameux représentants de la faune disparue du continent sud-américain : le paresseux géant, encore appelé, de son nom scientifique : mégathérium.

Ce fut un effarement général. Les journaux du monde entier titrèrent sur l'événement du jour : The Giant Sloth still alive ! – Le

mégathérium : animal d'aujourd'hui ! – El Mamifero misterioso no se ha extinguido ! Das Riesenfaultier ist nicht ausgestorben ! etc.

Le morceau de peau parvint finalement entre les mains de sir Ray Lankester, alors directeur du Museum d'Histoire Naturelle de Londres. Ce grand savant, d'une probité mondialement reconnue, étudia la peau à son tour et déclara qu'elle n'avait pas appartenu au mégathérium comme on l'avait pensé tout d'abord, mais au mylodon, autre paresseux de plus petite taille que le mégathérium mais encore gigantesque malgré tout et que l'on croyait disparu lui aussi depuis des millénaires. Ray Lankester déclara même que l'on pouvait envisager la possibilité d'existence actuelle du mylodon dans certaines régions inexplorées de Patagonie.

Le professeur Florentino Ameghino se souvint alors d'un rapport, fait auparavant par Ramon Lista, ancien gouverneur de Santa-Cruz. Une nuit, alors qu'il chassait en Patagonie, Ramon Lista avait vu un grand animal ressemblant à un fourmilier gigantesque. Le chasseur tira à plusieurs reprises sur l'animal. Celui-ci, bien qu'il eut été touché, ne parut cependant pas se ressentir de ses blessures et disparut dans la forêt.

Aussitôt, le professeur Ameghino supposa que Ramon Lista avait eu affaire au mylodon. La peau de celui-ci renfermait en effet de nombreux petits os, de la grosseur d'une fève et qui, très serrés, formaient une sorte de cuirasse sous-cutanée. Cela expliquait l'insensibilité de l'animal aux balles du chasseur. Aussitôt, ledit animal fut baptisé du nom de neomylodon listai, c'est-à-dire « nouveau mylodon de Lista ».

On se souvint également que les Indiens Tehuelche parlaient d'un animal de la taille d'un bœuf, aux mœurs exclusivement nocturnes et qui, durant le jour, demeurait assoupi sous le sol, dans de grands trous qu'il creusait à l'aide de ses puissantes griffes. Les Indiens le disaient inoffensif mais affirmaient qu'il ne pouvait pas non plus être tué, car les flèches ne pénétraient pas sa peau. Ils l'appelaient Iemish, ce qui signifie Celui-qui-a-de-petites-pierres-sur-lui. Une fois de plus, Florentino Ameghino sauta de joie, car cette description correspondait en tous points avec celle du mylodon.

Pendant ce temps, des savants s’étaient rendus, aux fins d’investigation, au ranch du capitaine Eberhard. Non loin de là, on découvrit une grotte dans laquelle, selon toute évidence, de nombreux mylodons avaient vécu. On trouva également de grossiers murs de pierre divisant l’intérieur de la caverne, tout à fait comme si les mylodons avaient été domestiqués par l’homme et enfermés dans des box. Par la suite, on supposa que les Indiens avaient élevé ces murs pendant le sommeil des animaux pour les enfermer dans la caverne et se procurer ainsi une abondante réserve de viande fraîche.

Un seul élément manquait désormais pour permettre d’apporter une conclusion à cette étonnante aventure : la découverte d’un mylodon vivant. Un journal anglais finança donc une expédition, commandée par M. H. H. Prichard, qui partit pour la Patagonie… et revint bredouille.

Cet échec refroidit quelque peu les enthousiasmes et l’on se mit à nier l’existence actuelle du mylodon, alias iemish. Pour certains, la race des paresseux géants s’était éteinte voilà plusieurs siècles seulement. Quant au morceau de peau étudié par le professeur Florentino Ameghino, il avait dû appartenir au dernier représentant de l’espèce. Cependant, certains s’entêtent à affirmer que rien ne s’oppose à ce que le mylodon ou, même, le mégathérium, hantent encore de nos jours certaines régions mal connues de Patagonie. Il suffirait seulement de les découvrir.

DES DINOSAURES EN AFRIQUE ?

Plus incroyables encore sont les rumeurs qui nous parviennent d'Afrique, où les indigènes parlent de grands reptiles inconnus hantant les marécages et ayant l'apparence de dinosaures. Ces rumeurs viennent soit de Rhodésie, du Tanganika, de l'Angola, du Cameroun mais, toujours, les descriptions des Noirs concordent et, à travers leurs récits, émergent les silhouettes inquiétantes de grands sauriens disparus voici des millions d'années.

En 1913, une expédition scientifique allemande, dirigée par le capitaine von Stein zu Lausnitz partit explorer le Cameroun qui, à cette époque, appartenait encore à l'Allemagne. Au cours de leur aventureux périple, les explorateurs entendirent parler d'un animal dont les indigènes semblaient avoir grand peur et qu'ils appelaient mokele-mbêmbe. À son sujet, le capitaine von Stein écrit ce qui suit :

Les indigènes décrivent le mokele-mbêmbe comme ayant une peau lisse, de couleur gris-brun et comme atteignant la taille d'un éléphant. Il possède un cou long et flexible et une queue musculeuse pareille à celle d'un alligator. L'animal attaque les pirogues et tue leurs occupants, sans cependant dévorer leurs corps, car il est exclusivement herbivore. La plante dont il se nourrit de préférence me fut montrée. C'est une sorte de liane portant de larges fleurs blanches et des fruits semblables à des pommes. Sur les bords de la rivière Ssômbo, les Noirs me montrèrent des excréments laissés par le mokele-mbêmbe. Ces excréments étaient frais et contenaient des débris du végétal qui m'avait été désigné auparavant. Ces précisions semblent exclure la possibilité d'un animal à l'existence purement mythique.

Dans la région du Haut-Nil vivrait une bête de grande taille, d'allure reptilienne elle aussi, nommée « lau » par les indigènes. Ce « lau » mesurerait une douzaine de mètres de la pointe du museau au bout de la queue et marcherait debout sur ses puissantes pattes de derrière. Sa tête plate ferait infailliblement songer à celle d'un serpent.

Un jour, des chasseurs indigènes se firent introduire auprès du puissant roi Lewanika du Barotse et lui déclarèrent avoir rencontré un saurien monstrueux sur les bords d'un marais. La bête avait un long cou flexible et une tête serpentine. À la vue des hommes, elle plongea et disparut. Aussitôt, le roi Lewanika se rendit sur place et put remarquer que, sur un large espace, l'herbe avait été écrasée et foulée par un corps puissant, de la largeur d'un wagon.

Dans le centre de l'Afrique, on parle encore d'un animal, nommé « chipekwe » par les indigènes, et qui hanterait lui aussi les marais et les lacs. Après avoir passé dix-huit années dans la région du lac Banguwelu, J. E. Hughes rapporte le récit que lui fit l'un des fils du grand chef Waushi sur la mise à mort d'un chipekwe dans les eaux du Luapala. En nombre, les chasseurs noirs, montés sur des pirogues, avaient réussi à cerner le monstre. Ils parvinrent à le tuer à coups de harpons wiwingo, ces mêmes harpons aux fers pareils à des sabres dont se servent les indigènes pour chasser l'hippopotame. Le corps de l'animal était sombre, lisse et sans poils. Une corne blanche, semblable à celle du rhinocéros, surmontait sa tête plate de saurien.

LES PTÉRODACTYLES FONT À LEUR TOUR PARLER D'EUX

Arrivons maintenant à l'extraordinaire récit fait par le naturaliste Ivan T. Sanderson, dans son livre *Animal Treasure.*

Lors d'un voyage parmi les tribus du Cameroun Britannique, Sanderson fut attaqué par un animal ressemblant fort au ptérodactyle, ce saurien volant de l'époque secondaire. À la tombée, du soir, il nageait dans une rivière, lorsque son compagnon, Percy Slade, demeuré sur la berge, lui cria de prendre garde. *Un regard suivi d'un cri, écrit Sanderson, et aussitôt je plongeai car, à peu de hauteur au-dessus de l'eau, quelque chose de noir, de la taille d'un aigle, piquait droit sur moi. Je ne fis qu'entrevoir la bête, mais cela me suffit. La mâchoire ouverte portait une demi-couronne de dents blanches et pointues, distantes les unes des autres d'environ la grosseur d'une main. Plus tard, et il faisait encore assez jour pour y voir, la bête revint, bruissant le long de la rivière, claquant des dents, le vent sifflant sous les battements de ses ailes membraneuses.*

De son côté, en *1942,* le capitaine Pitman, dans son livre intitulé *Un conservateur de gibier fait un inventaire,* écrit que les indigènes du nord de la Rhodésie parlent d'un grand animal, moitié lézard, moitié chauve-souris, ayant son repaire dans les forêts marécageuses de la frontière du Congo belge. La description de cet animal, faite par des Noirs ne possédant aucune formation scientifique, concorde point par point avec celle du ptérodactyle.

CLASSIFICATION SOMMAIRE DES DINOSAURIENS

1) Sauropodes : Herbivores quadrupèdes à long cou, petite tête et à longue queue. Principales espèces :

Diplodocus : 20 mètres de long. Cou de six mètres. 3 mètres 50 de hauteur au garrot.

Brontosaure : Même aspect que le diplodocus. 18 mètres de long.

Brachyosaure : Même aspect que les deux précédents. Sans doute l'animal terrestre le plus monstrueux ayant jamais existé. 40 mètres de long. La hauteur d'un seul de ses tibias atteignait 2 mètres 10. (1 mètre chez le diplodocus. Le brachyosaure aurait été capable de brouter des fleurs à la fenêtre du quatrième étage d'une maison moderne).

Les plus grands sauropodes pouvaient manger jusqu'à 300 kg de nourriture végétale en un jour.

2) Ornithopodes ou Prétentariens : Herbivores bipèdes ou quadrupèdes. Principales espèces :

Iguanodon : Bipède. 10 mètres de long. 5 mètres de haut dressé.

Stégosaure : Quadrupède. 9 mètres de long. 3 mètres cinquante de haut. Moelle épinière 20 fois aussi volumineuse que le cerveau lui-même, qui ne pesait même pas cent grammes.

Tricératops : Quadrupède. Aspect général d'un rhinocéros à trois cornes, deux au-dessus des yeux, une sur le nez. Longueur, 7 mètres 50 à dix mètres.

3) Théropodes : Carnassiers bipèdes. Principales espèces :

Tyrannosaure : (Tyrannosaurus Rex). Pouvait mesurer jusqu'à 15 mètres de long. Plus de 5 mètres de haut. La plus prodigieuse machine à tuer terrestre créée par la nature.

Cératosaure : Même aspect que le tyrannosaure. Petite corne sur le nez. 5 mètres de long.

---

[1] Voir « *La Galère engloutie* ».

[2] Voir « *La Vallée des Brontosaures* ».

[3] Voir : « *Les Requins d'Acier* » ; « *Mission pour Thulé* ».

[4] Branche spéciale des mathématiques étudiant la propriété des objets en raison de leur position dans l'espace.

[5] L'auteur de « Robinson Crusoé ».

Table des Matières